T. XXXVI. N° 23. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er MARS 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Théophile Gautier

ou

la Tristesse d'un ancien « Jeune-France »

On va de nouveau parler de l'œuvre et de la vie de Théophile Gautier. L'heureuse habitude de célébrer les « centenaires », en effet, n'est pas seule à donner un regain d'actualité aux grands littérateurs disparus. Au moment où leur œuvre cesse d'être protégée par la loi sur les « droits d'auteur » et « tombe dans le domaine public », nombre de publications surgissent : parmi nos contemporains trop prompts à oublier, elles rappellent des noms dignes d'être retenus. Or, pour Théophile Gautier, les cinquante ans de la propriété artistique, prolongés par les six ans et demi de la loi Bérard, vont être écoulés : le « bon Théo » mourut le 21 octobre 1872.

On a souvent dit et imprimé qu'il fut un « *impassible* »... En étudiant ses dernières années, nous allons découvrir sa secrète souffrance. Ses amis les plus intimes l'appelaient « le pauvre Théo ». Certes, durant sa jeunesse, plus d'une illusion étourdit son cœur. Mais, à peine eut-il dépassé trente ans, qu'il sentit profondément la douleur de vivre : « Oubli et néant, c'est tout l'homme, » écrivait-il.

Pourtant, aux yeux des indifférents, il pouvait sembler

heureux. Il ne faisait pas étalage de sa peine. Vers 1845, après un voyage en Espagne, il venait de remporter deux succès littéraires. C'était, coup sur coup, deux volumes tout de suite célèbres : l'un en prose, *Tra los montes*, et l'autre en vers, *España*. Dans les journaux et dans les revues, il accumulait les articles : il gagnait de quoi vivre, lui et les siens, avec quelque luxe. On le fêtait, çà et là, pour son talent et son esprit. On le choyait dans le salon de Mme Delphine de Girardin, femme du directeur de *la Presse*, où Gautier feuilletonisait sans aucune trêve. On aimait ce grand lettré, vibrant, éloquent, artiste, si prompt à obliger, sans l'ombre de jalousie, et qui vivait au milieu des hommes (sans oublier les femmes), à la façon d'un bon géant de conte d'enfants. Sa chevelure mérovingienne, qui avait jadis flotté jusque sur la taille, s'accourcissait un peu, avec les années. Sur ses vastes épaules, horizontales et bossuées de muscles comme celles d'un lutteur antique, les cheveux, bruns et soyeux, s'étalaient encore en molles ondulations. Une longue moustache de guerrier gaulois, brune mais roussie par la fumée de ses éternels cigares, dessinait un épais croissant aux pointes tombantes. Ses yeux de myope, clignant pour mieux voir, semblaient se voiler ou se réfugier dans l'ombre ; ils avaient un regard nostalgique et lointain ; sombres et dorés, ils luisaient comme une feuille morte au fond d'une source... Sa main, grasse et courte mais fort belle (et il le savait), jouait avec le cordon d'un monocle carré, bordé d'un filet d'or. Ses gilets à vastes ramages continuaient à être fastueux et de couleurs bigarrées. Sa cravate, lâche et longue, flottait comme une écharpe qui va se dénouer.

La corpulence du placide Théo, et surtout sa longue habitude d'être assis pour lire ou écrire, donnaient à sa démarche la rêveuse lenteur d'un Oriental. Entre intimes, chez lui ou en visite, parfois même quand il se promenait sur le boulevard, il arborait des vêtements inusités et des étoffes décoratives, gilets à lampas écarlates ou safranés, vestes soutachées de brandebourgs, cravates flottantes aux couleurs printanière bouton d'or ou vert boulingrin. En 1845, quand il revint d'Algérie (après deux mois d'excursion passés à l'état-major du général Bugeaud), il fut quelques semaines à circuler sur le boulevard, drapé dans un burnous arabe et le fez rouge sur la tête, comme un

marchand de tapis ou de cacaouette. Si l'on en paraissait surpris, il racontait gravement qu'il venait de ramener une lionne vivante. — Une lionne?... — Oui, sur l'impériale de la diligence, je l'ai ramenée entre mes jambes, comme un toutou... Et le timide, le casanier Sainte-Beuve, complètement éberlué, se le rappellera dix-huit ans plus tard (articles de 1863).

Faute de lions ou de tigres, Théo se rattrapait avec plusieurs familles de chats. Son goût pour les animaux, chats, chiens, perroquets, oiseaux des îles, lui inspirera un livre délicieux : *Ménagerie intime*... Et Gautier aimait aussi les chevaux. Il acheta un phaéton, puis un coupé capitonné de grenat, puis un coupé bleu, puis un autre « œil de corbeau ». Pour traîner « le carrosse du feuilletoniste », il se pourvut de deux poneys minuscules, Jane et Blanche, si fringantes et si dociles, si affectueuses, qu'elles émerveillaient tous ses amis.

Pour un tel luxe, et pour toutes les charges qui pesaient sur le bon Théo, combien de besognes improvisées.

Par bonheur, au théâtre, ses ballets de *Giselle* et de la *Péri*, dansés par Carlotta Grisi, profitaient de la vogue de cette étoile. Dans ses chroniques, Théophile Gautier la célébrait avec une éloquence où perçait une sincère tendresse. Les deux ballets profitaient aussi de deux partitions applaudies : l'une de Burgmuller et l'autre d'Adolphe Adam. Les deux ballets tenaient l'affiche à Paris, à Londres, à Berlin, à Moscou. Le poète était grisé par ce succès imprévu et fructueux. Mais l'argent lui glissait des mains. Dépensier, trop généreux, plus charitable aux autres que prévoyant pour lui-même, il vivait à la petite semaine. Malgré son apparence placide, sans cesse il était harcelé : pour demain, pour aujourd'hui, plus d'argent. En mai 1846, alors qu'il roule carrosse et entretient deux poneys, il écrit à l'éditeur Hetzel :

Cher Hetzel,

Je suis pané et très pané. — Fais-moi un billet de trois cents livres au 5 du mois prochain. — Je le ferai escompter par mon père et je mettrai l'argent chez toi le 2 juin, jour où je touche mes capitaux à *la Presse*.

Je ne puis sortir ; Dumas ayant manqué de parole, je suis obligé de boucher un trou de dix jours...

Ce « trou », c'était dix feuilletons : du 19 au 30 mai, Théo-

phile Gautier donna une longue nouvelle, *les Roués innocents*, pour remplacer les *Mémoires d'un médecin*, qu'Alexandre Dumas avait laissé annoncer, mais qu'il ne donnait pas.

1848, la révolution.

Que devient la littérature?... Dans plus d'une capitale, les pavés se dressent en barricades... Que deviennent les ballets *Giselle* et la *Péri?*

Pour Gautier, sans fortune, sans réserves d'argent, sans crédit, et accablé de charges, tout s'écroule. Il vend poneys, voitures, harnais, et tout ce qu'il peut. Mais à quel prix?... Sa mère est malade. Il faut trouver de l'argent, pour elle, et pour les deux sœurs de Théo qui la soignent... Un dimanche, le 26 mars, sa mère meurt. Théo, si tendre, et si longtemps choyé par cette mère indulgente et douce, Théo, le jour même, et parce qu'il faut de l'argent pour le convoi, écrit une chronique théâtrale. Et il y parle, car l'actualité l'exige, de *l'Auberge des Adrets* et de *Robert Macaire* (lundi 27 mars, *la Presse*).

D'avril à décembre 1848, quatre-vingt-dix feuilletons au moins. Rien qu'à *la Presse*, trente-deux sur le théâtre, vingt-deux sur les expositions de peinture et les « beaux-arts », vingt pour un roman les *Deux Etoiles* qui deviendra *Partie carrée*, puis *la Belle Jenny*. Et cela fait soixante-quatorze feuilletons. Ce qui n'empêche pas d'autres feuilletons à l'*Evénement*, au *Journal*, et un long article à la *Revue des Deux Mondes*. Or tout cela équivaut à quelque treize cents pages, soit *quatre volumes de plus de trois cents pages. — Quatre volumes, en huit mois!*

Broyé par cette besogne mercenaire, il pense encore, malgré tout, à la poésie. Dès janvier 1849, à la *Revue des Deux Mondes*, paraissaient trois poèmes, trois « *Variations nouvelles sur des vieux thèmes* ». C'étaient :

I. — *Affinités secrètes, madrigal panthéiste;*
II. — *Le Poème de la femme, marbre de Paros;*
III. — *Symphonie en blanc majeur.*

Voilà donc les premières pages des prochains *Emaux et Camées* (première édition, 1852).

Dès 1847, en rendant compte du *Salon*, il écrivait :

Il est doux, pour une âme que n'altère pas l'âpre soif du gain, de *ciseler* solitairement dans le marbre et dans les vers, ces deux

matières dures, étincelantes et froides, son rêve d'amour et de beauté. On se dit : « J'emploie la suprême forme de l'art, je fais le travail le plus divin auquel l'esprit humain puisse se livrer ; peut-être dans deux mille ans, ne saura-t-on que Paris a été l'Athènes du Nord que par un fragment de statue retirée des décombres, que par quelques vers de ce poème...

Deux ans auparavant, dans le *Salon* de 1845 :

Le marbre et le vers sont deux matières également dures à travailler, mais les seules qui gardent éternellement la forme qu'on leur confie.

Les trois premières pièces des *Emaux*, publiées en janvier 1849 dans une revue, sont donc l'aboutissement d'une antérieure conception du travail poétique. Il y a plus : ces trois poèmes, pas plus que d'autres qui paraîtront en 1849, ne devaient pas être alors d'une composition toute récente. Par exemple, *Cœrulei oculi*, poème inspiré par la célèbre danseuse Carlotta Grisi, peut dater des années précédentes, et même de 1842. Dans le premier texte, dont le manuscrit est conservé à Chantilly (collections de l'Institut, fonds Lovenjoul), *Cœrulei oculi* était un « poème en deux chapitres » *(sic)* intitulé *Marine*. On y retrouve les impressions, ou les souvenirs et les rêveries de Gautier. Un tel émoi résulte soit du voyage qu'il fit avec Carlotta Grisi (mars 1842) quand il allait à Londres pour monter le ballet *Giselle*, dont il est l'auteur, — soit d'un autre voyage où, aimant déjà Carlotta, il la rejoignit à Londres, pour la première représentation de son autre ballet *la Péri* (novembre 1843). — Les variantes du manuscrit, la séparation des deux « chapitres » du poème en deux poésies différentes *(Cœrulei oculi, — Tristesse en mer)* semblent prouver une gestation qu'il faut répartir sur de longs mois.

1852 : les *Emaux et Camées* sont prêts à paraître ; Gautier approche de ses quarante et un ans... Voilà déjà plus de vingt années qu'il accumule des vers et surtout de la prose. Quelles réflexions lui apporte ce petit volume, mince et frêle, ce léger in-18 de cent huit pages, dans une « édition-diamant », qui coûte vingt sous? Ce n'est que dix-huit poèmes (auxquels d'autres, jusqu'à sa mort, s'ajouteront). Ces quelques feuilles, c'est alors son meilleur espoir de poète. Que sont devenus les autres volumes peu achetés ; et que

sont devenus les mille ou douze cents articles, où il a monnayé son talent?

Pauvre Théo !... Il aspire à la beauté parfaite, il peut souvent y atteindre ; mais il s'use, pour vivre, dans des besognes au jour le jour... Journaliste ; littérature à la journée... Ah ! cette besogne, où il émiette son temps et sa force, devra-t-il la subir jusqu'à son dernier souffle?...

Il lutte pourtant. Ses *Voyages* ont du succès : après l'Espagne, il a vu l'Italie (1850) et publié un volume. Brouillé avec la *Revue des Deux Mondes*, et ennuyé par un procès, il s'est occupé, avec Arsène Houssaye et Louis de Cormenin, de remettre à flot la *Revue de Paris*. Ses nouvelles, ses contes, caprices ou fantaisies, il les réunit en trois volumes in-octavo, *la Peau de tigre* (1852). Mais ce recueil, trop varié, sans unité, bariolé et humoristique, à quels lecteurs s'adresse-t-il?... On ne comprend plus, déjà, l'ironie de ses *Jeune-France :* la censure de Napoléon III les interdit, comme immoraux et subversifs. Ils n'obtiennent pas l'estampille bleue, qui permet alors aux livres de circuler : « *Préfecture de police, sûreté générale, colportage.* » Mais aussi (de même qu'une page du sermon de Bossuet sur l'*Ambition* semblait, en 1915, une condamnation de Guillaume II et faisait interdire l'impression du sermon par la Kommandantur des envahisseurs germains), pourquoi, dans *les Jeune-France*, vers la fin de la préface de 1833, y avait-il ces phrases fantaisistes qui pouvaient être appliquées au coup d'État du 2 décembre 1851 :

> Qu'est-ce qu'une révolution. Des gens qui se tirent des coups de fusil dans une rue ; cela casse beaucoup de carreaux ; il n'y a guère que les vitriers qui y trouvent du profit. Le vent emporte la fumée... Mais le premier drôle venu grimpe furtivement au trône et s'assoit dans la place vide...

Ces boutades, en 1833, s'appliquaient à Louis-Philippe : elles pouvaient être publiées sous le Roi-Citoyen. Sous Napoléon III, la police les interdit, et supprime le livre tout entier. Alors *les Jeune-France* ne sont plus imprimés qu'à l'étranger, à Amsterdam, « *à l'enseigne du coq* ».

L'été de 1852 approchait : le feuilletoniste, profitant des relâches des théâtres, entreprit un nouveau voyage. Sans s'occuper du lancement des *Emaux et Camées*, qui allaient paraître en juillet, il partit dès le milieu de juin : en quatre

mois, il vit Malte, Smyrne, Constantinople et Athènes. Il satisfaisait son goût pour la couleur de l'Orient, et son culte de la beauté grecque.

Dès ses premiers feuilletons, ce romantique, assez clairvoyant pour comprendre également le lyrisme de Delacroix et le style de M. Ingres, avait célébré les hautes leçons de l'antiquité. Épris d'harmonie dans les formes plastiques et dans les pensées, il voyait déjà, dans la culture grecque, une révélation suprême. Quand il gravit la colline sacrée du Parthénon, lui aussi, mais quelques années avant Renan, il fit sa *Prière sur l'Acropole :*

C'est là que rayonne, immortellement, la beauté vraie, absolue, parfaite. Ensuite, il n'y a que des variétés de décadence, et la Grèce garde toujours, accoudée à ses blocs de ruines, le haut droit aristocratique de flétrir le reste du nom de barbare. En face du Parthénon, œuvre si pure, si noble, si harmonieusement balancée sur un rythme divin, on tombe dans une humble et profonde rêverie ; et l'on se dit que, malgré les religions nouvelles et les inventions de toute sorte, l'idée du Beau a disparu de la terre.

A son retour, Gautier constate le succès des *Emaux et Camées*. En quelques mois, la première édition est épuisée. Il en prépare une seconde, qui paraîtra en février 1853, augmentée de deux poèmes. L'éditeur, d'ailleurs, n'oublie pas de supprimer quelques pages blanches, de serrer les strophes, pour économiser le papier : le nouveau volume, comme le précédent, ne coûte que vingt sous.

Ces deux « éditions-diamants », combien peuvent-elles rapporter à l'auteur? — Sur chaque exemplaire, il touche deux sous, ou peut-être, par faveur, deux sous et demi ou même trois sous. Cela fait de cinquante à soixante-quinze francs pour une édition... Tire-t-on à mille exemplaires, ou à cinq cents?... Ainsi le succès des *Emaux et Camées* dans leur nouveauté, cela vaut, pour le poète, entre deux cents et trois cents francs, *au maximum*. C'est alors le prix de deux ou trois feuilletons.

Cette somme dérisoire, rapportée par un chef-d'œuvre qui réussit, peut-elle empêcher le « pauvre Théo » de retomber au journalisme sans gloire mais productif?... Bien souvent, tandis qu'il accumule de la « copie », on sonne à la porte de son petit appartement, dans un cinquième étage de la sombre rue Rougemont ; et, c'est un camarade plus pauvre, em-

pruntant de l'argent que le « bon Théo » ne sait pas refuser ; — et c'est un créancier, qui présente un billet, lorsqu'il n'y a plus assez d'argent.

En 1855, en moyenne, un feuilleton tous les deux jours. A tous les articles habituels, s'ajoutent les chroniques sur l'Exposition universelle, qui donneront matière à deux volumes compacts, les *Beaux-Arts en Europe.* (1855). L'année suivante, nouveau recueil d'articles : *l'Art moderne.*

Cependant, à *la Presse*, la situation de Théophile Gautier n'était vraiment pas celle qu'il méritait. Au bout de dix-neuf années d'une collaboration brillante et incessante, on le traitait comme un tâcheron... Mal payé, donc méprisé... Son directeur, Émile de Girardin, ne comprenait pas que le *pauvre* Théo restât honnête. Avec une telle situation littéraire, pensait ce pratique directeur, comment Théo ne se fait-il pas payer en sous-main par les auteurs, les libraires, les actrices, les théâtres, les peintres et les marchands de tableaux?... Car il n'aurait pas manqué de clients. Mais il n'était pas à vendre. Même dans un journal, il servait les intérêts de « l'art sacré ». Quel niais ! pensait Émile de Girardin. Et en 1847, publiquement, par un cinglant article contre son fidèle collaborateur, le « patron » lui avait bien fait sentir ce mépris.

Gautier, malgré tout, était retenu à *la Presse* par la nécessité. Une charmante influence de femme le retenait aussi. Intelligente, bonne, aimable et radieusement belle, Mme de Girardin, l'ancienne Delphine Gay, était une façon de Muse, ou plutôt de blonde Égérie, pour les artistes et les poètes. Elle écrivait, elle tenait enseigne de femme de lettres et d'auteur dramatique, mais sans gêner personne par d'excessives prétentions de « précieuse » ou de génie en bas bleus. Obligeante, dévouée, ingénieuse en flatteuses cajoleries, enthousiaste et fidèle dans ses admirations, elle avait aussi assez de talent, assez d'esprit, de tact et de bonne grâce, assez de distinction et de simplicité, pour être là gentille et tendre camarade d'un Gautier, d'un Hugo, d'un Nerval, d'un Lamartine, d'un Chassériau ou d'un Musset, et même d'une autre femme-auteur, George Sand. Son salon, pour quelques familiers, était une oasis où elle faisait de la lumière : longtemps cette bonne fée, avec l'ascendant que lui donnaient sept années de plus que Théo, le retint dans le journal du mari.

Mais, vers 1854, touchée par la maladie, elle semblait « désirer d'en finir ». Son esprit affaibli était envoûté par les tables tournantes. Elle se détachait de tout, et ne pensait plus qu'à la mort : elle s'éteignit le 29 juin 1855.

Gautier, deux mois auparavant, avait quitté *la Presse*. Désormais, il était attaché au *Moniteur universel*. Son premier article, dans ce journal, parut le 9 avril.

Mieux payé, donc besognant moins, il pouvait espérer qu'il aurait plus de temps à lui. Il n'avait plus à « suivre » les théâtres lyriques, ni les petits théâtres soi-disant musicaux : autant de dérangements et de comptes rendus en moins. Quant au *Moniteur*, qui deviendra le *Journal officiel*, il était sous la surveillance immédiate des fonctionnaires impériaux. Chaque soir, vers onze heures, le fonctionnaire qui le dirigeait emportait les épreuves du journal, et les soumettait au ministre de l'Intérieur, qui donnait son visa. Ainsi de fait, Gautier devenait une façon de critique officiel : cela donne de l'ascendant sur beaucoup de lecteurs, mais risque d'amortir le prime-saut (sinon la liberté) du critique. Il est vrai que Théophile Gautier, par bonté et même par lassitude, tournait à l'indulgence.

Ses voyages en Algérie, en Syrie, et aussi dans l'Espagne d'un caractère déjà africain, lui donnaient le désir de s'évader vers des pays lumineux. L'Orient, l'Égypte ancienne sollicitaient son imagination de poète. Déjà, dans la première série des *Emaux et Camées*, il avait chanté les « « *Nostalgies d'obélisques* ». Sous les yeux des romantiques, l'Égypte des Pharaons, monde inconnu, impénétrable depuis deux mille ans, venait soudain de s'ouvrir aux modernes. Durant les quelques années qui précèdent 1830, Champollion déchiffrait les signes hiéroglyphiques : les bornes de l'histoire humaine allaient donc reculer, tout à coup, de vingt ou trente siècles. Pour les poètes, plus prompts que les savants, quelles perspectives, quels mirages se prolongeaient vers l'infini du passé, dans un magique décor de monuments impérissables. Pyramides, hypogées, villes « aux cent portes », lacs immenses creusés par des nations captives, cortèges triomphaux qui se déroulent au delà de l'horizon, migrations de peuples à travers des régions désertiques : l'imagination de Gautier reconstruisait un monde mystérieux et lui donnait des proportions surnaturelles.

Ce rêve féerique, Gautier venait de l'évoquer, en 1852,

à propos d'un grand opéra : le *Moïse*, de Rossini, ou plus exactement le *Mose in Egitto*. Jadis, dès 1837, cet opéra et surtout l'apparition de Julia Grisi rayonnant dans les dorures d'une loge comme un Titien dans son cadre, avaient fait écrire au jeune Théo une poésie : *la Diva*. L'admiration pour cette Italienne épanouie avait pu stimuler l'admiration pour l'opéra. En tout cas, quinze ans plus tard, dans une chronique théâtrale de novembre 1852, au retour même de son voyage en Orient, Gautier, à propos de ce *Mose in Egitto*, écrivait :

Certes, s'il y eut jamais sujet poétique et grandiose, c'est celui-là. La délivrance d'un peuple opprimé quittant la terre d'esclavage pour la terre promise, sous la conduite d'un prophète inspiré de Dieu, quel admirable thème à développer ! Et pour fond à cette action, la mystérieuse Égypte, avec ses énormités architecturales, ses allées de sphinx accroupis, ses avenues d'obélisques, ses monstrueuses idoles à têtes d'animaux, ses temples aux panneaux d'hiéroglyphes, aux colonnes grosses comme des tours, ses stèles bariolées, ses syringes s'enfonçant dans le granit rose des montagnes, ses hypogées où dorment, couche par couche, des nations de cadavres embaumés, ses processions interminables de prêtres coiffés du spchent et portant sur leurs épaules la bari mystique, tout cet aspect funèbre et sacerdotal qui étonne et confond l'esprit à travers tant de siècles écoulés...

D'après le vocabulaire de ce feuilleton improvisé, où l'on retrouve les mêmes mots que dans *Nostalgies d'obélisques*, on constate que Gautier, avant 1852, avait déjà fait force lectures sur l'Égypte, comme sur tant d'autres sujets. Et d'ailleurs, comment n'aurait-il pas aimé les *Scènes de la vie orientale*, de son ami Nerval?

Quelques années plus tard, pour donner une forme plus précise à ses rêves égyptiens, il utilisa « l'érudition et la bibliothèque » de son ami Ernest Feydeau. Dans la reconnaissante dédicace du *Roman de la momie*, il lui écrivait :

Vous m'avez fait croire que j'étais savant et que je connaissais assez l'ancienne Égypte pour la décrire... Vous avez soulevé devant moi le voile de la mystérieuse Isis et ressuscité une gigantesque civilisation disparue... L'histoire est de vous, le roman est de moi ; je n'ai eu qu'à réunir par mon style, comme par un ciment de mosaïque, les pierres précieuses que vous m'apportiez (1).

(1) Sur les documents utilisés pour la *Momie*, voir l'article de M. Moret. (*Revue d'Histoire littéraire de la France*, 15 juillet 1899).

Le *Roman de la momie* parut d'abord au *Moniteur* (mars à mai 1857), puis en un volume de la librairie Hachette (fin de 1857 ; les exemplaires sont datés 1858).

Ce roman égyptien avait entraîné, une fois de plus, l'imagination du pauvre Théo loin de l'asphalte et du bitume parisiens, loin du monde sans joie, pensait-il, où l'on triture des choses théâtrales et où il faut « faire de la copie ».

Le désir de voyager, et aussi une combinaison de librairie, poussaient Gautier vers le féerique empire des tsars. La Russie, pour beaucoup de Français d'alors, était un monde mal connu, énigmatique, et presque légendaire. Les souvenirs de l'épopée napoléonienne, l'incendie de Moscou, l'épouvantable retraite à travers un désert de neige, étaient encore de vivantes images dans les esprits. Et la récente campagne de Crimée, le siège obstiné et la défense héroïque de Sébastopol (1855) donnaient au monde slave et au « colosse russe » une grandeur indéfinie et fabuleuse... On disait que d'énormes richesses, dans les églises ou les palais, avaient été accumulées dans cet immense pays... D'autre part, tout pratiquement, la photographie, « l'héliographie », étaient des procédés encore neufs, mais assez perfectionnés déjà pour donner un bon rendement dans une opération commerciale. On pouvait donc espérer que cette Russie, cette « terre vierge », pourrait être l'objet d'une vaste publication, somptueusement illustrée d'héliographies, et dont le texte serait écrit par le « célèbre voyageur et le brillant critique d'art, M. Théophile Gautier ».

Théo, partant pour Moscou et Saint-Pétersbourg, accrédité auprès de la cour russe, assuré de la bienveillance (et de la souscription) de leurs Augustes Majestés le tsar et la tsarine, croyait, enfin, avoir trouvé un commencement de fortune. L'éditeur annonçait une publication luxueuse, imprimée sur papier grand aigle, et qui coûterait 100 francs la livraison. Il y aurait deux cents héliographies, en vingt livraisons. Un exemplaire complet coûterait 2 000 francs (en 1928, cela équivaut à quelque 20 000 francs). L'ouvrage aurait pour titre : « *Les Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*, par M. Théophile Gautier. »

Dans le long prospectus de lancement, on retrouve, semble-t-il bien, la main de Théo :

L'héliographie recueille comme un miroir les images des objets

et les fixe magiquement... Son témoignage est toujours irrécusable ; elle voit tout, n'omet rien, n'a jamais de négligence... Tâchez, loupe en main, de la prendre en défaut, et vous la poursuivrez sans l'atteindre dans l'infini du détail. Le soleil dicte : elle écrit. Et qui oserait accuser le soleil d'imposture : *Solem quis dicere falsum audeat?...*

A cette époque, on citait encore du latin dans les prospectus.

Pour préparer cette vaste publication, Gautier, heureux de fuir les habituelles besognes du journal et croyant conquérir une forte somme, devait être absent de Paris plus de six mois (mi-septembre 1858 à début d'avril 1859). La longueur d'un tel congé, accordé par le *Moniteur* durant la saison théâtrale, indique que cette publication sur la Russie était agréable au ministère français. Gautier partit plein d'espérances.

On l'avait mis en route presque sans argent, mais avec des promesses. De fait, les souscriptions n'affluaient guère. Là-bas, privé de tous ceux qu'il aimait, isolé dans ce monde slave si impénétrable à nos esprits latins, le pauvre Théo fut pris d'une poignante tristesse. Il travaillait, prenait des notes avec soin, écrivait de longs articles qui paraissaient à mesure dans le *Moniteur* — mais tout cela, à quoi bon?... Ah! combien tout est vain, périssable, inutile, ridicule... On s'agite, on espère, on souffre, on voudrait étreindre un insaisissable bonheur ; mais, comme le jeune Théo l'avait dit dès ses premières poésies, la mort est là, sur nous, en nous-mêmes ; elle travaille sans cesse, et toutes nos minutes lui appartiennent... L'immense Paris, vu de si loin, qu'est-ce donc? Et qu'il est petit, ce petit monde des arts et des lettres, ce remuement de deux cents personnes qui se prennent au sérieux, dans leur univers qui commence à la Madeleine pour finir sur le perron de Tortoni.. Et déjà, combien de morts... Gautier n'a que quarante-sept ans, mais combien de fois, vers les cimetières parisiens, a-t-il accompagné les cercueils de ses meilleurs camarades!... Et les mieux doués, comme ils sont partis sans être pleurés, presque seuls, parmi une indifférence générale... Déjà oubliés, abandonnés déjà... Au convoi d'Henri Heine, était-on plus de vingt?... A peine plus, pour Musset... Ce Chassériau, plein de promesses et déjà de génie, et que Théo avait si souvent célébré, enlevé à trente-sept ans... Balzac, qui

avait écrit à Théo sa dernière lettre — quelques mots tracés d'une main tremblante — mourait tandis que Théo était à Venise... Morte aussi, cette tendre et belle camarade, si bonne pour eux tous, Delphine de Girardin... Et ce malheureux Nerval, pris par la folie, suicidé, ou assassiné dans une ruelle infâme, miséreux cadavre de pendu, accroché par un lacet aux barreaux d'un soupirail, devant la grille d'un égout.

Au milieu de ces pensées funèbres, il reçut plusieurs lettres de ses sœurs : on lui réclamait encore de l'argent. Mais en avait-il? Et que lui rapportaient donc les fameux *Trésors d'art?*... Pauvres sœurs, plus pauvres que lui, et qui vivaient de sa générosité... Il leur écrivit une longue lettre, dont plus d'un passage est à méditer :

Tout mon regret est de n'être pas plus riche et de vous donner si peu. Je réponds de vous à nos chers parents morts ; et, moi vivant, vous aurez toujours ce que je n'ai pas eu besoin de vous promettre, car vous saviez, sans que j'aie dit un mot, que je le tiendrai jusqu'au dernier soupir...

...Figurez-vous la nécessité de faire de la copie, l'esprit bourrelé par toutes ces inquiétudes ; celle en outre d'être gracieux, amusant et gai avec une foule de gens, et vous jugerez si je passe mon temps d'une façon agréable ! Vous savez dans quel dégoût et quel ennui je suis des hommes et des choses ; je ne vis que pour ceux que j'aime, car, personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur terre. L'art, les tableaux, le théâtre, les livres, les voyages mêmes, ne m'amusent plus ; ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux, car il est toujours à recommencer.

N'ajoutez pas à tous ces chagrins des phrases comme celles qui terminent une de vos lettres, ou je me coucherai par terre et me laisserai mourir le long d'un mur sans plus bouger.

Vous avez eu une bonne pensée, en allant rendre visite à nos chères tombes, de mettre des fleurs sur le marbre de Mme de Girardin. Celle-là m'aimait bien, et je pleure toujours sa perte. J'ai été bien triste, le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus. Il faisait presque nuit à midi ; le ciel était jaune, la terre couverte de neige, et j'étais si loin de ma patrie, tout seul, dans une chambre d'auberge, essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches petites et grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs ; mais mon esprit était comme un cheval abattu, qui aime mieux

recevoir des coups et crever dans ses brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait, ce feuilleton, et il était très bien. J'en ai fait un le dimanche que notre mère est morte, et il a servi à la faire enterrer !

Pardonnez-moi de vous écrire des choses si tristes, mais votre lettre m'a navré. Je vous dis la vérité pour que vous compreniez bien et ne doutiez jamais de moi, de loin ou de près. Aux autres, je suis obligé de déguiser les choses. Vous avez, comme moi, des cœurs éprouvés par l'adversité, et vous savez souffrir sans vous déshonorer par des plaintes inutiles.

* * *

A Paris, par sa régulière collaboration au *Moniteur* (de fait, journal impérial et officiel) — par ses relations amicales avec le personnel des Musées, avec leur directeur le comte de Nieuwerkerke — et par la faveur si flatteuse dont Théophile Gautier jouissait dans l'entourage de la princesse Mathilde, l'ancien Jeune-France prenait décidément figure de littérateur protégé par le régime impérial. Il appartenait au groupe des familiers dont « la bonne princesse » se faisait une aimable cour sous les ombrages de Saint-Gratien : Mérimée, Sainte-Beuve, de Sacy, Arsène Houssaye, Octave Feuillet, Gavarni, parmi les aînés ; Flaubert, Renan, les Goncourt, le peintre Giraud, Claudius Popelin, émailleur et poète, parmi les moins âgés.

Presque fonctionnaire, et aspirant à quelque poste ou sinécure (inspecteur des Beaux-Arts, bibliothécaire?...) il lui fallait accepter plus d'une besogne. Il écrivait des discours pour les gens en place. Sa prose, par exemple, servait à faire valoir le secrétaire d'État qui la débitait à la distribution des prix au Conservatoire. Il assistait, en province, en Algérie ou en Espagne, à des inaugurations de chemins de fer, et il en rendait compte. Une autre fois, il célébrait le bassin Napoléon, inauguré dans le port de Cherbourg.

De tels services, ou de telles complaisances, n'amélioraient pas encore les finances du feuilletoniste chargé de famille. Et on le voyait vieillir, s'alourdir, perdre confiance...

Pour ce résigné, des amis cherchèrent une habitation tranquille dans la banlieue. On lui trouva une modeste maison et un petit jardin, à Neuilly, 32, rue de Longchamp. Il fit un bail avec promesse de vente. Mais pourrait-il jamais acheter cette humble retraite?

Ses deux filles et leur mère, Ernesta Grisi, les deux sœurs du poète ; — ses chats et toute sa « ménagerie intime » ; — les livres d'une bibliothèque qui aurait dû être plus abondante si moins de camarades y avaient puisé ; des gravures, des études peintes, des dessins donnés au critique d'art par Delacroix, Ingres, Marilhat, Decamps ou Chassériau ; — un imprévu pêle-mêle de beaux meubles anciens, d'étoffes orientales, russes ou algériennes, d'armes tartares ou de paravents chinois ; — toute cette smalah bohème et qui sentait le théâtre et l'atelier, gens, bêtes et bibelots, s'installa pittoresquement dans le banal chalet d'un petit rentier de la banlieue. De l'autre côté du mur, il y avait une « maison de repos » pour des demi-fous. On les voyait se promener sous les arbres. Mais leur jardin semblait prolonger le petit jardin du bon Théo.

Lui, comme un patriarche biblique, ou comme un prince indien en exil, impassible, lent à se mouvoir, le visage un peu empâté et blafard, mais imposant de sérénité, il regardait cette maison bruissante comme si elle était sa tombe provisoire, en attendant l'autre. Être là, être ailleurs, que lui importait, maintenant :

— Aujourd'hui, dans Paris, avouait-il, je ne reconnais plus le Paris de ma jeunesse... Maisons abattues, amis disparus... Où sont-ils, ceux du Doyenné. Ah ! si vous aviez respiré dans la lumière joyeuse de 1830 !...

Vieilli avant l'âge, il redevenait jeune, plein de verve et d'ardeur, dès qu'on parlait d'art ou de poésie. Dans le groupe de l'*Artiste*, ou avec de tels confrères, Paul de Saint-Victor, Baudelaire (qui avait dédié *les Fleurs du mal* au « parfait magicien ès lettres françaises »), Arsène Houssaye, Feydeau, Monselet, — ou parmi ceux qui gravitaient autour de Mme Sabatier, « la Présidente », — il retrouvait son éblouissante conversation. Sa mémoire prodigieuse fournissait un monde de lectures et de visions plastiques qu'il évoquait en une langue imagée, imprévue, et d'une voix fine, souple, caressante, musicale. C'était l'enchantement, l'ironie et la grâce de ses fantaisies les plus poétiques. C'était du Musset, de l'Heine, et surtout du Gautier, avec une éloquence composite mais entraînante, où l'esprit du dix-huitième siècle se mêlait au gongorisme Louis XIII, à la truculence rabelaisienne, à la galéjade méridionale et à l'argot des rapins.

Cependant les *Trésors d'art de la Russie*, qui devaient rapporter un trésor, avaient fini par publier, en 1861, la première livraison promise pour 1859. D'autres livraisons allaient peut-être suivre, si l'on découvrait des souscripteurs... Le bon Théo repartit pour la Russie (août et septembre 1861). Au retour, acculé par le besoin, et constatant la faillite des *Trésors d'art*, il reprit un vieux projet : *le Capitaine Fracasse*.

Vingt-cinq ans auparavant, dès 1836, au lendemain de *Maupin*, l'éditeur Renduel annonçait *le Capitaine Fracasse*. Presque d'année en année, on le voit annoncé sur les couvertures de livres et revues, et au dos des volumes mêmes de Gautier. En 1846, l'auteur le vend à la *Revue des Deux Mondes*, qui l'annonce comme imminent. Pas une ligne n'est écrite, mais l'auteur touche un acompte de deux mille francs. La *Revue* patiente, puis se fâche, et fait un procès (1851-1853). La *Revue de Paris*, trois ans durant, annonce *Fracasse* à son tour (1853-1856)... Enfin, dans la *Revue nationale et étrangère*, fondée par l'éditeur Charpentier, le premier fragment de *Fracasse* paraît, le jour de Noël 1861.

L'éditeur Charpentier, pour un roman vainement annoncé durant un quart de siècle, ne voulut faire aucune avance. D'ailleurs, il n'avait vu (et pour cause) aucun manuscrit. — « L'œuvre est imprimée dans ma tête, pouvait lui assurer l'auteur ; je la sais par cœur depuis vingt-cinq ans »... En affaire, une trop belle parole ne suffit pas. On convint donc que l'auteur serait payé pour chaque chapitre, ou plutôt pour chaque fragment, à la petite semaine.

Il avait l'habitude, au moment d'écrire sa « copie », d'envoyer sa cuisinière acheter deux sous de papier à lettres. Et il attendait toujours la dernière minute : « On ne se fait jamais, disait-il, guillotiner avant l'heure. » — Alors, ne pouvant plus reculer le moment fatal, Théo, sur quelque table, posait de gros livres, afin d'élever le papier et de le rapprocher de ses yeux de myope. Dans la plus grande largeur du papier, il traçait, sans hâte ni arrêt (et presque sans rature, s'il écrivait de la prose), de longues lignes d'une écriture minuscule mais régulière. Toutes les lettres, malgré leur petitesse, étaient nettement formées. — « Et même je boucle tous les *e*, disait-il volontiers. » Sur le papier, il transcrivait posément ce qui était déjà lumineux dans son esprit.

Ces feuilles de *Fracasse*, à mesure qu'il en avait couvert quelques-unes de l'écriture microscopique où vivait une prose étincelante, il les présentait au caissier de l'éditeur Charpentier. Le caissier payait : sur chaque feuille manuscrite, il mettait l'estampille d'un cachet bleu, qui tenait lieu d'acquit.

La *Revue nationale* paraissait deux fois par mois. De son côté, le pauvre Théo continuait à chroniquer au *Moniteur;* en 1862, outre dix articles qu'il envoya de Londres sur l'exposition, il donnait plus de cinquante feuilletons. *Fracasse* avançait donc lentement. Dans la *Revue nationale*, la fin du roman (vingtième fragment) paraît seulement en juin 1863 ; et l'édition en deux volumes, avec une préface (signée octobre 63) paraît en novembre.

Le Capitaine Fracasse, depuis 1863 jusqu'à nos jours, continue de trouver de nombreux lecteurs. Ses éditions se sont multipliées. L'une d'elles, préparée pour les étrennes de 1867, reçut de magnifiques illustrations, pleines d'invention et de mouvement, mais un peu trop dramatiques et rembranesques pour une fantaisie en style Louis XIII : c'étaient les séduisants dessins de Gustave Doré.

La vogue de *Fracasse* nous dispense de l'analyser. Son style éblouissant, éloquent, prime-sautier, où la verve fantaisiste et la poésie ont le charme irrésistible de la jeunesse, séduira toujours le lecteur qui aime la belle langue de la France.

Ce roman pittoresque, coïncidant avec une quatrième édition d'*Emaux et Camées* (qui comprenait trente-huit poèmes), mettait le sceau à la renommée de Théophile Gautier. Le gouvernement impérial se décidait, enfin, à faire quelque chose pour ce vaillant lutteur : une pension annuelle de trois mille francs lui était attribuée par le comte Waleski, ministre d'État. Dans l'entourage de la princesse Mathilde, on tâchait de faciliter au bon Théo l'accès de l'Académie française.

C'est alors que Sainte-Beuve écrivit trois longs articles sur Gautier (novembre 1863). Il les recueillera bientôt dans ses *Nouveaux Lundis* (tome VI). Pour le public lettré, ces trois études élogieuses équivalaient à une consécration officielle. Mais, pour agir utilement sur l'Académie, Sainte-Beuve laissait trop entendre qu'il plaidait en faveur d'une élection peut-être prochaine.

Théophile Gautier, malgré son œuvre, ses succès littéraires, son ascendant de critique d'art et de feuilletoniste dramatique, n'était pas un « bon candidat ». La bonté même du « bon Théo », c'est-à-dire, parfois, sa facilité d'enthousiasme pour soutenir les artistes alors méconnus, discutés ou suspects, tels Berlioz, Marilhat, Decamps, Gavarni, Chassériau, — tels aussi Gérard de Nerval, Baudelaire, Henri Heine ou Balzac, — oui, sa bonne critique, courageuse, clairvoyante, et sans aucune manœuvre intéressée, le desservait. Il avait des allures de frondeur : il admirait trop Hugo et Lamartine, Ingres et Delacroix. Aux yeux des vieux amis de Ponsard, de Nisard, ou de ce M. Scribe que Théo avait souvent malmené, il passait encore pour un frondeur, un batteur d'estrade, un lion de Tortoni... Oui, malgré les années, c'est toujours un Jeune-France, un « bousingot ». Le gilet rouge d'*Hernani*, *Maupin*, *les Grotesques*, les longs cheveux mérovingiens de ce journaliste ; les deux filles qu'il avait eues avec une femme de théâtre ; son existence de bohème, dans une petite maison de la banlieue, avec ses deux vieilles sœurs et une famille de chats ; et puis, cette allure lourde, assoupie, d'un lutteur accablé et vaincu, — vraiment, était-ce là un bon candidat?... Et tout un groupe répétait qu'il avait été en procès avec la *Revue des Deux Mondes* : une avance d'argent, deux mille francs, pour ce *Fracasse* qu'il a vendu à une autre revue... Et le groupe des orléanistes lui reprochait d'être protégé par la princesse Mathilde...

Durant trois années, plusieurs vacances s'étaient produites. Mais Théo et Sainte-Beuve avaient compris que la chose n'était pas mûre.

M. de Barante meurt ; Gautier se présente : il obtient douze voix, mais le Père Gratry est élu par dix-huit (1867). L'année suivante, nouvelle candidature : Gautier n'a plus que neuf voix, mais Autran remplace Ponsard, grâce à vingt-trois voix. En avril 1869, après quatre tours de scrutin, Gautier obtient quatorze voix, mais l'auteur des *Iambes*, Auguste Barbier, est élu par dix-huit. Or, en octobre, Sainte Beuve, qui patronnait Gautier, meurt. Qu'allaient devenir les chances du pauvre Théo?

Celles de Janin se trouvaient favorisées. Théo le comprend et s'efface devant ce camarade plus âgé. Janin est élu : Il remplace Sainte-Beuve, qui avait manœuvré pour l'évincer...

Mais Janin, c'est un critique, un « feuilletoniste » ; et voilà reculées les chances de Gautier, autre feuilletoniste. Janin le barre, pour quelques élections. Le pauvre Théo, las de tout et malade, aura-t-il le temps d'attendre?... Et que réserve le lendemain?

Gautier, vieillissant si vite, attristait ses amis. Que lui restait-il de sa force athlétique, dont il avait été si fier? Au théâtre, aux soirées de la « bonne princesse », on le voyait s'endormir, pâle, beau comme un marbre. S'il essayait de presser le pas, ou s'il montait lentement un escalier, on le voyait blêmir, et il appuyait une main sur son cœur. Il avait l'essoufflement, l'excessif embonpoint des cardiaques... Mais dès qu'on lui parlait d'art ou de littérature, une flamme de jeunesse passait dans ses yeux : par brusques éclaircies, sa conversation restait éblouissante. Après quarante ans d'un inlassable métier de littérateur, la prose de ses feuilletons, toujours impeccable, prenait une beauté plus sereine, comme un paysage silencieux sous le crépuscule.

La princesse Mathilde, pour lui donner une aide discrète, l'avait nommé son « bibliothécaire ». Au *Moniteur*, qui était devenu le *Journal officiel*, les chroniques de Gautier étaient accueillies avec une admiration respectueuse. Sa vie de littérateur besogneux semblait enfin solidement organisée. Par ailleurs, il avait marié sa fille Judith. Son gendre qui débutait dans les lettres, pouvait faire illusion : actif, ingénieux, beau parleur et beau garçon, Catulle Mendès groupait les aspirants-poètes, fondait le *Parnasse* et apportait à Gautier la sympathie des jeunes. Mais, dans la famille, il apportait bientôt la discorde. Il se brouillait avec sa belle-mère, Ernesta Grisi, et n'allait pas tarder à contraindre la malheureuse Judith à se séparer de lui.

En juillet 1870, ainsi que les été précédents, le bon Théo, avec sa fille Estelle, revint près de Genève. Dans la belle demeure de Carlotta Grisi, sous les marronniers de Saint-Jean, il retrouvait une illusion de bonheur.

Tout à coup, en Suisse, et par les nouvelles que répand la presse allemande, on apprend les premiers désastres de l'armée française : Napoléon III, avec plus de cent mille hommes, a capitulé à Sedan ; Guillaume et les Prussiens vainqueurs, entraînés par M. de Bismarck, marchent sur Paris. Et à Paris, c'est la révolution : la Chambre envahie par des émeutiers ; l'Impératrice régente déclarée déchue,

la République proclamée... Et que ne dit-on pas?... On dit que la princesse Mathilde, la « bonne princesse », est arrêtée :

Quelle série de catastrophes, écrit aussitôt Théophile Gautier à un ami, pour avoir des nouvelles (5 septembre). Quel écroulement, quelle débâcle ! Que devient l'*Officiel* sous la République?... Nous allons être remplacés par de nouveaux venus. La lessive est complète... Faire de la copie, la placer, et la faire payer, en ce moment-ci, c'est de la démence... A l'âge que j'ai, ma vie, si laborieusement arrangée, est renversée et perdue en une minute... Et mes sœurs, comment vont-elles? Quelles résolutions prennent-elles? Cela dépendra sans doute du siège de Paris. Le défendra-t-on, ou ne le défendra-t-on pas?...

Et Gautier avouait que, lui et les siens, ils avaient à peine de quoi vivre un mois. — « Mais combien va durer cette guerre d'extermination? »

Carlotta, elle aussi, était fort inquiète : sa fortune était à Paris, en immeubles. Plus de loyers à toucher ; par contre, la crainte des bombes et de l'incendie...

Gautier, sans plus attendre, revint à Paris : tout de suite, en hâte, il reprit sa collaboration au *Journal officiel*. Plus de théâtre, ni d'expositions, ni de nouveautés littéraires... Il donne une série d'actualités, de « *voyages dans Paris* » et de croquis de guerre, qui deviendront l'émouvant volume, *Tableaux de siège*.

Alors, chez le fantaisiste ou indolent chroniqueur, ce fut, malgré son épuisement, une soudaine révolution intérieure. Alors, au contact de l'ennemi, sous les coups des barbares germains, Gautier, comme un Latin, comme un disciple des artistes et des héros grecs, s'ouvrit à un grand et noble patriotisme : sans haine étroite, sans mesquin esprit de clocher, sa grande aspiration vers l'idéal, son bienfaisant *sursum corda* se fait passionnément français, afin d'être mieux fidèle à toute la haute culture humaine.

Une nouvelle madone : la statue de Strasbourg — voilà le titre de son premier feuilleton de guerre (*Journal officiel*, 19 septembre). Cela donne le ton. Pendant le siège, pendant la Commune, toutes ses chroniques, animées par son grand cœur, furent une des forces morales qui empêchent un pays de mourir et qui préparent un prochain relèvement. Quand le gouvernement de la Défense nationale se réfugia à Tours,

puis à Bordeaux ; quand on parla de ne plus garder Paris pour capitale, Théophile Gautier montra que Paris, après dix siècles d'histoire, était une capitale qu'on ne remplace pas à coups de décrets. On dit que Paris est frivole, et qu'il fait les révolutions?... Gautier répond :

C'est la ville par excellence du travail et de la pensée. Nulle part l'homme n'exige plus de lui-même. Cette cité prodigieuse réunit tous les contrastes... Malgré sa dissipation apparente, des stylites de la pensée se tiennent toujours debout sur la colonne de leur idée ou de leur rêve, insouciants de la foule qui bourdonne à leurs pieds... On accuse Paris, la noble ville, de manquer d'idéal? Quelle erreur ou quelle calomnie !... Pour s'enfoncer dans la matière, Paris est trop artiste et trop poète...

Durant le siège, Paris s'est montré héroïque sans emphase, et n'a pas désespéré de la France qui le voudrait répudier aujourd'hui. Ce corrompu a été grand, simple, courageux, sublime cinq mois de suite... Le cœur de la France battait dans la maigre poitrine de Paris affamé... La France, sans Paris, n'est qu'une veuve qui a perdu son premier-né... (article du 5 octobre 1871).

En de telles phrases, et jusque dans leur ton chaleureux et tendre, Gautier était sincère. Un jour, durant le siège (qu'il passa, avec ses sœurs, dans une mansarde de la rue de Beaune), un ami lui demande pourquoi il est revenu de Suisse : à son âge et presque impotent, à quoi servait son retour? Alors, oubliant qu'il lui fallait nourrir les siens, Théophile Gautier ne pensa qu'à la France :

— On bat Maman, dit-il.

*
* *

L'article sur *Paris-Capitale* n'avait pas paru au *Journal officiel*, mais dans une feuille sans importance : la *Gazette de Paris*. La rédaction de l'*Officiel* avait été remaniée. Le gouvernement de la République, peu solide encore, était menacé par ses ennemis de l'intérieur. Pour solder la défaite, pour libérer vingt départements français occupés par les troupes allemandes, il lui fallait payer tous les frais de la guerre et une énorme « indemnité » aux envahisseurs vainqueurs : il n'avait pas les moyens de s'occuper de Gautier. Le pauvre Théo, à soixante ans, retombait aux collaborations précaires, instables, mal payées : *Gazette de Paris*, *Bien public*, et, de loin en loin, l'*Illustration :*

— A mon âge, constatait-il, je redeviens un manœuvre.

Sa maladie empirait (début de 1872). Les médecins diagnostiquaient une maladie de cœur (insuffisance de la valvule mitrale). Il était souvent pris de longues somnolences. Ah ! s'il pouvait ne plus se réveiller. « Je ne voudrais pas mourir, confiait-il à Goncourt, parce que je voudrais être mort ». Et déjà sa merveilleuse mémoire s'obscurcissait. Lui, jadis causeur éblouissant, sa langue était à demi paralysée. Et voilà que le médecin lui défend de travailler... Ne plus écrire?... Mais de quoi va-t-il se nourrir, lui et les siens?

Alors, pour gagner de quoi mourir, mais aussi pour fixer les yeux, de temps à autre, sur une illusion lumineuse, il se retourna vers sa jeunesse. Quels souvenirs enchantés ! Le resplendissant soleil de 1830, se levant à nouveau dans un cœur déserté par la vie, apportait un dernier rayon, où réapparaissaient tant de visages aimés qui avaient disparu. Avec tendresse, avec l'émotion de retrouver les généreux combattants qu'on oubliait déjà, le fidèle Théo commença d'écrire une *Histoire du romantisme*... Aurait-il la force, aurait-il le temps de l'achever, avant de rejoindre les camarades emportés par la mort?... En mars, dans le *Bien public*, il parla du Cénacle, de Nerval, de Jehan du Seigneur, d'Augustus Mac'Keat, de Petrus Borel, de Philothée, O'Neddy, de « Bouchardy-Cœur-de-Salpêtre »... Ah ! était-ce bien lui, pauvre Théo, qui avait vécu avec tous ces fantômes évanouis?...

Cependant, à Neuilly, un jeune poète, Bergerat, se montrait assidu auprès d'Estelle Gautier. Le père hésitait à se séparer de cette fille qu'il chérissait ; c'était « son Antigone ». Mais, si près de mourir, pouvait-il la priver d'un soutien qui s'offrait?... Le 15 mai, à l'église de Neuilly encore trouée par les obus, le mariage fut célébré, sans aucun faste, dans une chapelle. La nef était tendue de noir, pour un grand convoi ; et les tentures funèbres portaient un écusson avec la lettre G.

— Un G, déjà, pensait le poète, auteur de *Jettatura* et qui croyait aux présages ;... ce sera bientôt le même G, ici, pour moi...

Un jour, vers la fin de l'été (1872), il voulut revoir une dernière fois, conduit en voiture par son nouveau gendre, le coin de la place Royale où il avait vécu, vers 1830. En approchant, il se tut, et Bergerat respecta ce douloureux

silence. Longuement, l'ancien Jeune-France regarda l'angle des deux maisons... Quand il avait vingt ans, de cette fenêtre, il parlait à Victor Hugo, qui se penchait à l'autre fenêtre... Le pauvre Théo, écroulé sous un bonheur suprême, ne pouvait plus arracher son regard de ces deux fenêtres, où lui souriait toute sa jeunesse... Quelle aurore merveilleuse, et pleine d'espérances!... Durant quarante-deux ans, dans son cœur meurtri par les jours, elle était restée l'immuable lumière, la purificatrice affirmation, l'idéal, la foi inébranlable qui avaient subsisté à toutes les désillusions... Mais maintenant, c'était fini. Car le pauvre Théo, chaque jour davantage, voyait que sa pensée, s'engourdissant avec son corps, était envahie par l'ombre fatale que rien n'arrête. Alors, sans dire un seul mot, s'appuyant au bras de son gendre, il fit de pénibles efforts pour remonter en voiture, et revint dans la petite maison de Neuilly.

Quelques jours après, il commença d'écrire un article sur la *Bataille d'Hernani*. Il ne parla plus du « gilet rouge ». Mais il évoqua la fièvre d'art de 1830, les tumultes et l'enthousiasme de la salle ; il évoqua la radieuse apparition de Delphine Gay, qui fut plus tard Mme de Girardin. Pour Théo, quels souvenirs : cette Delphine, si belle, si bonne, qui l'avait si souvent relevé d'un mot ou d'un regard, durant tant d'heures découragées ;... elle, qui lui avait fait supporter une longue et humiliante collaboration à *la Presse* de ce patron méprisant... Mais Gautier, sans en rien dire dans cet article, s'occupait de 1830 ; et il écrivait :

« Ce soir-là, ce grand soir à jamais mémorable d'*Hernani*, elle applaudissait, comme un simple rapin entré avant deux heures avec un billet rouge, les beautés choquantes, les traits de génie révoltants... »

La plume du bon Théo s'arrêta. Quel flot de souvenirs, alors, jaillit dans son cœur?... Ou, hélas, quelle crise de la maladie vint briser la pensée sous la souffrance?... Mais cette plume, qui vacillait déjà dans sa main, — cette plume qu'il avait peut-être posée pour rêver à 1830, à *Hernani* et à un visage de femme, l'écrivain ne la reprit jamais plus.

Durant quelques jours, il fut comme en léthargie, malgré quelques réveils. Le 23 octobre 1872, il s'éteignit, un peu après le lever du soleil.

ADOLPHE BOSCHOT,
de l'Institut.

L'Ame américaine

Les premiers colons de l'Amérique au dix-septième siècle, les pèlerins de la Fleur de Mai, étaient des idéalistes militants. Ils transportaient avec eux outremer la cité chrétienne toute faite. Avant Locke et Rousseau, leur république était fondée sur un contrat qu'ils appelaient le *covenant*. Leur mode de gouvernement était simple et égalitaire. Ils avaient une hiérarchie élue, des articles de foi et des règlements librement consentis. Ces mystiques étaient des gens éclairés. Il y avait parmi eux des diplômés d'Oxford et de Cambridge, des gens férus en lettres grecques, latines et hébraïques. Le boulevard de leur état, c'était la Bible anglaise interprétée par le libre examen, sous la surveillance des pasteurs et de la communauté tout entière. L'âme américaine est née dans les feuillets des Écritures données à chaque fidèle en guise de pain quotidien. L'Ancien Testament, voilà le premier bastion de la jeune Amérique. L'autre, c'est l'Institution chrétienne du Picard Jean Calvin. Mœurs, institutions, état d'âme, tout est sorti de là. Les pèlerins de la Fleur de Mai se croyaient chargés d'une mission providentielle. Le messianisme se retrouve ainsi à l'origine des États-Unis.

Les puritains qui suivirent de près les pèlerins de Plymouth étaient, eux aussi, des illuminés, mais le but de leur exode était moins pur. Le négoce les inspirait autant que la liberté de conscience. Commerçants de la cité de Londres, grands ou petits boutiquiers, ils étaient escortés d'artisans,

de paysans, de *yeomen* et d'une classe particulière de serfs qu'on appelait des *bondsmen*, des gens à gages qui avaient aliéné pour un certain temps leur liberté afin de gagner leur vie. Les puritains étaient passés outre-mer avec une charte de la couronne. Chez eux l'impérialisme pratique et l'impérialisme mystique allaient de pair et s'exaltaient mutuellement. L'esprit des pèlerins était républicain et démocratique, celui des puritains oligarchique. La communauté puritaine n'était pas une communauté d'hommes libres et égaux. C'était une théocratie. Le pouvoir dans l'Église et dans l'État était réservé aux saints. L'esprit des puritains n'était pas un esprit de liberté mais d'assujettissement et de contrainte. La théocratie puritaine se fonda et grandit, dans la crainte et le tremblement, sous l'égide d'un Dieu jaloux, à l'ombre de la prédestination. Ce n'était pas un état égalitaire. Elle était strictement, inexorablement divisée en castes, d'un côté les saints, les élus, de l'autre la masse de ceux dont le salut était incertain. L'esprit puritain est un esprit de domination, de coercition et de décrets. Le pasteur dénonce et le magistrat exécute. On ne souffre ni dissentiments, ni divergences. La moindre désobéissance est sévèrement châtiée par le bras séculier. Le vote dans les assemblées est réservé à l'oligarchie de ceux qui possèdent. La théocratie puritaine est tyrannique. Elle ira s'élargissant peu à peu sous la pénétration de l'esprit plus égalitaire des pèlerins, mais, même quand le puritanisme aura disparu des institutions, il persistera dans les mœurs. On le retrouve aujourd'hui aux États-Unis, tel qu'à l'origine, étroit, méfiant, militant et persécuteur.

Au moral, le puritanisme est marqué par un assombrissement et une déformation de la vie. Il est basé sur une conception nettement pessimiste de l'existence. Les fondateurs de l'optimiste Amérique croient au diable et à la prédestination, ils nient le libre-arbitre, ils tiennent la volonté humaine pour corrompue, ils se méfient de la chair et vivent dans la peur. Ils croient que l'homme est corrompu de sa nature. On peut bien se demander comment une religion aussi déprimante a pu former des pionniers et des colons pour conquérir le Nouveau Monde. Mais c'est que le zèle et l'orgueil tenaient lieu de joie. Le puritain est un convertisseur et un missionnaire. Incertain de son salut

personnel, il peut du moins contribuer à assurer celui des autres et seconder ainsi les desseins de l'Éternel. Il mêle volontiers la Providence en tiers dans ses affaires. Il s'efface devant Dieu et lui abandonne ses actions. Sa vie prend ainsi un caractère miraculeux, celui d'une intervention perpétuelle de la divinité. C'est ainsi qu'est né cet impérialisme particulier aux Anglo-Saxons et grâce auquel leurs actes publics deviennent des accomplissements de la volonté divine. Tels ils étaient hier, tels ils sont encore aujourd'hui. Ni l'expansion à travers le continent américain, ni les vicissitudes de l'histoire, ni l'apport d'innombrables éléments étrangers n'ont réussi à effacer ce caractère originel. Cela suffit pour nous édifier sur la puissance et la profondeur de l'empreinte primitive. Entre les dogmes puritains et l'impérialisme des Américains, il semblait y avoir conflit dès le principe. Le calvinisme engendrait des hommes sombres doublés d'inquisiteurs. Le puritain n'était pas un type humain réjouissant ni sympathique, au moment même où, en Europe, la Renaissance exaltait le libre et complet épanouissement de la personnalité. Pensons, en France, à Ronsard, à Montaigne, à Rabelais, et comparons-leur Calvin ! Toute la latinité heureuse avait voté pour *Physis*, la nature, l'Amérique épousait son contraire, l'*Antiphysis*, l'anti-nature, laide et hypocrite.

Mais l'homme de la nature existe aussi aux États-Unis, à côté du puritain. C'est l'homme d'action, le navigateur, le colon, le pionnier. Celui-ci allait droit, en théorie, contre la prédestination calviniste. Si dévot qu'il fût, il n'était pas passé au Nouveau Monde uniquement pour prier Dieu. Ni le Peau-Rouge, ni les éléments, ni les biens de ce monde trouvés sur sa route ne l'eussent permis. Des deux déterminismes, l'un théologique, l'autre économique et géographique, qui pèsent déjà sur l'âme américaine, le second se montre le plus fort en pratique. Le puritain, en devenant commerçant, explorateur et colon, s'humanise et s'apprivoise. Il défriche, il sème, il moissonne. Il part dans la direction de l'Ouest qui porte bonheur aux Américains, et ce n'est pas Calvin qui le forcera de s'arrêter avant d'avoir atteint le Pacifique ! L'homme de prière, le *churchman*, cède le pas au *businessman*, au trafiquant, et ce n'est pas le *business* qui manque. Il faut vivre, se vêtir, se défendre soi et les siens, fonder et faire prospérer un foyer, s'annexer le

sol et ses trésors. Le *home* fondé, reste à organiser l'État. Même un saint a des droits à défendre, ne fût-ce que contre ceux qui sont moins saints que lui. Puis, l'appétit vient en mangeant, comme dit le proverbe. Le puritain a rencontré sur sa route les biens de ce monde. Il a trouvé la Terre Promise dans la terre de son exil. Tant pis pour Calvin si son royaume est de ce monde. Sous l'homme à scrupules et à remords, le Yankee pratique apparaît, le bonhomme Richard de Franklin, âpre au gain, longanime dans ses efforts, avec sa morale de gagne-petit, sa « sagesse à deux sous » et ses économies « de bouts de chandelles ». Une dissociation s'accomplit entre le mystique et l'homme d'affaires. Au *businessman* les aventures et les prouesses de ce monde, au théologien les problèmes de l'au-delà. Toujours religieux et, parfois, jusqu'à la hantise, le pionnier fait deux parts de sa vie et il abandonne aux hommes d'Église ses intérêts éternels pour s'occuper des temporels. C'est la division pratique du travail. L'Anglo-Saxon a moins que nous la hantise de la logique. Aujourd'hui encore l'Américain juxtapose sans difficulté les deux buts, l'un mystique, l'autre pratique, qu'il confond d'ailleurs volontiers à l'occasion. Pour lui le Grand Livre n'est jamais tout à fait en contradiction avec le Livre. Faire fortune, à force d'économie, de savoir-faire et de travail est, pour l'Américain d'aujourd'hui comme pour le bonhomme Richard, une forme de la sainteté. L'Évangile des Carnegie, des Rockefeller et des Henry Ford s'inspire de la même éthique. Savoir-faire et faire le bien, cela est synonyme en Amérique. Ce sont deux perfections, deux mérites, deux vertus. C'est la morale hébraïque.

Après celui de la fondation puritaine, le grand fait historique aux États-Unis fut la fondation républicaine. Ici encore, il semble difficile de concilier avec la prédestination calviniste les Droits de l'Homme et du Citoyen tels que les Américains se les octroyèrent à la fin du dix-huitième siècle. Mais la contradiction n'est qu'apparente. En politique, comme en religion, ce qui triomphe, c'est le libre examen et l'individualisme. La révolution politique et la révolution religieuse sont sorties du même esprit de rébellion, du même *non-conformisme*, mais leurs buts étaient diamétralement opposés. Calvin damnait les hommes et les épouvantait. Les constitutions américaines du dix-huitième siècle leur

promettaient le bonheur. Ce messianisme politique a marqué profondément l'âme américaine. Encore une fois, il ne faudrait pas chercher une opposition trop marquée entre le calvinisme et les libertés de 1776. L'émancipation religieuse avait précédé l'autre, Calvin avait devancé Locke et les covenantaires sont les précurseurs de Rousseau. Il reste vrai que la révolution américaine a laïcisé l'âme américaine. Elle a affirmé la capacité de l'homme pour se gouverner lui-même sans intervention divine et elle a mis la félicité temporelle au-dessus de l'éternelle. La foi dans l'ordre politique va désormais faire partie indissoluble de l'être américain. La théocratie puritaine était basée sur le dogme de la réprobation ; la constitution américaine sort tout armée des utopies du dix-huitième siècle sur la bonté de la nature. L'une était basée sur l'inégalité des conditions, renforcée par l'inégalité des mérites, l'autre proclame les droits inaliénables et égaux pour tous de l'homme et du citoyen. Le problème essentiel qui préoccupait le calvinisme, c'était celui des responsabilités. 1776 ne parle plus que de droits et de liberté. Calvin voulait sauver les hommes, 1776 ne songe plus qu'à les rendre heureux. Alors que les fondateurs de l'Amérique, au dix-septième siècle, étaient des hommes profondément religieux, les constituants du dix-huitième siècle sont des jacobins et des incrédules. N'oublions point ce désaccord et cette duplicité originelle. Ils nous aideront à comprendre certains aspects essentiels de l'âme américaine difficiles à éclaircir sans cela. Au son du fifre et du tambour, ce qui est né, il y a un siècle et demi, c'est l'âme extérieure de l'Amérique, celle qui bourdonne dans les parlements, les comités, les referendums, les *caucus*, l'âme des politiciens, et qui ne l'est pas en Amérique? De Locke à Rousseau, les Américains se sont gorgés d'idéologie. Avec l'héritage théologique, c'est le plus clair de leur avoir. Les Paine, les Jefferson, les Franklin sont tout pleins de nos philosophes. Tout Américain désormais, grâce à eux, sera en puissance un idéologue, un individu convaincu de la perfectibilité indéfinie de la nature humaine par décrets, articles de loi et amendements. L'isolement et la distance s'uniront à la religiosité héréditaire pour donner à la foi politique des Américains ce caractère d'absolu qui était celui de la religion pour les puritains, caractère qu'elle a gardé jusqu'à nos jours. Tout a changé en Amérique,

excepté les constitutions. L'orgueil et la foi messianique de tout un peuple dans ses destinées montent la garde sur le seuil. A bien des égards le plus jeune de tous les peuples, l'Amérique, est, au point de vue des institutions, le plus vieux. Tous les pays d'Europe ont fait des révolutions depuis 1776 et ils en font encore aujourd'hui. Ils en feront demain. Seuls les Américains n'ont rien changé d'essentiel dans leur être politique. Ils ont donné à leurs institutions un caractère inviolable et sacré, on pourrait dire semi-mythique.

Voilà l'Amérique indépendante et livrée à elle-même. Il n'est pas lieu de raconter ici toutes les vicissitudes de son histoire de cent cinquante ans. Nous noterons au passage, cependant, quelques autres déterminismes auxquels les Américains doivent leur psychologie. Le principal est le déterminisme économique et géographique, l'adaptation de l'âme américaine à la conquête d'un continent. Les grands traits de cette âme sont dessinés, dès l'aube du dix-neuvième siècle, mais du simple nous passons maintenant au complexe. Dogmes et lois sont des improvisations humaines, des entraves librement consenties et qui n'imposent en somme à l'individu que la nécessité même de son propre esprit. Autrement laborieuse, fatale et aléatoire est la lutte de cet esprit avec la matière. Représentons-nous les difficultés accumulées par l'espace et le temps en face des Américains, pionniers et colonisateurs, et regardons pour cela la carte du nouveau Monde. Le continent américain est vaste comme les quatre cinquièmes de l'Europe. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, il s'étend du Canada au Mexique, de l'Atlantique au Pacifique, avec des montagnes, des savanes, des fleuves immenses, des déserts, tous les climats et tous les extrêmes de température, et n'oublions pas, à l'origine, la résistance des premiers occupants. La grandeur de l'effort prouvera la solidité de l'armature. Elle tient bon religieusement, politiquement et pratiquement parlant. Dans l'ordre moral et psychologique, le résultat d'une expansion de cette envergure, c'est l'étendue, la durée et l'intensité de l'effort. L'âme américaine s'est durcie dans l'aventure et elle s'est éloignée de plus en plus de son point d'attache européen. Au contact des éléments et des primitifs rencontrés en chemin, elle est devenue elle-même élémen-

taire et violente Des variations ethniques importantes se sont ainsi accomplies, des mœurs nouvelles, un état d'âme nouveau sont apparus. Problème plus grave, un moment est venu où l'Amérique ne s'est plus suffi à elle-même. Elle a dû faire appel à l'étranger qui, d'ailleurs, accourait de lui-même, vers cette terre d'abondance. L'Amérique se voit envahie par les immigrants. Elle a déjà plusieurs millions de noirs à s'assimiler et à l'Est les Orientaux la guettent. Nous ne referons pas l'histoire de l'immigration. Par centaines de mille, par millions, les États-Unis sont envahis par les étrangers, dans un pêle-mêle de langues, de traditions, de cultures, de religions divergentes. Aujourd'hui, sur dix Américains il y en a bien quatre qui ne sont pas de race anglo-saxonne pure, qui sont des *aliens* pour qui la fondation puritaine de Plymouth ou la Déclaration d'Indépendance sont aussi étrangères que le 14 juillet à un Chinois. On a parlé beaucoup, il est vrai, il y a quelque vingt ans, au plus fort de l'exode transatlantique, du miraculeux creuset, du *melting-pot*, où l'Amérique était supposée amalgamer les races. On en a moins parlé depuis. Si l'on fond sans trop de difficulté, dans un moule unique, les langues, les habitudes et les gestes, est-il bien sûr qu'on en fasse autant pour le fond des cœurs? Quel magicien, dans quelle cornue, ira-t-il fondre les âmes et dompter le mystérieux et irréductible ferment de l'hérédité?

L'âme américaine s'inquiète et se défend par la campagne d'américanisation grâce à laquelle elle espère imposer aux immigrants son idéal et sa culture, mais elle est si mal rassurée qu'elle a bientôt recours à des moyens plus radicaux. Au lieu d'amalgamer, elle prohibe, et elle ferme ses portes à tout ce qui n'est pas authentiquement anglo-saxon ou nordique. Plus de Slaves, plus de Latins. (Que ne peut-on ajouter plus de nègres?) L'âme américaine retourne ainsi à ses origines, et c'est son droit Elle refuse la naturalisation aux peuples dont la culture et l'idéal lui seraient le plus nécessaires pour amender sa propre vie, raffiner et humaniser ses *standards*. Tant pis s'il faut des milliards pour compenser ce déficit et pour ramener au théâtre, à l'opéra, dans les universités et les musées, l'élite de ces indésirables de race brune, dont on importe à grands frais les artistes et les œuvres d'art et dont, à non moindres frais, on enseigne la langue et la culture dans les écoles. Les lois nouvelles sur

l'immigration vont renforcer, en attendant, l'emprise du puritanisme.

Le déterminisme du nombre pèse non moins lourdement sur les destinées américaines et il les façonne En moins de cent ans les États-Unis ont vu décupler leur population ; ils sont devenus un empire de 110 millions d'habitants et qui continue à s'augmenter. L'orgueil du nombre et de l'étendue marque très profondément l'âme américaine. C'est grâce à lui que tout, aux États-Unis, s'exprime en termes de grandeur et de quantité. L'Amérique est le pays du superlatif et de l'hyperbole. *The greatest, the biggest, the best in the world*, ces mots-là s'entendent sans cesse sur la bouche des gens, séduits par le prestige et la magie des gros chiffres. Il en résulte une véritable impuissance à penser petit, une hypertrophie du sens des valeurs qui fait des Américains des mégalomanes. Le sentiment du nombre et de l'étendue développe en même temps la volonté de puissance de tout un peuple. L'orgueil national est en Europe le fruit de la guerre. L'histoire des États-Unis est pauvre en aventures guerrières. Leur orgueil est un orgueil civil et non militaire, mais il n'en est pas moins grand. Ils ont eu cependant leurs conflits. La guerre de Sécession a exalté le sens de l'unité bien que les effets de ce grand conflit fratricide soient aujourd'hui encore équivoques.

Il a mis en présence sur les champs de bataille deux types d'âmes, de cultures, de civilisations. L'âme du Nord n'a pas conquis celle du Sud qui reste infiniment moins mercantile et moins inhumaine dans son idéal et dans ses mœurs, mais, matériellement parlant, l'union s'est faite, le bloc américain a été puissamment cimenté dans le sang. Du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, existe une volonté unanime. Cent dix millions d'individus vivent et vibrent à l'unisson. Les cris pathétiques jetés par Walt Whitman de l'Atlantique au Pacifique, ses efforts gigantesques pour enserrer dans ses odes le continent américain dans sa plus vaste amplitude, ont été entendus et récompensés : une conscience collective s'est formée à laquelle les âmes individuelles sont indissolublement attachées. Le sentiment de la grandeur américaine prime tous les autres.

La période de trente années qui s'étend de la guerre civile à la guerre avec l'Espagne est une époque de tassement, de

concentration. C'est la période des affaires. L'Amérique achève la construction de ses voies ferrées, elle bâtit ses usines, elle érige ou agrandit ses métropoles. Le Midland, l'immense espace entre les Apalaches et les Rocheuses, se remplit, le grouillement humain glisse le long du Mississipi énorme, une ville démesurée, Chicago, s'étale dans la prairie ; d'un immense coup d'épaule vers l'Ouest, l'axe économique du continent se déplace. Toute une vie nouvelle, la vie de l'avenir, s'épand et circule entre les Grands Lacs et le golfe du Mexique. Cette humanité nouvelle, composée en grande majorité d'immigrants scandinaves et germaniques, se plie docilement aux standards déjà établis, mais elle conserve son âme lente, rudimentaire, paysanne, âme de travailleurs du sol, longanimes mais engourdis, tout près de la vie végétative et animale qui prédomine dans les savanes sans bornes. C'est là, dans l'isolement illimité des terres à blé et à maïs, à perte de vue, jusqu'aux portes du romanesque Far West, qu'un nouveau type américain très différent du type urbain s'élabore, solide, borné, peu attrayant mais puissamment et fervemment autochtone.

A l'Est, et dans le reste du pays, le règne des grands capitaines d'industrie commence. L'annexion utilitaire du continent et de ses ressources se poursuit. En dépit des paniques et des krachs financiers ou des scandales politiques, l'Amérique court à l'argent. On voit apparaître les dinosaures et les plésiosaures de la finance. Sur le dollar d'argent l'Amérique des affaires a gravé sa devise inspirée : *In God we trust.* L'exemple des grandes fortunes fascine les masses. Il y a des grands et des petits millionnaires et partout, en général, des gens à qui la fortune sourit, qui gagnent aisément leur pain quotidien, qui dépensent largement et mettent des économies à la banque. Pour cette clientèle débordante, l'industrie américaine, jamais à court d'invention, jette sur les marchés d'innombrables produits habilement standardisés. Elle invente les mille et une machines à simplifier et à perfectionner l'existence, d'intelligentes mécaniques destinées à économiser l'effort humain. L'influence de ces machines sur la psychologie des Américains est évidente. Elles les ont habitués à agir et à penser rapidement. Elles expliquent ce qu'il y a de souple, d'alerte, de désinvolte, de saccadé et d'automatique dans les gestes de ces gens plutôt apathiques de leur nature.

Ce machinisme a fait de l'Américain un être d'une mobilité extrême, expéditif, plein d'allant, de confiance en soi, de « toupet ».

L'ère industrielle est aussi celle de la diffusion du confort matériel et de l'optimisme. Riche et prospère, toute l'Amérique court au bonheur et l'idéal primitif en est profondément altéré. Tout le monde veut des plaisirs et du luxe. L'âme utilitaire des foules s'éprend des joies terre à terre et sans idéal. Il s'ensuit une dépréciation générale et un avilissement des valeurs, mais l'orgueil ne capitule pas.

Vers 1900, l'Amérique est pleinement consciente d'elle-même et elle tourne les yeux vers l'extérieur. La doctrine proclamée par Monroe avait défini l'orgueil américain dans ses relations avec l'Europe. La guerre avec l'Espagne déchaîne l'impérialisme américain. Des patriotes clairvoyants voient bien l'égoïsme des enjeux, l'hypocrisie des motifs de la disparité des forces en présence. C'est la guerre du lion et du moucheron, mais, excitée par ses matamores, toute la plèbe vibre et fait une croisade de la lutte pour les tabacs et les cannes à sucre de Cuba et des Philippines. L'Amérique aux Américains ! Avec la perle des Antilles et le poste avancé des Hawaï par-dessus le marché. Devant l'armada américaine en construction le canal des deux océans s'ouvre. Théodore Roosevelt, l'homme de la vie intense, confisque les libertés colombiennes et déchire un chiffon de papier pour assurer la jonction des deux mers. Chez un peuple faible un tel orgueil serait ridicule ; il est soutenu aux États-Unis par les ressources inépuisables d'une richesse sans cesse accrue et d'une population débordante. Elles permettent aux Américains de passer spontanément du rêve à l'acte et de ne pas se contenter de l'illusion de la force. L'Amérique s'assure peu à peu la maîtrise des mers et l'hégémonie dans les alliances et les conseils du monde. Imaginons l'état d'âme d'un tel peuple conscient de sa puissance et de celui des millions d'individus qui les composent. Les États-Unis sont achevés. Ils possèdent leur physionomie distincte et définitive. Leur puissance, leur étendue, leurs ambitions, leur orgueil, leur optimisme sont en ascension continue. *Quo non ascendam!* L'être américain, en tout cas, est fixé dans ses traits constitutifs. Le colosse peut être fier de soi. Quel chemin parcouru en un peu plus d'un siècle ! La petite

colonie puritaine du dix-septième siècle est devenue un empire qui tient, à bien des égards, l'Europe dans sa main. A l'Orient, à l'Occident, vers le Sud, partout brille la constellation américaine. Les États-Unis se sont sentis si forts, si maîtres d'eux en 1917 qu'ils ont pu mobiliser par centaines de mille des fils d'immigrants contre la patrie de leurs pères. Le bloc a résisté ; il s'est repris, isolé, détaché, mais en laissant derrière lui ses créances, l'Europe serve et l'Amérique une fois de plus regorgeant d'or et de prospérité... Étrange et paradoxale conclusion d'une alliance, les traités de 1919 ont laissé l'Amérique plus égoïste, plus monroïste, plus jalouse de son isolement que jamais.

Le séjour des Américains en Europe — fait unique dans leur histoire — a été trop bref pour agir sur l'âme américaine et lui imprimer des traits nouveaux, mais il nous aide à la mieux connaître. Ce fut d'abord un élan d'enthousiasme. Deux peuples se jetaient dans les bras l'un de l'autre. Deux millions d'Américains rendaient à la France envahie la visite de La Fayette et de Rochambeau : « La Fayette, nous voici ! » défilés, ovations et musiques. Sur les champs de bataille et dans les camps, deux sublimes s'amalgamèrent, deux âmes parurent fusionner. Il y eut des heurts et des froissements, mais les sympathies l'emportèrent. En dépit de la communauté des langues, l'Anglo-Saxon britannique et l'Anglo-Saxon américain s'étaient tout de suite différenciés. L'un était froid, distant, guindé, insulaire ; l'autre jovial, spontané, bon enfant. Du côté français, la langue seule paraissait un obstacle ; on se comprenait, on s'aimait, à l'aide d'un jargon pittoresque et souriant. L'Américain était plus près du Celte que de l'Anglo-Saxon. Il s'ouvrait même à l'esprit gaulois.

Un brusque déchirement interrompit ces effusions. Le divorce fut aussi rapide que le flirt. Dans la reculade américaine qui a suivi la guerre, il faut voir un choc en retour de l'individualisme jaloux et la rentrée en jeu des inhibitions puritaines. A l'idéalisme guerrier succédait l'idéalisme pacifique et cet idéalisme n'était plus le même qu'autrefois. Il se distinguait surtout par un affaiblissement notoire du sens des responsabilités. Que nous étions loin, en 1919, des origines puritaines, de l'époque où un gouffre aussi profond que l'ire de Jéhovah, séparait les justes des pécheurs. Œil pour œil, dent pour dent. Alors le blanc était blanc, le noir

était noir. Même dans l'ombre, l'agneau se distinguait du loup. Il y avait des actes, des rétributions, des sanctions. Puis avait déferlé la vague d'optimisme. Les Chanaing, les Emerson avaient procédé à un universel blanchissement. La guerre passée, l'Amérique, par idéalisme, brouillait les responsabilités et les cartes. Qui était le loup, qui était l'agneau? L'Amérique s'en lavait les mains ; elle désertait l'Europe et rentrait chez elle en se demandant quelle avait bien pu être la raison suffisante qui lui avait fait immoler soixante mille de ses fils.

Outre-mer la désillusion et la confusion étaient complètes. Tout ce qu'avaient paru unifier et galvaniser deux ans de guerre se disloquait à vue d'œil. La belle unanimité américaine était compromise et les stratifications étrangères reparaissaient dans le bloc homogène, chacune selon sa couleur. Le neutralisme devenu le pacifisme s'appelait maintenant le *révisionnisme*. Des pédants à lunettes brandissaient des documents de chancellerie, des coupures de livres blancs, bleus, rouges ou jaunes et ils empilaient volumes sur volumes pour savoir qui avait commencé. Ils mettaient les responsabilités sur fiches. Pour bien se prouver leur indépendance à eux-mêmes et au monde ils se livraient au jeu de renverser les responsabilités. Il fallait bien faire la nique à cette vieille Europe coupable d'avoir troublé le repos des sages et interrompu le cours de la prospérité américaine. On assistait en fait à un nouveau sursaut du vieil esprit non-conformiste. L'idéalisme déçu devenait méchant et, une fois encore, il appelait à son aide le bras séculier. Il ferait payer cher au vieux monde les frais de l'aventure. Il assignerait l'Europe par huissier et, comme pour les serfs d'autrefois, il hypothéquerait sa liberté. Cet aspect tracassier et retors de l'âme américaine n'est pas unanime, mais c'est celui du *businessman* contredit. Il trahit la duplicité latente de ce peuple jeune, généreux, spontané, prodigue d'effusions, mais qui se reprend vite sous la pression de l'âme héréditaire, sombre, dure, trouble et orgueilleuse, sous le masque de l'idéalisme.

Voyez la destinée tragique de Woodrow Wilson, homme d'État inspiré et fixé dans la transcendance où il vaticine. Indifférent à l'Europe mais jaloux des droits de l'humanité, est-ce l'orgueil, est-ce la philanthropie qui l'animent et qui lui font jeter dans la direction de l'Occident, contrairement à

l'ordre de toutes les migrations américaines, tout un peuple mobilisé? Avec quelle sereine indifférence il est resté neutre, avec quelle sereine obstination il s'élance dès qu'il est contredit par un impérialisme mystique semblable au sien, avec quelle sereine témérité il heurte ses nuées généreuses contre les *realpolitiker* européens. Entouré des meilleurs experts du monde, mais aveuglé par son propre idéal, le voilà interdit devant la carte de l'Europe, devant cette poussière de nationalités qui préfèrent l'être à la justice. Comment imposera-t-il l'idéal démocratique aux patries, substituera-t-il à l'impérialisme casqué l'impérialisme messianique et biblique? L'enfer de la guerre est, grâce à lui, pavé de bonnes intentions. Hélas! le monde se dérobe, l'Europe refuse de se laisser wilsoniser. La guerre est gagnée mais la croisade américaine est manquée. Ce sont les banquiers et les experts qui liquident. La guerre pour le droit et la démocratie finit dans un déluge de papier timbré. L'idéaliste blessé à mort revient chez lui où tous les reniements l'attendent. Trahi par les hommes comme par ses principes, abandonné de son pays, il meurt en pleine désillusion, en laissant derrière lui une cité des nuages, seul refuge au-dessus d'un sol tremblant, obéi, applaudi, suivi, renié, victime de cette hypertrophie aveugle du civisme qui marque son peuple d'un trait caractéristique. Il fut le type parfait de l'idéalisme à base d'orgueil, du messianisme égoïste et généreux selon les jours, spécial aux Anglo-Saxons.

...Puis, un beau jour, on vit du ciel s'abattre deux ailes et un jouvenceau, pareil à un ange, descendre de la carlingue de « l'Esprit de Saint-Louis ». Avec lui, d'un envol direct, la jeunesse, la joie rentraient d'Amérique en Europe, revanche de la spontanéité et de l'élan. Lindbergh nous rendait à l'optimisme. Il tombait des nues au lieu d'y monter, prenant à rebours la transcendance où s'étaient perdus tant des siens. Au critique le plus prévenu force était bien de croire à l'ange, tant désinvolte et audacieux. Tous les Français le firent de bonne grâce.

Que ces réflexions à vol d'oiseau nous éclairent. Si — ce qu'à Dieu ne plaise! — nous étions condamnés pour quelque soixante ans à des conversations avec nos créanciers d'Amérique, il faudrait peut-être connaître enfin leur psychologie..

Régis Michaud.

Canovas del Castillo[1]

III. — L'Homme.

Tout ce que l'usage, en Espagne, permet de dire des hommes, même célèbres,
CANOVAS, *El Solitario y su tiempo*, II, 96.

Ce fut un homme. Avec des qualités et des défauts, ses qualités et ses défauts, je l'ai dit, qui firent sa personnalité, très forte. Un Homme fort. Autre que le Prince du type classique et de tous les temps. Autre, en son temps, qu'un Bismarck, en face de qui il s'est une fois trouvé et avec qui parfois on l'a mis en parallèle. Plus que tout le reste, on lui a reproché son orgueil, sa superbe, la *sobérbia de Cánovas*. Ici encore, il faut s'entendre, et, pour s'entendre, définir. Si, par « superbe, » on veut dire le sentiment de sa propre valeur, la foi en soi-même, l'intime persuasion que l'autorité n'est pas faite pour qu'il y ait à demander humblement pardon de l'exercer, à l'entourer de formes, d'explications et d'excuses, au risque de la compromettre et de la perdre ; qu'elle ne donne tout son effet que lorsque ceux qui la font mouvoir la laissent peser de tout son poids en la faisant tomber de toute leur hauteur ; alors, il est certain que Cánovas eut cet orgueil ; mais juste orgueil qui, dans l'homme d'État, est moins celui de l'homme que

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er janvier et du 15 février 1929.

celui de l'État. Sans vanité et sans raideur, il lui suffit de ne pas abaisser les sommets pour conserver et marquer les distances, ce qui lui permettait, au courant de la vie quotidienne, d'être familier avec le populaire, sans dégradante recherche de popularité. En quoi consistait donc au vrai la tant fameuse et tant alléguée *sobérbia* de Cánovas? Je crois qu'on peut penser de lui, sous ce rapport, ce qu'il pensait, lui, d'Amador de los Rios : « Le plus considérable de ses défauts était de dire à haute voix de lui-même ce qu'injustement les autres omettaient ou se retenaient de confesser. » Sentiment transparaissant, et comme transperçant, de ce qu'il valait et de ce qu'il pouvait, assurance qu'il avait été le premier et presque l'unique artisan de sa destinée. Après avoir reconnu et payé sa dette de gratitude envers le Solitaire, Estébanez Calderón, « le seul homme au monde de qui il avait reçu aide et protection, » il ajoutait fièrement : « Tout le reste, je l'ai acquis ou conquis, sans en devoir absolument rien à personne, qu'à moi-même. » Les malveillants l'ont plaisanté sur l'abus redondant et surabondant qu'il aurait fait du pronom personnel : Je... Moi... A moi... *Entiendo* YO... *No he dicho* YO... *Como he venido* YO *á ser...* Mais, si, en effet, il disait volontiers ; MOI, c'est qu'il sentait, et qu'il y avait véritablement en lui, un grand *Moi.* Ainsi qu'un de ses apologistes l'a remarqué, le trait distinctif de son caractère était « une accentuation vigoureuse de sa personnalité ». Il mettait l'accent sur le *yo* et, comme tout ce qu'il était, tout ce qu'il faisait, était fort, il frappait fortement la tonique. Cette personnalité très forte n'était sujette ni aux changements des temps ni aux caprices de la fortune : sa loi était l'unité ; à travers les vicissitudes, elle demeurait une, parce qu'il la voulait une et la plaçait si haut qu'elle était hors d'atteinte ; et son invulnérabilité la rendait imperturbable. Tout jeune, et dès le début de sa carrière politique, Cánovas s'était persuadé qu'il avait à remplir une mission importante dans l'histoire de son pays et il s'était mis avec résolution en devoir de s'en acquitter. Cette foi profonde en lui-même l'avait invité à tenir pour des réalités les pressentiments dont il était assailli, que l'avenir lui appartenait. Mais l'on n'a pas à un tel degré foi en soi-même, sans se subordonner les autres, sinon sans se les immoler : « Si on lui annonçait que quelque personnage de son parti s'écartait de son opinion en un certain point,

et ne craignait pas de le déclarer, parce que « ce personnage avait le courage de ses convictions », il répondait : « Ce qu'il doit avoir, c'est le courage des miennes, » revendiquant, d'une façon si tranchante, pour soi, l'hégémonie absolue de sa pensée et la subordination inconditionnelle de celle de tous les autres à la sienne.

Dans cette espèce d'autorité despotique du chef de parti, il entrait moins de mépris ou de dédain des autres que d'estime de soi, et d'estime fondée sur l'idée moins d'une supériorité naturelle que de cette supériorité qui découle de l'apprentissage longuement fait, du travail fourni, de l'œuvre déjà accomplie. Je demandai un jour à Cánovas s'il n'éprouvait plus du tout l'espèce d'appréhension dont avouent qu'ils ont tant de peine à se défaire, avant de monter à la tribune, les orateurs les plus sûrs de leurs moyens et les plus légitimement renommés. « Non, me dit-il, je n'ai jamais pu m'en débarrasser tout à fait. Mais, quand je me prépare ou m'attends à prendre la parole, je viens à la Chambre en me promenant, et, comme, selon ma mauvaise habitude, j'arrive en retard, aux environs du Palais, je n'aperçois que députés, retardataires aussi, qui se hâtent. Alors, le souci se divise et se disperse. Au lieu que l'Assemblée m'apparaisse en bloc comme une chose énorme, confuse et redoutable par son inconnu même, elle se précise à mes yeux, se concrète dans mon esprit en autant de menus fragments que je vois et que je reconnais de têtes. Je me dis : Allons ! Tu sais pourtant mieux ton affaire que celui-ci ou celui-là !... La raison m'eût peut-être effrayé. La comparaison me rassure. »

Mais, de même qu'il avait reconnu les limites du possible, et qu'il les avait données comme limites mêmes à la politique, il connaissait aussi les limites de son pouvoir, et sa foi en soi était trop intelligente pour aller au delà. Il n'est point d'homme à qui tout, en son temps et en son pays, soit accessible ou réalisable. Qu'il s'en console par le témoignage de sa conscience, si elle l'assure qu'il a fait tout ce qu'il pouvait, et que son mérite ait sa récompense dans la certitude intérieure d'avoir bien mérité. « Personne ne naît dans le siècle, personne dans la nation, personne dans les circonstances qu'il voudrait. Autant que vaincre, après tout, vaut de prouver que, l'occasion s'étant offerte, on eût mérité la victoire. Si cette victoire, en échange, on ne

l'obtient pas par ses propres actes, mais par une alliance fortuite avec les circonstances, quelle âme vraiment grande aimerait à se décorer de ces feuilles de laurier artificielles? Tout est égal dans la vie et peut être indifférent, sauf sa propre conscience et la satisfaction de soi-même. »

Telle était donc la qualité de cet orgueil devenu proverbial à force d'être dénoncé, et que le dernier trait définit exactement : la satisfaction de soi-même, suffisant et suppléant à l'approbation publique, quand celle-ci se refuse ou se dérobe : « Quiconque espère gratitude immédiate pour ses services réels et possibles ne mérite pas de s'appeler homme d'État », déclarait Cánovas. « Il y a bien longtemps que j'aurais cessé d'intervenir dans le gouvernement de ce pays, si j'eusse espéré, comme récompense de mes actes, de la reconnaissance. » Être soi, savoir que l'on est soi, ne pas trouver en soi une raison d'être mécontent d'être soi ; s'examiner sévèrement, et, lorsqu'on ne s'est pas condamné, ne point se soucier du jugement des autres ; c'est de la superbe peut-être, mais c'est la cuirasse, la *robur* et l'*æs triplex* de l'homme politique, dans les régimes d'opinion. Il faut, s'il veut n'en pas être l'esclave et y sauver sa personnalité, qu'il ait toujours présent le conseil de notre vieux poète :

Mesprise un titre vain, des honneurs superflus,
Retire-toy dans toy; parois moins, et sois plus.

Toutes les hauteurs sont solitaires. A ces altitudes seulement, se découvrent les larges vues, s'élaborent, se mûrissent et s'exécutent les vastes desseins.

Au dire des détracteurs de Cánovas, conséquents avec eux-mêmes, tant de *sobérbia*, tant d'orgueil, dans le fond, quelle qu'en fût exactement la nature, devait logiquement s'accompagner, de *malhumor*, de mauvaise humeur dans la forme. Comment un homme aussi plein de lui n'aurait-il pas repoussé, rejeté, bousculé le reste des humains? Comment ne se serait-il pas montré à tous hautain, bourru, dédaigneux, hargneux même en ses minutes d'énervement? Il convenait qu'il fût ainsi pour être dans son personnage. Mais ou bien sa superbe n'était pas ce qu'on a prétendu, ou bien elle n'entraînait pas ces manifestations de misanthropie à fleur de peau. De toute façon, je puis témoigner que je l'ai toujours trouvé, au contraire, d'une courtoisie

parfaite, d'une politesse à la fois spontanée et attentive. Son accueil n'était pas seulement correct, il était aimable, avec un léger vernis de grâces anciennes.

Ce qui est vrai, c'est que l'autorité, au sens moral du mot, la supériorité irradiait de lui au point que l'on ne pouvait pas un instant oublier devant qui l'on était. On a dit d'un autre, que j'ai aussi beaucoup connu et qui était très loin de donner cette impression de puissance, qu'il excellait à « vous faire sentir, en vous écoutant, que vous n'étiez qu'un imbécile. » Rien de pareil en Cánovas, qui ne mettait, en vous parlant, aucune coquetterie à vous convaincre qu'il avait sur vous le dessus et vous dominait. On le savait, et peut-être savait-il qu'on le savait, mais il ne le marquait pas. Ce qui est vrai encore, c'est que, l'esprit sans cesse occupé des plus graves problèmes, soit dans son cabinet ministériel, soit dans sa bibliothèque, à sa table de travail, soit même à la promenade, qui favorisait sa méditation, en augmentant son activité cérébrale, en l'échauffant, pourrait-on dire, par le mouvement, il n'aimait pas être dérangé par un importun à l'heure pour lui opportune. D'autre part, il ressentait trop vivement les hypocrisies et les trahisons, grandes et petites, pour pouvoir, en présence de leurs auteurs ou immédiatement derrière eux, dissimuler tout à fait. Comme j'entrais chez lui au moment où en sortait le correspondant d'un journal qui l'accablait de flagorneries, mais sur le compte de qui il était édifié, il éclata : « Vous avez vu ce monsieur? me dit-il. C'est l'homme le plus perfide que je connaisse. Et j'en ai connu, depuis un demi-siècle bientôt que je suis dans la vie politique ! »

On se rappelle l'âpre, amère, foudroyante réplique dont Cánovas écrasa son lieutenant de la veille, Francisco Silvela, à qui il ne pardonnait point une dissidence tournée finalement en défection, et dont les facultés critiques s'étaient aigries jusqu'à se faire agressives. C'était au Congreso, à la Chambre des députés (séance du mardi 7 juillet 1896), dans la discussion de l'adresse en réponse au discours de la Couronne. M. Silvela avait attaqué vivement le président du Conseil sur les vingt-trois projets de loi accordant des réformes par lesquelles il espérait arrêter ou circonscrire l'insurrection de Cuba. En répliquant, Cánovas s'était attaché à établir que les idées de son contradicteur n'avaient pas toujours été si éloignées des siennes. A demi rassis

déjà, d'un ton sec, les yeux dans les yeux du transfuge, il acheva ainsi sa harangue : « Il reste, pourtant, une profonde différence, qu'a notée M. Silvela. Les adjectifs dont il a qualifié la conduite du gouvernement ne peuvent, à moi, rien me faire. (Littéralement : ne peuvent me faire aucune brèche : *a mi no me pueden hacer mella ninguna*). Après tout, je ne suis pas, moi, de ces ministres qui, à aucun âge ni dans aucun temps, aient passé au gouvernement sans y laisser une trace profonde ; et, pour avoir le droit de me dire cela, à moi, il faudrait être passé par les ministères, en y laissant quelque chose de plus que le nom dont ont été signés quelques décrets insignifiants. »

Dans une autre occasion, il poussa plus loin encore ; au moins osa-t-il viser plus haut. Cuba et les Philippines étaient en pleine révolte. Il s'agissait d'envoyer ici et là deux capitaines généraux qui fussent de vrais chefs de guerre, car l'heure de la force était venue, et il n'y avait plus de recours qu'en elle. A Cuba, Cánovas avait décidé de nommer Weyler, dont la réputation d'énergie farouche et presque sauvage était universelle, et sur le compte de qui l'on racontait de terribles histoires. Quand il présenta le décret à la signature de la reine-régente, Marie-Christine s'émut, s'indigna : « De quoi un tel homme, dans un tel poste, si loin, sans contrôle, ne serait-il pas capable? — Votre Majesté, aurait dit froidement Cánovas (j'emploie le conditionnel parce que, de si bonne source qu'elles viennent, ces anecdotes sont toujours sujettes à caution), Votre Majesté pense-t-Elle que l'on fait la politique avec des anges? » Pour les Philippines, les rôles étaient renversés. C'était la reine qui avait un candidat, le chef de sa Maison militaire, le général Polavieja et c'était le ministre qui élevait des objections. Pour finir, le désir royal prévalut. Des officieux trop zélés, qui trouvaient que Cánovas portait une bien grande ombre, commirent la faute, pire qu'une simple faute de goût, de triompher un peu bruyamment. On publia, en le grossissant, le conflit entre la Couronne et le Gouvernement, et l'on en célébra l'issue, moins comme la victoire de la régente que comme une défaite du premier ministre. La riposte fut prompte et péremptoire. En tête de la première colonne de sa première page, la *Epoca*, organe accrédité du parti conservateur libéral, c'est-à-dire organe avoué de Cánovas, inséra un communiqué conçu

à peu près en ces termes (faute d'avoir conservé le texte, je suis réduit à citer de mémoire) : « A propos de la nomination du nouveau capitaine général des îles Philippines, certains journaux ont prétendu que S. M. la reine-régente avait imposé le choix du général Polavieja. Les choses ne se sont point passées, et ne pouvaient point se passer ainsi, Sa Majesté connaissant trop bien la limite de ses droits et le président du Conseil l'étendue des siens pour que, de part et d'autre, une pareille attitude ait été possible. »

Sobérbia? Malhumor? Défense de la Constitution par son auteur, ou réaction maussade d'un moi hypertrophique, aisément ombrageux et hérissé? Encore n'aurait-ce été, dans toutes ces réparties, à en croire la médisance, que les piquants mous et flexibles d'une écorce qui eût enfermé le plus réfractaire et le plus acide noyau. Soutenue par l'orgueil, fouettée par la mauvaise humeur, l'instinctive dureté de Cánovas, sa passion tyrannique de l'autorité, se seraient emportées à des actes de cruauté qui, parfois même, auraient été entachés, dans l'exécution, d'une sorte de sadisme. Ainsi, du moins, l'a prétendu un livre dont le titre seul : *les Inquisiteurs d'Espagne*, exprimait clairement la tendance, et dont l'auteur, M. Tarrida del Marmol, n'avait pas craint de tremper sa plume à fond dans le rouge et le noir. Ce sont des publications comme celle-là qui ont armé et levé le bras de l'assassin. Pour mettre, avec le recul du temps, ces invectives, au point de la vérité historique, tout bien pesé, je ne saurais mieux faire que de reproduire aujourd'hui ce que j'ai écrit au lendemain du crime de Santa-Agueda. « A la longue, disais-je, les rancunes et les convoitises aidant, une légende s'établissait, dont on peut dire qu'il a fini par être la victime ; légende mensongère qui ne se contentait pas de le peindre inflexible, faisait pis et le peignait cruel. J'ignore si les anarchistes ont réellement souffert dans les cachots de Montjuich des tortures qui déshonoreraient à jamais le geôlier qui les invente et les applique, et je voudrais, avant de condamner personne, un témoignage plus impartial que le mélodramatique récit de M. Tarrida del Marmol. Mais admettons qu'ils n'exagèrent pas, et que leur prison ait été, contre toute loi et tout droit, changée en martyre, que la question ait été ressuscitée pour eux par de nouveaux *inquisiteurs*. Supposons-le, maint exemple nous montrant de quelle inhumanité l'homme livré à lui-même

est capable. En quoi l'accusation touche-t-elle M. Cánovas? Qui prétendrait sérieusement qu'il a ordonné, approuvé, toléré des actes aussi odieux, s'ils ont été commis et lui ont été révélés? N'y eût-il pas, pour qu'il ne les eût ni ordonnés, ni tolérés, ni approuvés, pour qu'il n'en fût à aucun titre ni en aucune mesure responsable, ce motif qu'ils étaient odieux, il y en aurait un autre, et c'est qu'ils étaient inutiles : ces prisonniers étaient des prisonniers, enfermés dans une citadelle qui ne lâche pas aisément ce qu'elle tient ; donc impuissants, hors d'état de nuire. Or, on peut, quand on est, au sens plein du terme, un homme de gouvernement, ne pas reculer devant des moyens qui feraient hésiter de plus timorés ; encore faut-il que ce soient des moyens de gouvernement, bons à atteindre une fin de gouvernement. Dans le cas des anarchistes de Montjuich, la fin était atteinte ; il eût été absurde, puisque aussi bien il était superflu, de recourir à ce moyen qui n'en était pas un ; et quiconque a vu de près le politique qu'était M. Cánovas del Castillo, n'a pas besoin d'en savoir davantage (1). »

Mais, cependant, si, il y a autre chose qu'il faut savoir, et que ceux qui ont vu Cánovas de plus près encore, et l'ont plus assidûment suivi dans le feu de l'action politique, nous ont appris ou confirmé. Sujet à de la « mauvaise humeur » quand son « orgueil », tel qu'il fut en réalité, celui d'un chef de parti et d'un chef de gouvernement, nourri du sentiment de l'autorité et de la discipline nécessaires, se trouva blessé ou irrité ou inquiété par des paroles ou des gestes qui menaçaient l'une ou l'autre, prompt alors à couper, à piquer, à tailler, et alors impérieux et dur (c'est le mot propre), Canovas, même dans la colère, ignorait néanmoins la haine et la rancune. Don Alejandro Pidal y Mon l'a proclamé dans le discours qu'il prononça en prenant la présidence du Cercle libéral conservateur, après la mort sanglante du grand ministre, le 3 janvier 1898. « Je suis témoin, dit-il, et, par bonheur, je ne suis pas le seul, que toujours Cánovas accueillit favorablement toute réconciliation politique et personnelle, quelques difficultés qu'y pussent opposer des pages amères du *Compte rendu des séances* et même des colonnes du *Journal officiel*. Je suis témoin que jamais il ne m'entendit mal lorsque je lui proposai et que jamais il ne

(1) *L'Espagne, Cuba et les États Unis*, 1898 ; p. 180-181.

me vit mal lui proposer aucun moyen de conciliation avec les diverses dissidences auxquelles il s'était heurté dans son histoire. Nous sommes tous témoins de l'oubli absolu qui régnait en lui, une fois la lutte terminée, par rapport à l'origine, au nom, au mode et à la manière de combattre de ses adversaires de la veille devenus ses amis du lendemain. »

Cette absence de rancune, à elle seule, ne conclurait rien contre la dureté de la répression dans l'éclair de la colère, ni même contre la dureté habituelle du caractère. Il y a beaucoup plus, et, sous un certain aspect, on peut dire de Cánovas que ce fut un tendre. En dépit de toutes les apparences, on a bien pu, sans paradoxe, le dire de Bismarck ! Pour le chancelier allemend, ses lettres à sa fiancée et à sa sœur Mme d'Arnim en fournissent assez de preuves : il y eut deux Bismarcks en Bismarck ; l'un était différent de l'autre au point d'en être le contraire ; l'homme d'État eut d'abord à vaincre l'homme privé ; et ce n'est qu'à force de volonté que du premier il tira le second. « Sois dur, Landgrave ! » l'apologue qu'il aimait à citer s'appliquait à lui tout autant qu'au Hohenzollern. Sans doute, si, de nature, il n'y avait pas de dispositions, du moins n'y rencontra-t-il pas, dans les délicatesses et les scrupules de la conscience, ni dans les timidités du tempérament, d'opposition insurmontable. Mais la dureté de Bismarck, telle qu'il nous la fit sentir, était, chez lui, pour partie, œuvre de volonté et d'artifice. Dans le sens et dans la mesure où il demeure permis de parler de la dureté de Cánovas, il fut tel, il ne se voulut pas tel ; il n'y mit aucun art. Jamais son personnage ne dissimula ni ne travestit sa personne ; jamais sa vie publique ne contraria les inclinations, n'étouffa les affections de sa vie privée. Il a consacré plus d'une page de son livre sur Estébanez Calderón à disserter des femmes et de l'amour ; et il n'est point d'autre mot, à en disserter amoureusement. « C'était, a-t-il écrit, le refrain d'Estébanez, que j'ai entendu cent fois de sa bouche, qu'on ne doit pas aller à l'autel tant qu'on possède sa raison, mais quand l'ivresse de l'amour a soumis l'âme tout entière... » Qu'est-ce que l'amour? D'où et comment vient-il? « Je crois que Dieu seul le sait, lui qui seul pénètre et déchiffre les mystères du cœur, et connaît les causes cachées desquelles naît et par lesquelles dure et périt l'amour... L'origine de cette espèce

d'électricité morale qui s'appelle l'amour n'est pas moins inconnue que celle de la véritable électricité dans la nature. On sait uniquement que certains corps sont conducteurs, d'autres isolateurs, sans raison apparente, et que si deux corps chargés d'électricité différente s'attirent, deux de même électricité se repoussent. Et je ne nie pas que certains prestiges, celui de l'élégance, ou l'admiration, par exemple, ont coutume de disposer les femmes à l'amour. La dernière, surtout, exerce de l'influence sur les plus intelligentes ; et c'est ainsi qu'Estébanez gagna une affection qui fut également stérile et éternelle. Mais il ne faut pas toujours s'y fier... Ah ! la femme n'est pas seulement un objet de désir, d'amour et de soins, de plaisir ou de divertissement, comme on le pense dans la jeunesse. Dès l'enfance on éprouve et dans la maturité l'on sait qu'il y a en elle un élément, l'*éternel féminin de Gœthe*, sans lequel jamais, à aucun âge, la vie humaine n'est complète. » Heureux, d'ailleurs, les ménages comme les nations, qui n'ont pas d'histoire ; et plus heureux encore, note Cánovas avec un sourire, les maris que les peuples. Mais quelle n'est pas la fragilité du plus pur et du plus sûr des bonheurs terrestres ! Sa première femme, Doña Maria de la Concepción Espinosa de los Monteros y Rodriguez de Villamayor, avait à peine vingt-cinq ans quand il la perdit. Ce fut pour lui une atroce douleur, qui ouvrit dans son cœur meurtri une source de poésie. A cette nuit funeste du 3 septembre, et à l'image désolée qu'elle laissa dans ses yeux, il consacra une de ses meilleures pièces, et le souvenir ne s'en effaça plus. Lorsqu'à son tour le roi don Alphonse XII devint veuf, le ministre rapprocha pieusement du deuil de son Maître la peine que le temps n'avait point adoucie : « Sire, si mon respect le pouvait souffrir, je me comparerais à vous, car il y a des années que je garde secrète une douleur comme celle qui voile aujourd'hui votre visage... » Mais ce n'est pas seulement par ses tristesses qu'il connut l'amour, et, avant d'en pleurer les deuils, il l'avait chanté pour ses espoirs et ses joies, il s'était plaint de ses désillusions. A part quelques morceaux patriotiques et politiques, qui sont en leur ensemble les plus remarquables du recueil (et c'est significatif), *A propos du mariage de l'infante Doña Maria de la Paz; — A la France, au sujet de l'accession au trône de la comtesse de Teba; — Cierra España! Chant de guerre à*

l'occasion d'une insulte portée, à la Nouvelle-Orléans, à notre drapeau; — Sur le transfert en Italie des cendres du roi Charles-Albert; — L'invasion piratesque de Cuba; tous les travaux ou tous les délassements poétiques de Cánovas sont inspirés par l'amour ou plus précisément par l'amour de l'amour. *Amo amare et amari.* Comme Bismarck encore, cet autre Homme fort eut évidemment « besoin de beaucoup de tendresse autour de lui », et ce fut peut-être sa manière particulière, personnelle, un peu égoïste, d'être tendre. Cela mesure à la fois ce qu'il y a dans ses vers, et ce qui y manque, ou plutôt ce qui leur manque. Quoi qu'il en soit, personne, ni lui-même, n'a attribué d'importance à ses *Poésies;* et personne n'a jamais pensé à juger ni l'homme, ni l'œuvre d'après elles. On les lui passait, comme à M. Ingres son violon, mais en le renvoyant à sa toile et à ses pinceaux. « Je suis, disait Emilio Castelar avec son bon rire sonore, et sans oublier qu'il existait entre eux une amitié, à base d'admiration mutuelle, qui avait empli toute leur vie, je suis un plus grand poète que Cánovas et un plus grand homme d'affaires que Moret, car je n'ai jamais fait de vers, comme Cánovas, et je n'ai jamais fait d'affaires, comme Moret ! » Je viens de relire le recueil incriminé et je ne le traiterais pas aussi sévèrement ; mais il est bien certain que ce n'est pas comme poète que les contemporains ont assigné à Cánovas del Castillo son rang et que la postérité lui paiera un juste tribut.

Au fait, ce rang et ce tribut, par où Cánovas les a-t-il le plus mérités? Posada Herrera a dit de lui que ce fut « un orateur du premier ordre, un homme d'État du deuxième et un écrivain du troisième ». Méfions-nous de ces sentences aiguisées en pointes et de ce qu'il se cache d'arbitraire sous la prétendue précision de ces formules arithmétiques. D'autres renverseraient, tout aussi justement, les facteurs, et il resterait toujours Cánovas. Pour ce qui est de l'écrivain, le classement de Posada Herrera ne pourrait se défendre que s'il se contentait d'envisager en lui le poète et le romancier, celui-ci mort jeune, celui-là qui n'a jamais vécu que dans ses rares loisirs. Mais il y avait au-dessus d'eux le philosophe, l'historien, le théoricien politique, l'essayiste curieux de tout ce qui peut se concevoir et s'exprimer. Quant au style lui-même, un étranger en serait mauvais juge. Certaines périodes peuvent bien lui en paraître

parfois lourdes et embarrassées ; quelques propositions peu claires ; mais est-ce la faute de l'auteur ou la sienne? Est-ce l'écrivain qui écrit médiocrement, ou n'est-ce pas plutôt le lecteur qui lit mal? De bons connaisseurs, et même d'excellents, m'ont au, contraire, assuré que personne, parmi les modernes, ne s'est, autant que Cánovas, approché de la langue classique, et que, s'il y avait à le reprendre de quelque chose, ce serait d'avoir trop complaisamment, à l'exemple de son oncle le Solitaire, imité les anciens maîtres, cultivé leurs modèles, et recherché leurs archaïsmes. Emilio Castelar, entre autres, m'a maintes fois répété que nul n'avait parlé ni écrit le castillan, ni mieux ni aussi bien que D. Antonio.

« Parlé », tout le monde est d'accord. Et il faudrait souscrire à l'arrêt de Posada Herrera, s'il n'en subsistait que ce terme : « Orateur du premier ordre. » Orateur, on a peint de lui, sur le vif, ce tableau de genre qui, par sa fidélité, se hausse au tableau d'histoire, et qu'il n'y a qu'à copier, en s'efforçant d'en conserver les lignes et la couleur : « Cánovas est Cánovas partout, dans les Académies, à l'Athénée, au Sénat, mais nulle part comme au Congrès, parce que c'est là que l'attaque atteint les proportions de la passion, et que le grand orateur a besoin de cette atmosphère échauffée. Quand il est dans l'opposition, il s'assoit à l'extrémité de l'un des bancs de la travée qui correspond à la première porte à gauche de la présidence : une fois qu'il était distrait, il entra par l'autre et se trouva dans les bancs occupés par les fusionnistes qui se levèrent en riant, et lui offrirent à l'envi chacun son siège pour faire publiquement constater son accession à leur parti. Cánovas n'accepta point l'offre ; il remercia, en souriant lui aussi, et s'en fut à sa vraie place. A l'ordinaire, il arrive à la Chambre après quatre heures, et il n'est pas un député qui n'éprouve le besoin de l'y voir. Les spectateurs des tribunes se disent : « Voici le monstre ! » les provinciaux murmurent : « C'est lui ! » et les dames le regardent à travers leurs lorgnettes. La tête de Cánovas est d'une extraordinaire vigueur ; les pupilles ne sont pas bien pareilles ; la moustache est d'un militaire retraité de la première moitié de ce siècle, et la mouche révèle que le barbier n'est pas très entendu en symétrie, puisque le peu de poils qui la forment s'en vont du côté droit ; la bouche est grande, sa partie gauche fait

de bas en haut un mouvement nerveux répété, qui agite depuis la mâchoire jusqu'aux tendons du cou ; les dents sont larges et décharnées ; les traits du visage prononcés, le cheveu gris, abondant, rebelle au peigne ; quand il lève la tête, la peau au-dessous de la barbe forme un pli qui arrive à la nuque. (On trouve ici comme une contre-épreuve de notre portrait, et la similitude des deux garantit la ressemblance...) Il porte le col de la chemise rabattu, s'habille de noir et fait le désespoir de son tailleur, parce que, pour Cánovas, la toilette n'a pas d'importance, et par instants il semble que sa redingote veuille lui échapper par la tête. Il ne la porte pas boutonnée, et les manches en deviennent trop larges sans l'être. Le gilet est ouvert ; à la chaîne de montre pend un crayon de métal précieux. Cet ensemble attire, s'impose dès le premier moment, parce qu'il exerce la fascination du grand ; et, pour donner une idée exacte de la matière au service de l'esprit, il faudrait que sa statue fût sculptée par un Michel-Ange. »

En attendant, le peintre continue, et c'est vraiment très bien : « Lorsqu'il est président du Conseil des ministres, Cánovas n'a pas coutume de se prodiguer dans les Chambres ; mais, dans l'opposition, il ne perd aucun débat important. A son arrivée, il ne manque pas d'amis qui le mettent au courant de la séance. Au banc de derrière est assis Pidal, et à celui d'à côté Romero Robledo. Pendant la discussion, il a l'habitude de faire des commentaires, réduits à une paire de phrases dites à voix basse. Il est très courtois au Parlement, et quelquefois il se contraint à demeurer à son banc, pour que l'orateur ne prenne pas en mauvaise part son absence. Il y a toujours un mouvement d'attente dans la Chambre quand il demande la parole, et, quand il se lève, tous les regards se fixent sur lui. Il laisse sa canne sur le banc ; prie le député qui est près de lui de sonner pour qu'on lui apporte un verre d'eau sucrée avec du café ; appuie la main gauche au dossier du banc qui se trouve devant lui, et la tête inclinée, à laquelle il imprime un mouvement lent, il commence à parler sans être tout à fait libre d'émotion. A peine a-t-il desserré les lèvres que s'engage la lutte d'abord de la main droite et puis des deux mains avec le lorgnon qui se tord et glisse, et qu'il remet en sa position naturelle, sans réussir à l'y faire tenir plus d'une demi-minute ; lutte que, durant tout le discours, il soutient

automatiquement, si acharnée que, s'il s'en rendait compte, il finirait par sentir l'effet du mal de mer, comme ceux qui ont les yeux fixés sur elle ; mais la vérité est que le discours parlementaire n'y perd rien. Il parle la tête un peu basse, et dans les doigts de la main gauche se marquent les effets de l'émotion, qui les agite quoique d'une manière à peine perceptible. Quand il est au banc des ministres, il presse la tête pour faire front aux opposants. Dans les passages de grande énergie, il lève la main droite fermée à la hauteur de la tempe, vers les cheveux, comme si avec elle vibrait la pensée qu'il expose, et il l'abaisse énergiquement à la fin de la période. Pour le fond, ses discours sont d'un homme du Nord ; pour l'exactitude de la phrase, d'un vieux Castillan ; et pour l'accent, d'un Méridional ; lorsqu'il expose, il domine ; il étonne, lorsqu'il synthétise ; et lorsqu'au feu de l'imagination la pensée se fond jusqu'à s'évaporer en paragraphes grandiloquents, alors il est impossible de se soustraire à la fascination qu'exerce cet orateur d'intelligence privilégiée qui sait tout et à qui toutes les grandes questions sont familières, dont la parole résonne encore au dedans de nous après qu'elle s'est éteinte dans l'espace. »

En traduisant et transcrivant ce morceau d'un réalisme si expressif, je me rappelle que j'ai jadis comparé à une course de taureaux un des combats livrés par Cánovas à Sagasta, auquel j'ai assisté, en 1894, quand il eut décidé de reprendre le pouvoir. J'entends encore la voix sourde et le ton tranquille dont il disait : « *Pido la palabra.* Je demande la parole, » et qui suffisait à faire passer dans l'assemblée l'anxiété, le désir et comme l'appétit cruel, la volupté frissonnante de la mise à mort. C'était le champion le plus vigoureux dans la défense et le plus redoutable dans l'attaque. S'il eut peu de rivaux dans le discours académique, où il pouvait avec une égale supériorité aborder tous les genres, à l'émerveillement commun des quatre classes dont il était membre, le discours parlementaire ne fut jamais pour lui un de ces élégants, mais un peu vains exercices : ici, il fallait frapper, parce qu'il fallait vaincre, et il fallait tuer, parce qu'il fallait vivre. Le Parlement était une arène, un champ de bataille, et, pour parler des luttes qui s'y livraient, il empruntait, sans croire exagérer, le langage du bon Chevalier dont il lisait et relisait continuellement les aventures, dans quelqu'une de ces belles éditions qu'il pos-

sédait toutes : « L'orateur, disait-il, à l'imitation de don Quichotte, est celui qui fait de la tribune la dame de ses pensées et qu'enfièvre la multitude, ainsi qu'enfièvrent un vieux soldat la vue des troupes et le tout prochain resplendissement des armes. » A ces duels, qui n'étaient pas toujours loyaux, il se présentait, visière haute, armé de la lance, de l'épée et de la dague, armé de la raison, de l'esprit et de la science, et les coups qu'il portait ne s'égaraient pas dans le vide.

Il s'était fait de l'éloquence une conception particulière, qui n'était pas spécifiquement espagnole, qui même prenait le contre-pied de la façon la plus habituelle de comprendre et de pratiquer l'art oratoire en Espagne. En étudiant les orateurs grecs et latins, en pensant à ce que la parole publique avait pu dans l'Athènes et la Rome antiques, il considérait avec regret ce qu'elle pouvait et imaginait avec effroi ce qu'elle pourrait dans son pays et dans son temps. Cette puissance, à double fin ou à double tranchant, de la parole, capable, selon l'apologue, du plus grand bien et du plus grand mal, mais plus facilement du mal que du bien, moins que qui que ce soit, Cánovas la niait ou la rabaissait, lui ayant dû autant et plus que qui que ce soit. Historien et philosophe, ainsi qu'il fut, avant tout, homme d'État, il fut, avant tout, orateur ; sa forme écrite est une forme oratoire ; sa période longue, mais fortement articulée et emportée d'un mouvement rapide, est la période d'un orateur. (J'en ai connu d'autres dont on a dit, comme de lui, qu'ils étaient des écrivains « de troisième ordre », parce que, comme lui, éminemment orateurs, leur phrase écrite était une phrase parlée.) Quand on ne l'avait pas entendu, on ne se doutait pas de ce qu'est le don de « dominer », ainsi qu'il le disait, « dans le silence. » Tous ses émules, les plus illustres, les plus grands, cherchaient l'applaudissement (ces Latins !) et leur succès se mesurait au bruit et à la durée des acclamations. Ainsi l'*Extrait officiel* du *Journal des Séances*, enregistrant l'impression produite par un discours célèbre de Castelar, par le plus célèbre de ses discours, celui du 7 février 1888, lui voue tout un quart de colonne : *(Applaudissements vifs et prolongés sur les bancs de la majorité, sur ceux des minorités républicaines, et dans les tribunes, qui se répètent à diverses reprises. La plupart des députés se lèvent pour saluer l'orateur avec un incroyable enthousiasme.)*

(Nouveaux applaudissements enthousiastes à M. Castelar. Nombreux cris dans les tribunes, de : Vive Castelar ! *qui se répètent pendant longtemps.)* M. le Président : Silence dans les tribunes ! *(Les applaudissements et les acclamations à M. Castelar se répètent et durent très longtemps.)*

Et c'est peut-être pourquoi les Latins ne sont pas faits pour le régime parlementaire, ou ce régime n'est pas fait pour eux.

Mais l'effet oratoire que Cánovas se proposait, quant à lui, n'était ni l'applaudissement, ni l'acclamation, ni l'enthousiasme, ni l'ébranlement des nerfs, ni le déchaînement du délire : c'était la domination de la raison par la raison ; il voyait la fin et le prix de l'éloquence dans le silence, car faire taire, c'est être le maître. Écoutez l'hymne que chante ce prince des orateurs au Silence (il faut écrire le mot avec une majuscule), « effet suprême et incomparable satisfaction, la plus grande que goûte l'orateur... Le silence, communication intime, magnétique, de l'intelligence de celui qui écoute avec celui qui parle ; le silence, qu'imposent premièrement la voix et le geste, et ensuite la phrase, le sentiment, l'idée ; le silence qui soumet humblement mille voix différentes à une unique voix, et à une seule intelligence mille intelligences en désaccord ; le silence, enfin, dans lequel les uns étouffant leur enthousiasme, les autres leur colère, et tous subjugués, rendent un tribut unanime, et le plus rare des tributs, à la vraie et virile éloquence. »

Remarquons les mots significatifs, les mots qui font cime et arête, points de repère de l'idée et de l'intention. C'est « impose », c'est « soumet », c'est « unique voix », c'est « une seule intelligence », c'est « subjugués ». Il est clair, il est confessé, il est professé par Cánovas lui-même que pour lui la tribune est un lieu de maîtrise et l'éloquence un moyen de domination. Au moins était-ce la domination, incontestée, incontestable, d'une intelligence, plus encore que d'une volonté, qui s'imposait instantanément, comme par un choc, dès qu'on entrait en contact avec elle. Aussi les adversaires de Cánovas, qui l'avaient baptisé « le monstre » (mais c'était, même pour eux, un terme d'admirative estime, et cela ne voulait dire que : le prodige) qualifiaient-ils encore d' « atmosphérique » et de « cosmologique » cette toute-puissance de l'esprit. Ils disaient cela comme on dit : c'est une force de la nature ; et cette force se révélait successivement

ou simultanément, s'avérait en tout et toujours égale à elle-même, dans la philosophie et dans l'histoire, dans la synthèse et dans l'analyse, dans la théorie et dans la pratique, dans la pensée et dans l'action. Posada Herrera n'était que juste en saluant en Cánovas un orateur du premier ordre, mais il devenait aussitôt injuste en ne reconnaissant plus en lui qu'un homme d'État du second. Tous deux étaient du même rang ; le tout à fait premier, si même, quant à l'homme d'État, l'œuvre de restauration et d'instauration politique accomplie par Cánovas, maintenue et développée par lui pendant un quart de siècle, ne le place absolument hors rang.

En ces combats de la tribune où Cánovas paraissait armé de toutes pièces, la raison fortifiée par la science était l'épée, et l'esprit, trempé dans l'ironie, la dague. L'ironie de Cánovas était d'une qualité spéciale ; quelque chose comme le sourire de son fameux *malhumor*, la bonne humeur de sa mauvaise humeur ; et ce sourire pouvait être terrible. Souvent aussi, l'humeur ne conservait rien d'âcre, et ses jeux étaient innocents. Un dimanche que nous prenions le frais sous les ombrages de la Huerta, la libre conversation se promena des uns aux autres, se posant à la volée sur toutes choses et toutes gens, gaie et légère. On sait quelle amitié de jeunesse, prolongée durant toute la vie et jalousement sauvegardée à travers les hostilités de la politique, unissait Cánovas et Castelar. Lorsque j'étais allé dîner chez Cánovas, c'est Castelar qui m'y avait conduit, et c'est lui qui, comme ancien chef du pouvoir exécutif de la République espagnole, présida la table du Premier Ministre de la Monarchie. Naturellement, il leur arrivait à la Chambre, postés, comme ils l'étaient, aux deux pôles de l'opinion, d'échanger quelques chiquenaudes. Si, par mégarde, don Emilio, dans une de ces immenses fresques oratoires où il faisait défiler tous les âges et tous les climats de l'humanité, toutes les civilisations et tous les empires, commettait un *lapsus* ou faisait une confusion, ce dont sa merveilleuse érudition ne l'exemptait pas entièrement, Cánovas se laissait volontiers aller à plaisanter, en s'extasiant sur « l'infaillible mémoire de *Su Señoria* ». Et Castelar, à l'occasion, lui rendait la taquinerie. Mais tous les deux ne manquaient pas de proclamer, ce que nul n'ignorait du reste, l'affection qu'ils avaient l'un pour l'autre. Vingt fois, à toutes les époques et dans toutes

les vicissitudes de leur histoire, Castelar, notamment, plus chaleureux, plus expansif ou plus démonstratif, l'avait affirmée : « Je me trouve en face d'un président du Conseil des ministres contre lequel j'ai une inimitié politique irréconciliable, et pour lequel une admiration littéraire et scientifique inextinguible. » Sentiment, au surplus, qui n'était pas seulement une admiration mutuelle et qu'ils ne craignaient pas de déclarer sous son vrai nom : « Mon éternel adversaire, disait encore Castelar, et très cher ami M. Cánovas del Castillo. » Nous venions donc, ce jour-là, de faire à l'envi l'éloge des talents et des vertus de don Emilio, à qui, dans ma déférente gratitude, ébloui et charmé, je n'avais pas marchandé les hommages de toute sorte, et Cánovas avait renchéri sur tous les points : « Oui, conclut-il, c'est le premier homme que nous ayons en Espagne. Grand orateur, grand historien, grand poète en prose, grand lettré, grand patriote. Il n'a guère qu'un petit défaut : qui n'a pas les siens? S'il fonde une République, il veut en être le président ; s'il va à la messe, il veut être le prédicateur ; à un mariage, il veut être la mariée, et à un enterrement, il veut être le mort ! »

Puis nous passâmes à des Français. Le président du Conseil me conta que, peu de temps auparavant, il avait reçu la visite d'un journaliste parisien fort connu, qui lui avait demandé audience, pour l'interroger ou bien, appuya-t-il, « l'interwiever » sur les affaires de Cuba. « Vous avez dû, fis-je, être content de lui? — Certainement, répondit Cánovas. Il m'a donné des conseils excellents pour le gouvernement de l'Espagne ! »

Ce fut ensuite le tour d'un de nos historiens : « J'ai lu dernièrement, reprit mon interlocuteur, un livre français qui traite de l'Espagne contemporaine. Comment appelez-vous l'auteur? — Une histoire contemporaine? Ne serait-ce pas M. Hermile Reynald? — Non, ce n'est pas cela ; c'est un nom plus long, il me semble, et qui sonne davantage. Aussi bien ne s'agit-il pas d'un ouvrage entier sur l'Espagne, mais plutôt d'un cahier, d'un fascicule. Le reste du volume est sur d'autres pays... J'ai lu ce chapitre et même je l'ai relu, car ma première lecture m'avait laissé une impression singulière. La seconde ne l'a pas dissipée, elle l'aurait plutôt accrue. Je n'ai point relevé d'erreurs ni de faits, ni de dates. Et pourtant, Dieu me pardonne ! Je n'y reconnais rien de

l'histoire telle que je l'ai vu faire, et telle que je l'ai moi-même un peu faite ! Le matériel, l'extérieur des choses y est bien ; l'impondérable, l'enchaînement des causes ou des motifs et des conséquences n'y est pas. Le résultat en est que cette histoire, quoique les données positives en soient généralement exactes, ne ressemble nullement à l'histoire. »

La transition était tentante : « L'histoire qu'un professeur ne pouvait pas faire, et que vous seul sans doute pourriez écrire, ne nous la donnerez-vous pas? — Peut-être, dit Cánovas, si les circonstances me permettent, comme je le désire, de me retirer de la vie publique, quand, bientôt, j'y aurai passé cinquante ans. Je songe en effet à finir ainsi que j'ai commencé. L'histoire m'a mené à la politique ; il serait équitable que la politique me ramenât à l'histoire. » Alors je le regardai et ne pus réprimer un battement de paupière. « A quoi pensez-vous? me demanda-t-il. Vous pensez que, l'histoire de mon temps, je ne saurais pas l'écrire sans passion. » Il me serra le bras : « Mais, moi, jeta Cánovas tout d'un trait, je ne comprends l'histoire que passionnée ! »

Devant nous s'étendait, descendant en pente douce, le vaste jardin, plein de fleurs et d'oiseaux ; derrière nous, la belle bibliothèque, dont nous n'étions séparés que par l'épaisseur du mur, étageait ses rayons chargés de livres rares et alignait ses tables couvertes de bronzes antiques. C'est l'opulent asile qu'une sollicitude quasi filiale a préparé à l'homme d'État vieillissant. Après un veuvage supporté dans un long et laborieux isolement, Cánovas avait épousé en secondes noces Doña Joaquina Osma, fille du marquis de La Puente, de bien des années plus jeune que lui. La fin de sa vie en était tout illuminée. Sa jeunesse avait été pauvre, il n'en rougissait pas. Si sobre qu'il fût de confidences, il me dit un jour, avec ce sourire des yeux qui transformait son visage sévère : « Un de mes concitoyens de Malaga, qui veut me faire honneur, raconte que, jusqu'à un âge avancé, je n'avais jamais vu cinquante mille francs ensemble. Il exagère. Si fait ; je les avais vus. Pas souvent. Mais je les avais vus... une fois ! » Le pouvoir ne l'avait pas enrichi ; il n'avait même fait que peu d'économies ; l'argent dont il avait disposé, il l'avait placé en livres, pendant longtemps sa seule compagnie et toujours son seul luxe. Trente mille volumes environ, réunis plutôt que choisis, par un bibliophile qui travaillerait. Sa farouche et inacces-

sible probité n'était pas moins proverbiale que sa *sobérbia* ; elles tenaient étroitement l'une à l'autre ; indissolubles, inséparables, comme un double aspect de sa nature. Puisque j'ai déjà cité, pour son orgueil, deux vers d'Agrippa d'Aubigné, souvenons-nous encore de ceux-ci qui y font suite :

Prends pour ta pauvreté seulement cette peine
Qu'elle ne soit pas sale et l'épargne vilaine...
Garantis du mépris ta simple probité...

Cánovas était de plain-pied avec cette hauteur d'âme ; il avait sans effort cette dignité et cette sérénité. En venant embellir sa vieillesse, la fortune ne l'avait pas changé. Elle avait passé près de lui, il s'était installé près d'elle, sans qu'il fît rien pour croire qu'elle était à lui. Il n'en aimait que l'enchantement qu'elle avait mis dans sa demeure, la facilité de son labeur, la paix de ses loisirs. Il n'en attendait et n'en acceptait pas plus. L'ingénieuse délicatesse de Mme Cánovas del Castillo était astreinte à mille précautions pour ne point heurter sa fierté. Elle n'avait trouvé en lui qu'un point sensible, faut-il dire un point faible : le goût des beaux livres, des livres vraiment bons et beaux, beaux par l'enveloppe, bons par le contenu. A ce département, elle avait préposé le secrétaire de Cánovas, M. Morlesin, dont la principale occupation était de dépouiller les catalogues de ventes, et qui n'a probablement jamais écrit autant de lettres à d'autres qu'à des bouquinistes.

C'était la réserve, le trésor que le grand homme d'action se constituait, qu'il se laissait constituer doucement, pour le temps du repos. De la verdure, de la fraîcheur, du silence, et « beaucoup de tendresse autour de lui, » c'est à quoi aspirait du fond du cœur l'homme qu'on disait si ambitieux, impérieux et dur, qui avait, disait-on, le don, l'amour, et le besoin du commandement, qui en effet, avait eu tout cela ; le président du Conseil qui, murmuraient les envieux, ne pouvait tolérer de ministres à ses côtés et voulait être, lui seul, le ministre universel ; le despotique serviteur qui servait, insinuait-on, en maître... « Vous savez, me disait-il, ce que je désire désormais, et que ce qui me plairait le mieux, ce serait de travailler dans ma bibliothèque et de prendre l'air dans mon jardin. Me voici qui touche à soixante-dix ans, et il y en aura bientôt cinquante que je suis entré dans la vie publique. Mais j'y suis, il faut que j'y reste, et il le

faut précisément parce qu'il y a cinquante ans que j'y suis. Et puis, je suis persuadé que l'Espagne a encore besoin de moi. Il suffit. Ce qu'on en peut penser m'importe peu ; il n'est pour moi que mon pays qui compte : avant tout, servir mon pays. Si je n'écoutais que les miens et moi-même, je m'en irais ; mais je ne le dois , ni ne le puis, ni, par conséquent, ne le veux : tant que l'Espagne ne m'aura pas signifié mon congé, — et elle n'a qu'une manière de me le signifier, qui serait de me refuser, pour la lutte (la répression de l'insurrection de Cuba), tout soldat et tout crédit, — cela, tant qu'elle ne l'aura pas fait, quoi que l'on me dise et qui que ce soit qui me le dise, je ne m'en irai pas. »

Il ne s'en alla pas. Et le temps du repos ne vint pas, qui ne lui fut donné que dans l'éternité. Sa mort fut le plus grand, le plus profond des deuils nationaux ; tous les partis se réconcilièrent un instant dans le culte de sa mémoire. « Pauvre Antonio ! s'écria Castelar, au milieu de ses sanglots ; en ces derniers mois, il portait à lui seul la croix de tous les Espagnols ! » Il avait mérité, et payé de son sang, l'épitaphe que, par avance, lui avait composée Campoamor : « Quand nous serons tous dans ce champ sans haines qui se nomme le cimetière, les gens passeront indifférents près de nos sépultures oubliées ; mais il n'y aura pas un Espagnol qui, pour s'honorer soi-même, et pour honorer son pays, ne se découvre respectueusement devant la pierre de Cánovas del Castillo. » De Friedrichsruhe, Bismarck envoya un télégramme où il disait, « qu'il ne s'était jamais incliné devant personne, mais qu'il le faisait lorsqu'en sa présence était prononcé le nom de Cánovas. »

A présent que nous avons quelque connaissance de l'homme, de son caractère, de sa pensée, de sa doctrine, de son dessein, nous pouvons aborder l'étude de son œuvre et des moyens qu'il y employa, non pourtant sans avoir, au préalable, rappelé quelle situation la rendait nécessaire et quelles circonstances l'ont rendue possible.

CHARLES BENOIST.

L'éducation sentimentale de Gœthe[1]

III. — Le mauvais conseiller.

L'un des premiers et des plus habituels effets de la liaison d'un très jeune homme avec une fille en-dessous de sa condition est de l'ensauvager, de le retrancher de sa société naturelle. Gœthe n'y a pas échappé et quelque six mois après le début de son amourette avec la « petite Schönkopf », il écrit à sa sœur le 18 octobre 1766 :

Je commence à être mécontent de Leipzig et de ses habitants. Je ne suis plus dans les bonnes grâces des personnes auxquelles je faisais jadis ma cour et cela pour une seule raison : parce que je suis les conseils donnés autrefois par mon père et que je me refuse à jouer aux cartes. A cause de cela on me considère comme un personnage inutile en société et dont il n'y a rien à tirer... Depuis six mois je ne suis plus invité par personne, sauf par les Böhme et les Lange. Il y a encore une autre raison qui fait qu'on ne peut pas me sentir dans le grand monde : c'est que j'ai plus de goût et de sens de la beauté que tous nos beaux esprits galants et ne puis souvent résister au besoin de leur démontrer, même dans les plus grandes sociétés, la pauvreté de leurs jugements.

Plein d'indifférence et de mépris, le jeune réfractaire quitte les salons pour s'installer dans les tavernes.

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er et 15 février 1929.

Je n'en continue pas moins de vivre aussi heureux et paisible que possible. J'ai un ami dans la personne du précepteur du comte de Lindenau. Ce précepteur a été éloigné du grand monde pour les mêmes raisons que moi. Nous nous consolons dans la compagnie l'un de l'autre, établis dans la cour Auerbach comme dans un château fort où, séparés de toute l'humanité, et sans faire d'ailleurs figure de philosophes misanthropes, nous daubons sur les Leipzigois. Malheur à eux si jamais nous opérons une brusque sortie de notre citadelle pour tomber sur eux à bras raccourcis ! Adieu.

Qu'est-ce que la « Cour Auerbach » — *Auerbachs Hof* — dont il est question ici? C'était une cour intérieure, oblongue, de tous côtés bordée de maisons, pressée entre une double rangée de boutiques et qui constituait un lieu de rendez-vous très fréquenté, notamment à l'époque des foires. Une estampe de Rosmäkler nous représente cette espèce de « promenade du Palais Royal », animée par un peuple nombreux de Saxonnes à falbalas et hautes coiffures et de Saxons en habits brodés et en culottes, fort affairés à jaser ensemble ou à faire des emplettes aux devantures. Mais la principale attraction de l'endroit était l'Auerbachs Keller, la taverne Auerbach ; Gœthe devait y situer la scène fameuse du premier *Faust* où Méphistophélès surgit au milieu des étudiants ivres. Dans cette taverne située en sous-sol et reliée à la place par un étroit escalier, Gœthe et Behrisch passaient le plus clair de leur temps.

Étrange figure que celle d'Ernst Wolfgang Behrisch dont Gœthe a fait son compagnon et avec qui il flagelle les salons de Leipzig. Installé depuis 1760 à Leipzig, il remplissait auprès du jeune comte de Lindenau les fonctions de gouverneur aristocratique — et l'on verra de quelle façon. Gœthe, d'ailleurs, a tracé de son ami une esquisse singulièrement vivante au livre VII de ses *Mémoires :*

Son extérieur était assez bizarre. Maigre et bien fait, ayant déjà dépassé la trentaine, il avait un fort grand nez et des traits très accentués. Du matin jusqu'au soir, il portait une perruque et s'habillait fort gentiment... Il appartenait à cette race d'hommes qui possèdent un don particulier pour gâcher le temps ou plus exactement qui, pour le tuer, s'entendent à faire d'un rien quelque chose. Tout ce qu'il faisait, il le faisait avec une lenteur étudiée et une espèce de dignité qu'il eût bien fallu qualifier d'affectée si par ailleurs dans toute sa manière il n'avait eu déjà quelque chose de naturellement

affecté. Il ressemblait à un vieux Français, parlait et écrivait d'ailleurs le français avec une grande aisance. Son plus grand plaisir consistait à faire avec sérieux des choses bouffonnes et à poursuivre jusqu'à l'infini quelque invention absurde. C'est ainsi qu'il avait coutume de toujours se vêtir en gris et comme les diverses parties de son costume étaient d'étoffes et par conséquent de nuances différentes, il pouvait, pendant des journées entières, méditer sur la manière d'ajouter encore une nouvelle teinte de gris à celles qu'il portait déjà sur le corps. Quand il y avait réussi il se montrait ravi et nous faisait honte d'avoir tenu la chose pour douteuse et impossible, il nous tenait alors de longs discours pleins de blâme sur notre manque d'imagination et d'invention...

D'un œil aigu, Behrisch excelle à saisir l'envers comique des gens et des choses. Avec son jeune ami Wolfgang il s'installe à la fenêtre et, côte à côte, « pendant des heures » le maître et l'élève « font la revue des passants » et les criblent de brocards. Le don du sarcasme lui est inné, il fait partie du caractère méphistophélique du personnage et l'apparente à toute une lignée d'êtres dont Gœthe a proclamé la bienfaisante influence sur sa sensibilité trop extrême. De Behrisch lui-même il a écrit :

Son commerce était pour moi plein d'enseignements et même par l'influence modératrice qu'il exerçait sur ma nature inquiète et violente, très salutaire moralement.

Sur ce « salutaire moralement », qu'il nous soit permis de faire toutes réserves ! Pour en juger nous nous contenterons de faire appel au seul témoignage de Gœthe.

« Depuis quelque temps, écrit le vieillard des *Mémoires*, avec l'ironique et savoureuse modération de termes qui lui est familière, le comte de Lindenau n'était pas entièrement satisfait du précepteur qu'il avait donné à son fils. »

Il ne semble pas que ce haut personnage eût tort.

Behrisch avait malheureusement, poursuivent les *Mémoires*, et nous-mêmes avions pris, grâce à lui, un certain penchant pour certaines jeunes personnes qui valaient sans doute mieux que leur réputation, mais dont le commerce ne pouvait faire gagner notre réputation à nous. On nous voyait quelquefois dans leur jardin qui devenait notre but de promenade, même en compagnie du jeune comte. Tous ces renseignements, rassemblés en faisceau, furent finalement rapportés au père qui chercha à se débarrasser du précepteur d'une

façon outrageante pour ce dernier. Cette aventure devait toutefois tourner à l'avantage de Behrisch. L'élégance de ses manières, ses connaissances, ses talents, son honnêteté sur laquelle personne ne pouvait mordre, lui avaient gagné la sympathie et l'estime de personnages distingués dont l'entremise lui valut la place de gouverneur auprès du jeune prince héritier de Dessau et le plus solide bonheur à la cour d'un prince à tous égards excellent.

Behrisch eut sur Gœthe adolescent une influence desséchante : son ironie le détourne de toute croyance, de toute spontanéité du cœur, et Wolfgang, pour plaire à ce roué, dont la grâce cynique le séduit si fort, s'efforce de l'imiter. Il avoue, d'ailleurs, que Behrisch possédait le *tonum persuadendi*. Il l'appelle, *mein werter Critikus* (mon honorable critique). Mais le point sur lequel il revient toujours c'est l'expérience — *die Erfahrung*, — cette expérience de la vie dont il a soif et qu'il pense trouver sur les lèvres minces et sardoniques de son conseiller . « J'ai besoin de ton jugement, de ton conseil, tu as plus d'expériences que moi... » Behrisch a, en effet, l'indiscutable supériorité de onze années de libertinage et ce professeur de vie fut surtout un professeur de vice.

La lettre que Gœthe lui adresse, le 7 novembre 1767, en est un triste témoignage :

Oui, Behrisch, j'ai eu à moi pendant une demi-heure tranquillement, sans tiers, ma Jetty (Altération de « Nette ». Il s'agit d'Annette Schönkopf et non, comme l'ont cru quelques auteurs, d'une des jeunes personnes légères dont les *Mémoires* nous parlent). Cette main qui court sur le papier en t'écrivant, cette heureuse main elle l'a écrasée contre ma poitrine en m'étreignant. O Behrisch ! Il y a du poison dans ses baisers ! Mais pourquoi faut-il qu'ils soient si doux ! Ces minutes de béatitude, c'est à toi que je les dois. A toi, à tes conseils à tes desseins. Quelle heure de délices ! Que pèsent à côté d'une heure comme celle-là un millier de soirs habituels, de ces soirées mornes, ridées et mortes? Et cette heure, c'est à toi que je la dois. Je ne sais aucun être envers qui cette dette de reconnaissance me serait plus douce. Que Dieu te bénisse ! Je prie souvent pour toi quand je suis au ciel et j'y suis chaque fois qu'elle me tient dans ses bras... Vois comme je suis devenu sérieux. Cela m'arrive souvent. Sur mon état d'âme j'aurais beaucoup à t'écrire, mais je n'ai pas le temps maintenant. *Ad varia :* M. Avenarius s'est rappelé à toi. J'ai été chez la

petite Fritze. Elle vit toute solitaire, honnête et vertueuse (« la petite Fritze » est une grisette). Je parie qu'elle s'amourachera de moi si je la vois encore quelquefois... Elle est épouvantablement honnête, honnête au sens le plus strict du mot. Son petit cou n'est plus décolleté ; elle porte maitenant toujours un corset — si bien que j'ai vraiment envie de rire. Elle est quelquefois seule le dimanche chez elle. Deux semaines de travaux d'approche et un beau dimanche auront raison de sa vertu et feront tomber la citadelle quand bien même dix ingénieurs comme X... auraient travaillé pendant cinq ans à la fortifier. Mais, en toute vérité, je dois avouer que X... l'a rendue meilleure. Si je pouvais me tirer de l'aventure impunément et si sur le Brühl il n'y avait pas tout prêts clous et cordes pour me pendre dans le cas où l'on viendrait à apprendre quelque chose. (Wolfgang entend par là les scènes de jalousie que ne manquerait pas de lui faire Kätchen si elle apprenait l'infidélité de son amant). j'entrerais avec plaisir dans le rôle du diable pour démolir ces édifiants travaux. Connais-tu cet accent-là chez moi, Behrisch? C'est le ton d'un jeune seigneur vainqueur...

Ma parole, je me crois de taille à séduire une fille. En un mot, monsieur, tout ce que vous êtes en droit d'attendre du plus zélé et du plus appliqué de vos élèves !

De telles confidences se passent de commentaires, mais on y discerne entre autres choses, la véritable nature du sentiment que Wolfgang porte à Kätchen. Il ne saurait s'agir ici de cette grande passion à quoi les historiens de la littérature allemande ont souvent voulu nous faire croire : elle est inconciliable avec le libertinage qu'étale cyniquement le disciple de Behrisch.

IV. — Othello.

Cette sécheresse sentimentale est cependant — il faut le dire tout de suite — violemment contredite par certains passages de la correspondance que traversent de poignantes clameurs de passion et de jalousie. Il y a là une énigme.

Cette énigme n'a pas été résolue par la critique allemande qui a adopté la version toute simple des déchirements de la passion parce qu'elle ennoblissait la figure du poète diminué par la platitude d'une aventure bourgeoise et qu'elle relevait tout ce cynisme d'un prestige romantique.

Essayons de voir les choses d'un peu plus près, et d'un œil que ne trouble pas l'amour-propre national.

D'abord les faits. Les lettres. Spécialement celles qui sont écrites à Behrisch, pendant l'automne de 1767. Elles crient la passion et ses ravages. Sur ce point, aucun doute ; et l'interminable lettre du 10 novembre nous en apporte un témoignage irrécusable :

Le soir, à sept heures. Ah ! Berhisch, quels moments ! O Dieu, permets d'abord que je retrouve un peu de calme. Behrisch, maudit soit l'amour ! Si tu pouvais m'apercevoir, si tu pouvais voir le misérable que je suis, en proie à des transports de rage, d'une rage qu'il ne sait contre qui tourner, tu aurais pitié de moi !

Même soir, 8 heures.

Mon sang coule plus lentement ; je vais pouvoir te parler plus tranquillement. Te parlerai-je raisonnablement? Dieu seul le sait. Au fait, non, je ne parlerai pas raisonnablement. Comment un fou pourrait-il parler avec raison? Et ce fou, je le suis. Mettez-moi donc des chaînes aux mains, je saurai au moins dans quoi mordre. Behrisch, si tout ce bavardage d'insensé te fait peur, prie, prie pour moi. Je dirai les *Amen*. Moi-même, je ne puis prier. Ma... (Il veut parler de sa maîtresse et le mot lui brûle les lèvres !) Ah ! vois-tu : c'est encore d'*elle* qu'il s'agit ! Si seulement je pouvais mettre un peu d'ordre dans mes pensées ! Oh ! cher, cher Behrisch !...

Horn (son camarade) est venu. Je l'avais demandé pour me faire la lecture. Je l'ai fait renvoyer ; il croit que je suis au lit. Je ne veux pas qu'il me dérange quand je cause avec toi. C'est un brave garçon, mais passé maître dans l'art d'être importun. Oh ! Behrisch, Behrisch ! ma tête !

Je viens de tailler ma plume pour reprendre un peu de calme. Voyons si je pourrai avancer. Ma maîtresse ! Ah ! elle l'est pour l'éternité. Vois-tu, Behrisch, cela je le sens, dans le moment même où elle fait de moi un fou furieux. Oh ! Dieu, Dieu ! Pourquoi donc faut-il que je l'aime ainsi !

Je reprends...

Annette fait de moi... non ; silence, mon cœur. Je veux tout te raconter en ordre.

Suivent d'assez longs détails sur une répétition d'amateurs qui a donné un aliment à sa jalousie

Mon irritation fut telle que lundi soir, j'ai été la proie d'un accès de fièvre qui toute la nuit m'a tourmenté faisant se succéder les fris-

sons et la chaleur. J'ai dû garder la chambre toute la journée. Et maintenant... ah ! Behrisch n'exige pas de moi que je te rapporte de sang-froid tout ce qui s'est passé. O mon Dieu ! Ce soir donc, j'envoie ma servante en bas pour me chercher quelque nourriture. Elle revient avec la nouvelle qu'Annette est partie pour le théâtre avec sa mère. Je venais justement d'avoir un affreux frisson de fièvre. Cette nouvelle fait couler dans mes veines des torrents de feu. Ha ! ainsi, au théâtre ! au théâtre, dans l'heure même où elle sait son amant malade ! Ah ! Dieu ! Le coup certes était dur, mais je le lui pardonnais. Ce que je voulais savoir était avec *qui* elle était partie. Avec ceux-là? (il pense à ses rivaux). Était-ce possible? Un frisson me saisit, je veux savoir. Je m'habille, cours comme un fou au théâtre, prends un billet pour la galerie. Me voilà tout en haut. Nouvelle désillusion ! Mes yeux sont trop faibles ; ils n'atteignent pas jusqu'aux loges. Je pensais devenir fou et voulais m'encourir jusque chez moi, pour chercher ma lorgnette. Mon voisin, un homme du commun, me tira d'embarras en m'en prêtant une. Mon regard plongea, atteignit sa loge. Oh ! Behrisch ! Sa loge ! Elle était assise dans un angle, à côté d'elle une petite fille dont j'ignore le nom, puis Pierre (son frère), puis sa mère. Mais que vois-je? Derrière sa chaise à elle, M. Ryden dans une attitude très tendre. Ah ! Pense à cela, Behrisch ! Pense à cette situation. Moi, tout en haut, aux galeries, avec ma lorgnette, voyant cela ! Damnation ! Oh ! Behrisch, il me semblait que ma tête éclatait de rage. On jouait sur la scène *Sara Sampson* (une pièce de Lessing). Je ne voyais rien, je n'entendais rien. Mes yeux étaient dans la loge. Mon cœur dansait dans ma poitrine. Tantôt M. Ryden se retirait en arrière, tantôt il se penchait au-dessus de sa chaise à elle et lui disait quelque chose. Et moi, je regardais en grinçant des dents. Mes yeux se brouillaient de larmes, mais de larmes qui ne venaient que de la tension de ma vue ; de toute la soirée, je n'ai pas pu pleurer...

Voici 9 heures qui sonnent. Elle doit être maintenant achevée, cette pièce maudite. Mais je poursuis mon récit. Je restai donc ainsi un quart d'heure. Je ne voyais rien de plus que ce que j'avais vu dans les cinq premières minutes. Tout d'un coup la fièvre m'empoigna de nouveau avec toute sa violence. Je pensai mourir sur-le-champ. Je tendis ma lorgnette à mon voisin et m'enfuis chez moi. Et me voici depuis deux heures occupé à t'écrire. Behrisch, si tu connais un homme qui, avec toute ma fortune, tous mes espoirs, soit plus infortuné que moi, nomme-moi cet homme et je veux bien me taire. Pendant toute la soirée, j'ai vainement tenté de pleurer. Mes dents se heurtent les unes contre les autres et quand on grince ainsi des dents, il est impossible de pleurer.

Encore une nouvelle plume ! Quelques instants encore de répit !

Oh ! mon ami. Voici la troisième feuille que j'emplis. Je pourrais t'en écrire mille sans ressentir la fatigue. Et sans être complet. Quel est le malheureux qui a jamais soulagé son besoin de plainte?

Je l'aime. De sa main j'accepterais du poison. Pardonne-moi, ami ! J'écris dans la fièvre, dans un paroxysme de fièvre. Mais permets que je t'écrive. Mieux vaut soulager ainsi ma fureur que me fracasser le crâne contre le mur de ma chambre.

Je viens de dormir un quart d'heure sur ma chaise. Je me sens vraiment épuisé, mais je veux encore remplir cette feuille ce soir. J'ai encore bien des choses à dire.

Comment vais-je passer cette nuit? Cette simple pensée me fait frémir !... Nous sommes nos propres démons ; c'est nous qui nous chassons nous-mêmes du paradis.

Je viens de dormir encore un peu. Je suis très las. Quel sera mon état demain? Ma pauvre tête tourne en tous sens. Demain je veux sortir et la voir. Peut-être ses froideurs injustes à mon égard seront-elles tombées. Si tel n'est pas le cas, je suis certain d'avoir un accès de fièvre redoublé demain soir. Soit ! Je ne suis plus maître de moi-même. Récemment, le cheval que je montais s'étant emballé, j'ai eu l'audace, voyant la mort devant moi, de me précipiter à bas de ma monture. J'ai eu alors ce courage. Peut-être suis-je né pour ne puiser d'audace que dans le danger. Mais justement maintenant me voici dans le danger et je me sens sans courage... Oh ! Dieu ! Ami, sais-tu ce que je pense? Bonne nuit, mon cerveau est en désordre. Ah ! si le soleil pouvait seulement être déjà là ! Désespoir ! Je ne sais vraiment plus ce que j'écris.

Mercredi (le lendemain), 8 heures du soir.

J'ai relu ma lettre d'hier... Cette frénésie dans le désir et dans la haine, ce mélange de rage et de volupté te peignent le jeune être que je suis et tu en auras pitié.

Ce qui hier faisait du monde un enfer à mes yeux fait aujourd'hui du même monde un paradis pour moi — jusqu'à ce que tout soit usé et qu'il n'y ait plus pour moi ni enfer ni paradis.

Chez les Obermann, nous avons pu être seuls un quart d'heure. Il n'en a pas fallu davantage pour nous réconcilier. Shakespeare a tort de dire « lâcheté, ton nom est : femme ». Cette lâcheté-là c'est plutôt au jeune homme qu'il faut la prêter. Elle a reconnu ses torts ; ma maladie l'a émue ; elle s'est jetée à mon cou pour me demander pardon, et je lui ai tout pardonné.

Quelle lettre (notre citation n'en donne que la moitié) et à s'en tenir aux mots, quelle passion !

Tableau ! Mais n'entre-t-il pas quelque littérature dans ce tumulte? Cet amant ravagé se souvient d'*Othello;* il analyse avec complaisance, il « détaille » sa fièvre ; et puis... il se relit (il a le tort de le dire et ici s'avoue sa vraie jeunesse). Il se relit, plusieurs fois .. parce que, décidément, il trouve sa lettre belle, si belle... qu'il est presque dommage que ce ne soit qu'une lettre. Et le jaloux se souvient qu'il est littérateur quand il écrit le vendredi soir « à onze heures de la nuit » (la lettre a été commencée le mardi).

Ma lettre serait vraiment un joli canevas pour une petite œuvre. Je l'ai relue encore une fois et j'ai eu peur de moi-même.

Ce grand amour, traversé d'orages, lui est une occasion de s'épancher dans le sein de Behrisch dont l'estime lui importe si fort. Il aime tant se raconter !

Amour signifie désespoir. Mais le désespoir peut devenir volupté quand, à l'aide de plaintes, nous retirons à la souffrance qui étreint notre cœur sa pointe douloureuse et la transformons par ce moyen en doux chatouillement (*sanfter Kitzel*). Ah ! aucune volupté ne surpasse la douleur d'amour quand un ami est là qui contemple notre misère, voit couler nos pleurs, et, tel un dieu, enlève par sa seule présence ce que nous ne pouvions vraiment supporter. Sa compassion guérit notre blessure. Il y a une volupté dans la démangeaison de la plaie qui se cicatrise (2 novembre 1767).

Voilà, vraiment, un jeune virtuose de l'émotion ! Toute cette aventure est une source inappréciable de plaintes. Mais sur le fond de ces plaintes il nous est permis de rester sceptique. Nous nous souvenons en effet de la liberté sentimentale de Wolfgang et de l'aisance avec laquelle il cumule ses amours avec Kätchen et la poursuite d'une jeune personne peu farouche, la petite Fritze.

Aussi bien cette jalousie est-elle prétexte à pathétiques attitudes et à romantisme verbal (1). Mais Gœthe traverse tout de même, dans ces années de Leipzig et surtout vers la fin, une crise non pas passionnelle, mais nerveuse. Ses

(1) Cf. l'aveu à Cornélie du 27 septembre 1766 : « Ce qui regarde ma mélancholie, elle n'est pas si forte comme je l'ai depeinte. Il y a quelquefois des manières poetiques dans mes descriptions qui aggrandisent les faits. »

lettres — la part faite à la « littérature » — nous donnent l'impression qu'il a les nerfs malades. Les *Mémoires* reviennent avec insistance sur l'irritabilité, l'instabilité, l'agitation qui le travaillent à cette époque (1).

J'avais apporté de Francfort, écrit-il, une tendance à l'hypocondrie qui ne fit que s'accroître dans la vie sédentaire et traînante que je menais... Un régime détestable altéra ma digestion. La lourde bière de Merseburg enténébrait mon cerveau, le café qui engendrait en moi une tristesse spéciale (*eine ganz eigene triste Stimmung*) (2), surtout pris avec du lait après le repas, paralysait mes intestins et semblait même abolir entièrement leurs fonctions. Ce fut la source de grandes angoisses qui toutefois ne parvinrent point à me faire adopter un genre de vie plus raisonnable ! J'oscillais entre les extrêmes d'une gaieté débordante et pétulante et d'une mélancolie douloureuse.

Est-ce la « lourde bière de Merseburg », la déprimante influence du café au lait, les scènes de jalousie avec Kätchen ou les suites de certaines aventures avec les jeunes beautés du jardin d'Apel qu'il faut accuser d'avoir porté le trouble dans les nuits de Wolfgang?

Encore une nuit comme celle-là, écrit-il à Behrisch et je serai, malgré tous mes péchés, dispensé de l'enfer... D'abord il m'a été impossible de m'endormir ; je me roulais en tous sens dans mon lit, je sautais en l'air comme un enragé. Puis la fatigue me prit et le sommeil. J'ai eu alors des rêves absurdes. Je voyais défiler devant moi des bonshommes qui n'en finissaient plus, des chapeaux à plumes, des pipes de tabac, des tours d'adresse, des « tours de passe-passe » (en français dans le texte). Ensuite je me suis réveillé et j'ai tout envoyé au diable. J'ai eu alors une heure paisible et de jolis rêves : les petites mines habituelles, les signes derrière les portes, les baisers furtifs et rapides, et puis tout à coup, frrrt ! ma maîtresse m'avait fourré dans un sac. Un joli tour de prestidigitateur ! Devant la porte Saint-Pierre (dans les foires) on escamote bien dans un sac des cochons d'Inde. Mais un homme de ma taille, cela ne s'est pas encore vu ! Tout étrange que l'événement me parût, je ne le mettais pas en doute. Dans le fond de mon sac je philosophais et me lamentais en

(1) *Mein wirriges, störrisches Wesen... willkürlischte Laune... mein unruhiges, heftiges Wesen... widerliche Launen... krankhafter Widersinn...*, etc...

(2) Le café semble avoir été la bête noire de Gœthe. C'est lui qu'il rend en partie responsable de la rupture avec Charlotte de Stein.

allégories dans la manière rimée de Shakespeare. Ensuite j'ai eu l'impression d'être emporté loin d'elle, mais toujours au fond de mon sac ; je voulais me délivrer et brusquement je m'éveillai. Ce maudit sac continuait à me trotter dans la tête. Tout d'un coup, il me vint à la pensée que je ne te reverrais pas (la lettre est écrite le 13 octobre 1767, le jour même du départ de Behrisch de Leipzig). Cela je le sentais dans le même temps où je n'aurais pas donné au diable six pfennings pour arracher de ses griffes ma petite amie. J'en avais la fièvre et des vertiges dans la tête. J'ai saccagé mon lit en tous sens, mâchonné un morceau de mouchoir et dormi jusqu'à huit heures parmi les débris de ma couche.

Après ces nuits fiévreuses, les scènes avec Kätchen recommençaient, ces scènes où il semble chercher un irritant plaisir.

Au livre septième de ses *Mémoires*, Gœthe a bien dit la misère de ces liaisons disparates et l'espèce de volupté cruelle qu'un amant trop jeune peut trouver à torturer une humble fille trop docilement soumise à son caprice :

Plus la nature de telles liaisons est innocente et simple, plus elles sont, à la longue, monotones. C'est ainsi que je fus saisi de cette mauvaise manie qui nous pousse à tirer un divertissement des tourments infligés à celle que nous aimons, et à imposer au dévouement d'une jeune créature nos plus arbitraires et tyranniques fantaisies. La méchante humeur que je ressentais de l'insuccès de mes essais littéraires et de la sorte d'impasse dans laquelle je me trouvais à cet égard, l'agacement que me donnaient toutes les piqûres de la vie — je me crus libre de m'en décharger sur elle parce qu'elle m'aimait vraiment de tout son cœur et qu'elle faisait, en toutes circonstances, tout ce qu'elle pouvait pour me plaire. Par d'absurdes scènes de jalousie, je trouvai le moyen de nous gâter à tous deux les plus belles heures. Tout cela elle le supporta pendant un temps avec une incroyable patience, patience que j'avais la cruauté de mettre à la dernière épreuve. Mais, à ma honte et à mon vrai désespoir, je dus enfin me rendre à l'évidence que son cœur s'était éloigné de moi et que les folies que je m'étais naguère permises sans aucune raison avaient maintenant quelque fondement... Je fis tout pour la reprendre, allant jusqu'à lui fournir par d'autres la joie que je ne lui donnais plus. Mais il était trop tard ; je l'avais vraiment perdue !

Après ces lignes, qui sont la plus lucide flétrissure de sa propre sécheresse de cœur, Gœthe poursuit :

La pauvre enfant me faisait vraiment beaucoup de peine quand je la voyais ainsi blessée par moi sans nulle raison.

Qu'invente-t-il pour se libérer de cette « peine »? Ce littérateur s'empresse d'utiliser son histoire. Il en tire une bergerie en alexandrins d'ailleurs faciles et aimables : « le Caprice de l'amant » (*die Laune des Verliebten*), pleine d'indulgente philosophie !

Mais dans la réalité, Wolfgang fut la victime de son propre jeu. La fille de l'aubergiste du Brühl, après une période « d'incroyable patience », fut lasse de cet enfant aux nerfs malades qui menaçait de dévorer sa vie.

*
* *

Depuis la fin de l'automne 1767, leur amour était frappé à mort. Wolfgang avait beau poursuivre son jeu cruel, Kätchen ne réagissait plus. A cet amant qu'elle avait vraiment aimé, elle ne témoignait plus qu'une pâle tendresse, d'avance détachée. Et lui qui s'était fait une habitude de la voir souffrir pour lui s'en étonnait.

Bien des fois, écrit-il à Behrisch le 20 novembre 1767, nous avons toi et moi, causé ensemble des raisons qui inspiraient à Kätchen son amour pour moi. Nous puisions un certain orgueil dans les mobiles qui l'animaient. Eh bien ! maintenant, que penses-tu de la remarque suivante : depuis quelque temps... elle me témoigne beaucoup de tendresse et se montre même inquiète quand je ne viens pas l'après-midi, mais elle ne me fait plus jamais une scène de jalousie ou de soupçon. J'en conclus que la violence de son amour a beaucoup baissé.

Au printemps de l'année suivante (1768) la rupture était consommée. Voici en quels termes, d'un prodigieux égoïsme, Wolfgang annonce l'événement à l'inévitable Behrisch dont la déplaisante figure domine toute cette histoire de cœur.

Tu me demandes ce que devient Annette. Hé, hé ! Y a-t-il vraiment une Annette de par le monde? T'en souviens-tu vraiment encore? Je croyais qu'il y avait beau temps que tu l'avais oubliée !

Tu veux savoir ce qui advient de nous. Soit. Voici.

Nous nous aimons toujours plus, bien que nous voyant plus rarement... Elle est un ange, je suis un fou.

Écoute-moi, Behrisch. Je voudrais ne jamais abandonner la petite, mais cependant il faut que je la quitte. Cela ne veut pas dire qu'elle sera malheureuse. Il ne faut pas qu'elle le soit, si elle continue à être *digne de moi* comme elle l'est maintenant. Behrisch, elle mérite le bonheur. Et cependant j'aurai cette cruauté de lui enlever toute espérance. Il le faut... Si seulement elle peut trouver un brave homme (*einen rechtschaffnen Mann.* Le bon docteur Kanne (1) ! il est tout prêt !) en mariage et vivre heureuse sans moi, quelle joie j'en éprouverai ! Malédiction sur celui qui songe à se pourvoir (*sich versorgen*) avant que soit elle-même pourvue celle qu'il a jetée dans le malheur. Jamais elle ne connaîtra la douleur de me voir dans les bras d'une autre avant que j'aie moi-même goûté la souffrance de la voir dans les bras d'un autre...

A ce billet (écrit en mars 1768), où s'exprime un si pauvre sentiment de l'honneur, succède une lettre qui nous met en présence du fait accompli :

Behrisch, j'ai commencé à vivre !... Nette et moi, nous avons rompu, nous sommes heureux. Cela a été laborieux ! (*es war Arbeit*) mais maintenant me voilà assis comme Hercule après ses travaux, contemplant le glorieux butin autour de lui. Cela a été terrible jusqu'à l'explication finale, mais enfin elle est venue cette explication. Et maintenant... maintenant seulement, je sais ce qu'est vivre. Elle est la meilleure, la plus aimable des filles et je puis bien te jurer que jamais je ne cesserai de ressentir pour elle ce qui est le bonheur de ma vie, de penser et de désirer pour elle ce que je t'ai écrit dernièrement. Behrisch? Nous entretenons désormais, elle et moi, les plus agréables rapports d'amitié !... Plus de familiarités, plus un mot d'amour et tous deux si paisibles, si heureux ! Behrisch, elle est vraiment un ange. Il y a aujourd'hui deux ans, deux ans jour pour jour, que je lui ai dit pour la première fois que je l'aimais. Nous avons commencé par l'amour, nous finissons par l'amitié (26 avril 1768).

V. — Les derniers mois. La maladie. La fuite.

Bien qu'il en ait, Wolfgang est seul désormais dans la vie et devant la vie, devant une vie qu'il a gaspillée, abîmée. Et le pire va maintenant surgir : la maladie. Sur le mal mys-

(1) Ce brave homme d'avocat, pourvu d'un petit bien rondelet (*wohlsituiert*, écrivent les historiens allemands), briguait éperdument la faveur de s'unir à la fille de l'aubergiste du Brühl.

térieux qui assombrit cette époque de la jeunesse de Gœthe, beaucoup d'encre a coulé. De nombreux auteurs ont adopté l'hypothèse d'une atteinte de tuberculose pulmonaire, hypothèse qui se fonde principalement sur une hémoptysie assez étrange survenue au cours d'une nuit de l'été de 1768 et relatée au livre VIII des *Mémoires*.

C'est la version la plus favorable à la mémoire de Gœthe, aussi est-ce celle qui a été le plus communément adoptée par ses biographes. D'autres interprétations, toutefois, sont possibles et ont d'ailleurs été soutenues. Le débat reste ouvert.

Au point de vue proprement physiologique, c'est aux médecins qu'il appartient de trancher. Mais il est néanmoins permis d'exprimer l'opinion que, parmi les symptômes décrits par Gœthe lui-même, il en est plusieurs qui orientent le diagnostic d'un côté qui n'est pas celui de la tuberculose. Gœthe parle avec insistance d'abcès au cou, d'ulcérations persistantes à la gorge nécessitant la cautérisation à la pierre infernale, des gargarismes, l'attouchement au pinceau ; il se plaint de « sa gorge à vif », de l'inflammation de la luette qui fait qu'il ne peut avaler qu'avec « les plus grandes douleurs ».

Après le départ de Leipzig il écrit à son amie Friederike Oeser, le 6 novembre 1768, en termes formels : « Tout mon corps est sain, il n'y a que mon cou de malade » ; et à Katchen, le 30 décembre de la même année : « On sait maintenant ce que j'ai, mon poumon n'a rien, c'est à l'estomac qu'il y a quelque chose. » On lui « emmaillote les pieds comme à une momie égyptienne » (1).

Encore une fois, la parole est ici au médecin, mais nous reprenons nos droits sur le terrain psychologique qui appartient à tout le monde et ici tous les témoignages, avec un significatif ensemble, paraissent fortifier l'hypothèse que certains des détails ci-dessus n'auront pas manqué de faire déjà surgir dans la pensée du lecteur.

Laissons, pour plus de sûreté, parler Gœthe lui-même. Dans ses *Mémoires*, il se repent de la « folie » des excès où il se jeta vers cette époque, excès qu'il accuse en termes formels d'avoir été la source des « maux physiques qui lui ont fait perdre quelques-unes des plus belles années de sa vie (2) ».

(1) A Friederike Oeser, 13 février 1769.
(2) *Mémoires*, livre VII.

Souvenons-nous de ses aventures avec certaines jeunes personnes de Leipzig pour qui il partageait le dangereux penchant de son ami et conseiller Behrisch.

Mais c'est dans la correspondance de Francfort, qui succède à son départ de Saxe, que l'accent du *mea culpa* est le plus frappant. Il se dépeint dans une lettre de novembre 1768 (à Friederike Oeser) comme « déjà vieux de corps malgré la jeunesse des années » ; il ajoute qu'il se voit devant toute une tâche de lente et pénible reconstruction de sa vie, qu'il lui faut « refaire par l'ordre et la sagesse tout ce que le désordre a défait ». Il parle de lui-même comme du « pauvre condamné ». L'enfant prodigue est rentré au bercail brisé dans ses forces, ruiné de corps et de cœur. Tout marque dans les lettres une sorte d'effondrement physique et moral. Wolfgang lui-même emploie à son sujet le mot « siech » où il y a la nuance de caduc, presque de sénile. Il écrit à son ami Gottlob Breitkopf :

Ah oui ! la Saxe ! c'est du tabac fort ! On a beau être aussi vigoureux que quiconque, dans ce maudit Leipzig on brûle jusqu'au bout aussi vite qu'une méchante torche. Allons, allons, le pauvre petit renard se remontera peu à peu. Mais il faut tout de même que je te dise une chose : garde-toi de la débauche. Nous autres hommes il en est de nos forces comme de l'honneur pour les filles : une virginité envoyée au diable ne se refait plus. On peut « replâtrer » (*quacksalben*) un peu avec des drogues, mais cela sert bien peu (août 1769) (1).

Le « pauvre petit renard » malade (*das arme Füchslein*) c'est lui-même. Il aime l'expression, ce n'est pas la seule fois qu'il l'emploie et dans une poésie de la même époque, l'allusion se développe et se précise. Nous y retrouvons un « brave petit renard » que sa disgrâce a rendu charitable, et qui pour faire servir son malheur crie à ses frères qu'il voit folâtrer « au bord du gouffre » d'écouter ses conseils et de bien vite se réfugier, alors qu'il en est temps encore, dans la « rade sûre du mariage ».

(1) Une lettre de Gœthe du 1er novembre de 1768 fait allusion à un certain personnage du nom de Don Sassafras. Le *Pignum Sassafras*, était un spécifique de la pharmacopée du dix-huitième siècle. Voir aussi dans la grande édition de Weimar, I, 43, 4, l'élégie où le poète célèbre les bienfaits du mercure à son ami le grand duc Charles-Auguste qui, vers cette époque (1788) se trouve en avoir besoin.

Le même dessein d'avertir une imprudente jeunesse par une expérience chèrement acquise se fait jour dans une autre pièce du même recueil (1).

Jeunes hommes auxquels Cupidon déjà enseigna ses voies
Et qui commencez à flamber
En vérité vous me faites trembler

. . . . . .

Non moins significative est la mauvaise humeur à l'endroit du beau sexe que révèle la correspondance. La misogynie de l'arrivée en Saxe. — *Cane pejus et angue turpius!* — était celle de la prudence ; la misogynie du départ est celle de la rancune.

Toute cette fin du séjour à Leipzig se débat dans la tristesse et le désarroi où, seule, l'amitié amoureuse de Wolfgang pour Friederike Oeser met un peu de lumière.

*
* *

Qui était Friederike? C'était, nous l'avons vu, la fille du directeur de l'Académie des Beaux-Arts ; mais elle n'était Saxonne que par élection, elle était née à Pressburg en Hongrie.

Un médaillon placé sur le socle du monument de Gœthe à Leipzig, en même temps que l'image de Kätchen, atteste qu'elle a, elle aussi, pris une place dans le cœur de l'étudiant. Un joli tableau de Tischbein nous renseigne un peu mieux. Nous voyons la jeune fille, à côté de sa sœur, dans un charmant costume de soie bleue décolleté avec des dentelles noires, un collier de perles au cou, les cheveux poudrés. Le visage est plein, spirituel et vif. Nous voyons tout de suite qu'elle appartient à une classe sociale très différente de celle de la petite Kätchen. La toilette, l'expression fine et mobile, le livre dans les mains, classent d'emblée le modèle dans la bonne bourgeoisie cultivée. Friedericke servait de secrétaire à son père, elle jouait à merveille du piano, lisait beaucoup. Son trait essentiel — et son charme — c'était la gaieté, une gaieté jaillissante — qu'elle tenait peut-être de son sang hongrois — d'une qualité exquise de jeunesse et de fraîcheur, une gaieté dont elle savait

(1) *Neujahrslied.*

faire pour les autres une aumône et une force. Et ce fut ce que Wolfgang chercha en elle pour s'y appuyer. Une source chantante s'offrait à lui quand sa vie se traînait dans des bas-fonds de sécheresse. Il était malade ; il avait perdu, par sa faute c'est vrai, mais tout de même il avait perdu sa maîtresse. L'amertume l'envahissait de toutes parts. Ce fut alors que cette fleur éclatante de joie se trouva sur sa route : il la respira et reprit un peu de goût à la vie.

Le matin, avant le jour, il fuyait les murs de Leipzig, devenu pour son cœur un désert de pierre, et s'en allait par la campagne jusqu'à la propriété de campagne d'Oeser à Dölitz, près de Connewitz. Il parvenait à ce parc qui était pour lui un havre de paix. Le soleil se levait et mettait sur le visage du vagabond un « fard » éblouissant de lumière (1). La course errante continuait à travers les prairies emperlées de rosée, le long de la rivière matinale et glacée dont le soleil faisait maintenant étinceler le miroir. Le poète attrapait « des papillons et en même temps des rimes », toute une moisson qu'il rapporterait le soir à la ville. Dans ce parc de rêve, il lui semblait que sa peine fondait peu à peu. Le jour s'avançait. Du fond des bois, des échos humains montaient. « L'Éden » se peuplait. Il voyait Friedericke, il entendait « l'harmonie de sa voix », la gaieté de son rire. Elle lui racontait sa vie de jeune fille peuplée de riens frais et exquis, de grandes parties de pêche et de colin-maillard, il écoutait le tintement d'argent du grelot vide et charmant. Tout ce qu'il y avait d'humiliant et de triste dans sa jeune vie blessée s'évanouissait au contact de cette clarté. Friederike réalisait le miracle : pour son jeune ami, « elle faisait du tombeau un parterre de fleurs » (2) ; « d'un regard de l'âme, elle lui redonnait la paix (3). Elle possédait cet « héroïsme dans la gaieté dont le malade devait dire le bienfait (4). Nul doute que Wolf-

(1) Lettre en vers à Friederike du 6 novembre 1768. Toute la lettre est délicieuse de sincérité, d'émotion et de mouvement. Nous y ferons plus d'un emprunt.

(2) Doch machtest Du mit deiner süssen Gabe
Ein Blumenbeet mir aus dem Grabe.

(3) Und dennoch kenn'ich niemand, der die Pein
Des Schmerzens so behende stillt, die Ruh
Mit einem Blick der Seele schenkt, wie Du.

(4) Lettre à Friederike Oeser du 13 février 1769.

gang ne l'ait aimée mais d'un amour respectueux, un peu craintif, de convalescent reconnaissant qui n'ose pas étendre la main et n'en aurait peut-être pas la force.

*
* *

Le parc de Dölitz avec Friederike Oeser, c'étaient de courtes échappées de lumière dans une existence toute comblée de tristesses. Wolfgang, de jour en jour, sentait sa vie décliner. « Je descends la pente tous les jours un peu plus. Encore trois mois comme cela, Behrisch, et ce sera fini. » C'est un billet de mai 1768.

De cette fuite de la vie nous avons vu qu'il a eu le courage, dans les *Mémoires*, d'accuser la seule cause réelle : les excès.

Et, une nuit de juillet, c'est l'hémoptysie dont nous avons déjà parlé : Wolfgang se réveille étouffé par le sang ; « il a tout juste la force d'appeler son voisin de chambre, » un pauvre étudiant de théologie à demi aveugle. Celui-ci court quérir, à la maison Breitkopf, le docteur Reichel.

Quelle fut la nature de cette hémorragie? Les *Mémoires* nous parlent « d'une tumeur qui se forme au côté gauche de la gorge dans le même temps que l'éruption sanguine a lieu »... Tout cela est obscur et singulier.

Le danger, quoi qu'il en soit, semble avoir été vite conjuré, puisque au bout de quelques jours le malade entre en convalescence, dans cet état qui, « même lent, même pénible, ne laisse point d'être agréable et réjouissant (1). »

Wolfgang retrouve assez de gaieté pour sourire de nouveau faiblement à la vie. Il reconquiert à travers son mal « une limpidité, une liberté intérieure » qu'il n'a encore jamais possédées à ce degré. Il y a vraiment en lui de belles réserves de clarté.

Et comme on aime sa jeunesse, comme, malgré toutes ses sautes d'humeur, il y a en lui le don mystérieux qui attache, on vient lui faire visite. La maladie lui rend d'un seul coup les amis qu'ont quelquefois rebutés les caprices de son ironie. Le docteur Hermann, un juriste qui est en même temps un artiste, lui joue du piano, dessine avec lui, lui rappelle les heures folles de jadis et organise de savou-

(1) *Mémoires.*

reuses fêtes culinaires que nous ne pouvons nous retenir de juger, rétrospectivement, un peu risquées pour un estomac de convalescent : les deux amis allument des candélabres et, tête-à-tête, « en grande pompe et avec une dignité particulière, » dévorent un râble de lièvre qu'assaisonnent « des plaisanteries dans la manière de Behrisch. »

La conversation prend plus de poids avec Langer, un érudit, un grand dévoreur de livres qui, en attendant d'être bibliothécaire de Wolffenbüttel, a succédé à Behrisch dans les fonctions de précepteur du jeune comte de Lindenau.

Cet enfant, soit dit en passant, n'a pas de chance. Nous avons vu que son père indigné avait chassé Behrisch dont il soupçonnait l'existence dissolue. Son nouveau mentor n'est guère plus consciencieux. D'abord, il enfreint la consigne formelle qui lui a été donnée d'éviter Gœthe que l'on considère comme un « sujet dangereux » *(gefährliches Subjekt)*. Il viole sournoisement cette défense dont le père de son élève lui a fait un cas de conscience, en allant voir le personnage compromettant à la faveur de la nuit (et, entre parenthèses, cette interdiction et ces visites nocturnes en disent long sur la réputation que Wolfgang a réussi à se faire à Leipzig). Ensuite, ses mœurs ressemblent assez à celles de Behrisch : « Cet homme de science, austère et grave » lui aussi, est « dans les filets d'une aimable personne » jusqu'à la porte de qui, au cours de promenades animées par de doctes entretiens, il se fait tous les soirs accompagner par Wolfgang.

Cette liberté de mœurs ne l'empêche pas d'être déiste. L'entretien entre lui et Gœthe roule presque toujours sur les questions religieuses. Les Saintes Écritures en font le plus souvent les frais. Wolfgang reprend en main la Bible qu'il connaît bien, — il nous dit lui-même qu'il est *bibelfest* — mais il la reprend dans un esprit nouveau qui n'est plus celui du rationalisme de son adolescence. Il a maintenant besoin de croire, de voir « le signe divin là où il n'avait vu que la marque humaine », « ce qui m'était d'autant plus facile, ajoutent les *Mémoires*, que j'avais autrefois appris à connaître la Bible comme le livre divin. » Cette facilité n'est-elle pas trompeuse? L'œil retrouve-t-il avec tant d'aisance la fraîcheur de vision de son enfance? Et cette foi, reprise après avoir été abandonnée, est-elle de même qualité que l'ancienne?

Une singulière attraction mystique en tout cas travaille vers cette époque son âme jusqu'en ses profondeurs.

Les *Mémoires* et la Correspondance ne nous laissent aucun doute là-dessus ; la maladie a tourné son regard « vers les choses célestes ». Les valeurs anciennes s'effondrent ; toute la vie éclatante et tumultueuse de l'étudiant de naguère entre lentement dans l'ombre et un monde nouveau, aux contours encore incertains, monte lentement des profondeurs de la maladie et de la méditation, le monde de la consolation. Un regard dolent de convalescent se tourne vers l'Évangile. Ce n'est pas la lumière qu'il implore, c'est un baume (1). Mais cet égoïsme compréhensible d'un malade est bien dangereux, si rien ne vient le compléter et le transfigurer.

Le cas de Gœthe, en somme, est classique. C'est un réflexe de compensation assez banal ; on lève les yeux vers le ciel quand la terre échappe ; au voltairianisme des jours de joie succède la piété des mauvaises heures.

Métaphysique de l'impuissance qui n'est rien en elle-même et par elle-même, qui ne vaut que comme amorce, comme principe d'accession au divin et qui, fermée sur elle-même, privée du vrai rayon, risque de n'amener qu'un mysticisme assez vain. C'est justement la fleur étrange que nous allons voir éclore dans la vie de Gœthe. Il va « faire » sa crise mystique, traverser pendant près de deux ans — du printemps 1768 où il tombe malade jusqu'au printemps 1770 où il quitte Francfort pour Strasbourg — une période de clair-obscur intérieur qui trouble singulièrement cette vie limpide de réaliste. Cette période n'est pas du cadre de cette étude qui ne s'est proposé qu'une enquête sur le premier amour de Gœthe. Elle mériterait, et a mérité, d'être traitée à part. Nous ne pourrons dans le chapitre qui suit et qui a un caractère d'épilogue qu'en donner quelque idée.

ROBERT D'HARCOURT.

(A suivre.)

(1) Einem duldenden, zart, ja schwächlich Fühlenden war das Evangelium willkommen... *Mémoires.*

Le Récif aux étoiles[1]

CHAPITRE XV

On creuse.

A leur retour ils trouvèrent un repas préparé par Jacky.

Accroupi sur ses talons devant le feu qu'il avait allumé près de la tente, le noir faisait bouillir de l'eau pour le thé. Ils en buvaient à presque tous les repas, parfois même entre les repas ; c'était leur principal soutien, et la vue de ces préparatifs rendit à Hull sa bonne humeur.

Le capitaine se jeta sur la nourriture, et Tillman en fit autant. Houghton n'y toucha point, attendant le thé. Pour le moment, manger ne l'intéressait guère : rien ne le passionnait sous le soleil que la jeune fille entrevue tout à l'heure et dont la vision le poursuivait. Il lui semblait avoir accompli tout le voyage de la vie pour aboutir à cette apparition, à cette fin. Le destin venait de lui montrer quelque chose d'absolument inédit, de le conduire en un instant dans un monde tout neuf.

Lorsque Gœthe énonça ce paradoxe qu'un élément de disproportion est essentiel à la beauté, il voulait dire en réalité que la beauté absolue est impossible sans individualité. Elle doit s'écarter des types connus, laisser de côté les règles admises, et, sans les ignorer entièrement, faire de soi et créer en soi une nouveauté.

(1) Voir *la Revue universelle* des 15 janvier, 1er et 15 février 1929.

Là où les autres n'avaient vu qu'une jeune fille, Houghton, qui possédait l'instinct et l'œil d'un artiste, aperçut une chose miraculeuse et productrice de miracles.

Sa pensée était à mille lieues des femmes, il s'imaginait en avoir fini avec elles pour toujours, et voici qu'il se rendait compte tout à coup que jusqu'à ces dernières minutes il n'avait en réalité jamais vu une femme, jamais même touché la frange de cette terrible souveraine qui fait l'homme et le brise, ou l'enchaîne à perpétuité.

La beauté de Chaya, se manifestant au moment où cette jeune personne, après avoir parcouru le groupe des yeux, arrêtait les siens sur lui, était un fait prodigieux, tout comme si la forêt s'était mise à parler ou comme si une voix avait résonné dans les profondeurs du ciel au-dessus des arbres.

Et il restait là tandis que le capitaine, tout en mâchant du bœuf de conserve, exposait à Macquart et Tillman ses idées sur leur conduite future.

— Que nous soyons espionnés ou non, disait-il, je m'en fiche absolument. J'irai dénicher cette fortune ce soir après le coucher du soleil. Ne sommes-nous pas arrivés? Voici mon plan : une fois certains que l'or est à l'endroit désigné, nous y transportons la tente et nous campons sur la cachette même ; alors rien de plus facile, la nuit, que de trimbaler le magot au bateau. Il nous faudra faire plusieurs voyages au yawl ; ou, mieux encore, vous l'amènerez jusqu'ici, maintenant que nous savons les indigènes bien disposés envers nous, et nous ferons le chargement sur place. Qui trouvera un plan meilleur que celui-ci? Mac, il est nécessaire de nous y mener dès ce soir ; je ne suis pas d'humeur à attendre et remettre les choses. Qu'en dites-vous, Tillman?

— Je partage votre avis, répondit Tillman. Nous irons gratter la terre sur la cachette, et dès que nous nous serons assurés de la présence de l'or, nous amènerons le yawl sur place. Quatre d'entre nous suffiront à cette besogne, le cinquième restant pour garder l'argent.

— Très bien, dit Macquart. Je vous conduirai ce soir à l'endroit.

Depuis longtemps Macquart ne maintenait plus que pour la forme sa prétention d'agir en cette affaire d'après des instructions et des plans communiqués par quelqu'un d'autre.

Si quelqu'un de ses compagnons lui eût imputé carrément le fait d'avoir appartenu à l'équipage de Lant et aidé à enterrer l'or, il est douteux qu'il se fût donné la peine de réfuter cette accusation. Même si, comme Curlewis l'avait deviné et comme Tillman le supposait, il avait été l'instrument de la mort de Lant, que lui impor-

tait désormais? Il n'y avait pas de témoins, quinze ans avaient passé, et Lant était sans doute oublié, même par les indigènes.

— D'après ce que vous nous avez dit, le *Terschelling* a été coulé dans le fleuve près de la cachette? demanda Tillman en allumant sa pipe.

— Oui, répondit Macquart, c'est ainsi que l'histoire m'a été racontée.

— On n'a guère dû pouvoir le couler jusqu'au pont, continua Tillman. Il n'y aurait pas eu assez d'eau pour qu'il s'enfonçât davantage, et il doit rester des fragments de carcasse.

— Peut-être, fit Macquart, à moins que le courant ne les ait emportés.

— Quel démon doit avoir été ce Lant! poursuivit Tillman. Vous disiez qu'il avait attendu que tout l'équipage, à l'exception d'un seul homme, fût réuni dans le gaillard d'avant pour fermer les panneaux sur eux?

— C'est ce qu'on raconte, dit Macquart.

Tillman semblait disposé à poursuivre le sujet, mais, à la réflexion, il s'abstint.

Vers le soir, les Papous ramasseurs de caoutchouc revinrent du travail, et presque en même temps les pirogues des Dyacks commencèrent à arriver de la mer.

Les pêcheurs dyacks en rentrant à leur village remarquèrent à peine le nouveau campement; mais les Papous étaient plus curieux. Leurs femmes et leurs enfants vinrent regarder les nouveaux venus, ainsi que quelques hommes, à qui Tillman offrit du tabac.

— Autant rester en bons termes avec ces pauvres bougres, dit-il, mais pas un de nous ne peut parler leur langue. Avez-vous jamais vu une bande de sauvages de mine aussi piteuse? Ils ont l'air de ne rien comprendre... ils semblent tout en rides et en trous dans les oreilles.

— Les rides sont venues à force de cligner les yeux contre le soleil, dit Hull. Tiens, les voilà qui s'en vont. Regardez : Wiart vient de sortir. Ne dirait-on pas la Belle au bois dormant? On jurerait qu'il vient de s'éveiller après un nouvel accès de *delirium tremens*.

Wiart s'était avancé sous sa véranda, près de laquelle les ramasseurs de caoutchouc avaient déposé leurs paniers.

Les Papous qui, en le voyant, s'étaient écartés du nouveau campement, reprenaient maintenant leurs paniers et suivaient le trafiquant vers un hangar situé entre les arbres, où leur cueillette devait être pesée.

Hull et ses compagnons regardaient cette opération et remarquaient

avec quel soin Wiart, devant les balances, accomplissait son travail.

— Regardez-le, dit Hull. Voilà bien toujours le trafiquant : presque terrassé par la boisson, il y voit clair quand il s'agit de ses affaires, qui consistent à filouter les nègres de leur caoutchouc. Je ne suis pas difficile, mais j'aimerais mieux partager la cabane d'un pirate que celle d'un trafiquant : tous ces gens-là ont du poison dans les veines ; ce sont des requins en culotte, voilà tout.

La pesée du caoutchouc terminée et les indigènes rentrés dans leur village, Wiart s'approcha de la tente.

Il avait beaucoup meilleure mine lorsqu'il s'assit par terre à côté de Hull, alluma une cigarette et se mit à parler. Quelques heures auparavant, il était si abruti par la boisson qu'il avait accepté sans autre question leur affirmation qu'ils venaient du bas du fleuve. Maintenant il paraissait disposé à plus de curiosité sur leur provenance et leurs intentions.

— C'est un plaisir de revoir des visages blancs, dit-il en passant la langue sur son papier à cigarettes. Vous ne venez pas ici faire du commerce, hein?

— Non, fit Hull. Nous sommes des chercheurs de mines.

— Oh ! Et puis-je vous demander quel genre de mines vous cherchez?

— Des mines de toutes sortes, répondit Hull. Des métaux surtout.

— Ma foi, je ne crois pas qu'il y ait des métaux qui vaillent la peine qu'on retourne la terre pour les trouver, dit Wiart, et s'il y en avait, vous éprouveriez de la difficulté à exploiter n'importe quelle mine ; il faudrait en premier lieu importer de la main-d'œuvre. Et où se trouve votre bateau?

— Il croise au large ou près des côtes, près des côtes le plus souvent. Nous travaillons pour le compte d'un particulier, et nous sommes venus ici non pour espionner le pays, mais pour nous occuper de nos propres affaires, tout comme vous vous occupez des vôtres.

— Oh ! je n'ai pas l'intention de fourrez le nez dans vos affaires, dit Wiart. Vous pouvez prospecter tant que vous voudrez, cela ne me regarde pas. Ce fleuve n'est pas à moi, mais je serais heureux de vous obliger le plus possible. Où comptez-vous dormir?

Macquart avait suggéré tantôt que lui et Jacky pourraient dormir dans la maison de Wiart, mais à la réflexion la chose paraissait impraticable.

Il leur fallait de nuit la liberté de leurs mouvements, et si Macquart couchait chez Wiart il ne pourrait aller et venir sans éveiller l'homme et lui inspirer des soupçons.

— Les uns dans le canot, les autres sous la tente, répondit Hull. Nous avons des moustiquaires pour les deux.

— Bien ! mais vous êtes libres de vous reposer chez moi si bon vous semble, répondit Wiart.

Ils causèrent quelque temps de choses et d'autres, puis Wiart s'en alla dîner.

Le soleil se couchait de l'autre côté du fleuve, et au moment où son bord inférieur tranchait la cime des arbres, Tillman courut chercher le pic et la pioche parmi les provisions entassées sous la voile du canot.

Puis quand l'obscurité descendit sur l'eau et que les étoiles se pressèrent au ciel, ils se mirent en route sous la conduite de Macquart.

Tout le long de la rive et jusqu'à plus d'un mille au-dessus du village, les arbres étaient surtout des palmiers *sagou*, avec quelques palmiers *nipah* au bord de l'eau ; ils poussaient assez loin les uns des autres, et la marche était facile ; la lueur des étoiles suffisait à leur guide, et ils voyaient Macquart en avant, telle une ombre parmi les fûts des arbres.

A un demi-mille environ en amont du village, la berge avançait dans l'eau et formait un promontoire d'une vingtaine de mètres de la base au sommet ; le fleuve faisait un coude à cet endroit, de sorte que le sommet du promontoire était aussi le sommet de la courbe. Debout sur cette pointe et attendant Macquart, ils entendaient l'eau gargouiller et soupirer autour d'eux, bruit monotone dans la tranquillité absolue de la nuit.

Pourtant ce calme ne régnait que sur le fleuve et ses rives, car on pouvait entendre la forêt lointaine et ses vagues de verdure vibrer sous la main de la nuit, comme un verre de cristal que l'on frotte d'un doigt mouillé.

Des millions d'insectes et des milliers d'oiseaux nocturnes commençaient leur concert dans ces bosquets hantés où la lune apparaissait verte à travers le feuillage tropical, et où des câbles de lianes et des cordons de liserons barraient des sentiers inviolés.

Macquart, debout et promenant ses regards autour de lui, semblait dérouté.

Tillman fut le premier à prendre la parole.

— Eh bien, demanda-t-il, est-ce ici?

— C'est bien l'endroit, répondit Macquart, mais les points de repère ont disparu.

— Les quoi? cria Hull. Qu'est-ce que tu racontes?

— Il y avait un camphrier, dit Macquart en montrant la pointe du promontoire, un autre ici, ajouta-t-il en indiquant la base. Les

arbres n'y sont plus, nom de nom ! Peut-être les a-t-on coupés, à moins qu'un ouragan ne les ait renversés ; de toute façon, ils n'y sont plus ; mais cela ne fait rien. Le magot était enfoui entre eux, et en creusant nous le trouverons.

Ces dernières paroles ôtèrent un poids de dessus les épaules des aventuriers.

— La cachette se trouvait entre les deux arbres, dit Macquart, et nous n'avons qu'à fouiller au centre de ce bout de rive pour la dénicher.

— Eh bien, le mieux à faire est de prendre des mesures pour commencer juste au milieu, dit Tillman en tirant de sa poche une ligne de pêche. Venez, Houghton, aidez-moi.

Houghton prit un bout de la ligne et la porta jusqu'au sommet du promontoire, tandis que Tillman, à la base, tenait l'autre extrémité.

— Ce serait approximativement la position des arbres? demanda-t-il à Macquart.

— Oui, c'est cela ou à peu près, répondit l'autre.

Tillman recommanda à Houghton de ne pas lâcher le bout de la ligne, puis marcha vers lui et revint avec la ligne pliée en deux, ce qui donnait la moitié de la distance.

— C'est ici qu'est l'endroit, ou qu'il devrait se trouver, dit-il. Passez-moi le pic.

Il enfonça à maintes reprises l'outil dans la terre, brisant la surface, puis il se mit à creuser avec la pioche. Les autres le regardaient faire.

— Ce que je ne puis comprendre, dit Hull, c'est que les troncs des arbres aient disparu. Si ces arbres ont été abattus par l'orage, où sont leurs troncs?

Macquart se mit à rire.

— Un tronc d'arbre ne dure pas longtemps dans cette partie du monde, fit-il. Avec le climat et les insectes, au bout d'une année il n'en reste plus rien.

— C'est vrai, affirma Houghton.

Dix minutes après Tillman interrompit sa besogne et s'épongea le front ; il avait enlevé la terre sur un espace de plusieurs mètres carrés, laissant un trou d'environ un pied de profondeur. Alors Hull prit la pioche et continua à creuser.

En ce moment suprême de leurs vies, aucun des hommes ne prononçait un mot.

Tous leurs labeurs, tous leurs voyages sur mer, tous leurs rêves, tout leur avenir se concentraient et restaient en équilibre sur ce coup de pioche donné dans le talus du fleuve, sur cette forme penchée et cherchant à déterrer la fortune sous la calme clarté de la lune tropicale.

Macquart, debout, les bras croisés, semblait le génie de la situation. Hull jeta l'outil et Houghton s'en empara. Après lui, Macquart le reprit.

Trois heures de labeur surhumain produisirent une énorme cavité béante au clair de lune, mais ne révélèrent aucun indice de ce qu'ils cherchaient.

Macquart avait déclaré que la cachette était recouverte de trois pieds de terre seulement. Or le trou avait cinq pieds ou plus de profondeur et rien n'apparaissait.

Ils s'assirent au bord de l'excavation.

— Eh bien, dit Hull à Macquart, que conclure de ceci? Où est ta cachette?

Macquart demeura coi un instant, puis déclara :

— Elle était là : elle y est toujours. Les arbres ayant disparu, je n'ai pas pu prendre la mesure exacte d'un tronc à l'autre ; je l'ai estimée de mon mieux. Tout ce que je puis dire, c'est que la cachette est ici, sur cette langue de terre, et qu'il faut creuser jusqu'à ce que nous la trouvions.

— Je me sens incapable de creuser ce soir, dit Houghton. Je suis exténué.

— Moi aussi, fit Tillman. C'est pénible, mais la seule chose à faire est de nous en tenir là pour recommencer demain soir. Avant de m'arrêter je retournerai, s'il le faut, toute cette langue de terre.

Puis se tournant vers Macquart :

— Êtes-vous sûr que ce soit bien l'endroit? Peut-être vous êtes-vous trompé? Il peut y avoir une autre langue de terre pareille à celle-ci avec des arbres placés comme vous disiez.

— Je vous répète que j'en suis sûr, répondit l'autre. La distance du village est exacte. C'est ici que l'or a été enfoui, et, à moins qu'il n'ait été enlevé, il y est encore. Et il ne peut pas avoir été enlevé : personne n'en connaissait l'existence.

— Eh bien, dit Hull en se levant, rien ne sert de bavarder ; il faut creuser ; et si le magot ne se montre pas, je te fais sauter le caisson, Mac : je m'y sens tout disposé.

— Inutile de parler de la sorte, fit Tillman d'un air morne. Macquart est logé à la même enseigne que tout le reste de la bande, et si l'or ne se montre pas, ce sera tant pis pour lui comme pour nous. Le diable m'emporte, j'en suis écœuré tout le premier, mais à quoi bon récriminer?

Il ramassa la pioche, Hull prit le pic, et, tournant le dos à la langue de terre, ils s'en retournèrent par le bord de l'eau.

Alors seulement, cet or qu'ils étaient venus chercher se mit à

clamer de toute sa voix dans leurs âmes ; alors seulement ils commencèrent à bien comprendre la différence qu'il y avait à retourner à Sydney avec les mains pleines ou vides.

Cet appel se manifestait en chacun de façon différente.

Pour Houghton, la découverte de la cachette représentait le succès dans une vie jusqu'alors ratée, la délivrance d'une existence sordide, toute la distance qui sépare l'homme puissant de l'individu sans importance.

A Tillman la réussite devrait apporter ce dont il avait besoin, c'est-à-dire une foule de choses, depuis une garde-robe bien garnie jusqu'à un yacht de cent tonneaux.

Hull manquait d'argent. Il ne faisait pas de projets ; il manquait d'argent, voilà tout ; il y aspirait comme un marin désire des légumes frais ou un enfant des sucreries.

Macquart... ah ! qui peut dire à quoi Macquart rêvait en ce monde? Sans doute à bien des choses, et même à des choses que l'argent ne peut procurer.

Revenus à la tente, Hull, Houghton et Tillman y entrèrent, tandis que Macquart et Jacky s'en allaient au canot.

CHAPITRE XVI

Le scorpion et le mille-pattes.

Ils formaient une bande assez maussade au déjeuner du lendemain. Aucun d'eux ne soufflait mot des événements de la nuit, et même l'énorme appétit de Hull semblait affecté.

Après le repas, Houghton emmena Tillman en promenade. Le soleil matinal brillait à travers les arbres, et tous les Papous étaient partis à la recherche du caoutchouc.

Les deux hommes dépassèrent le village et arrivèrent à l'épaisse lisière de la forêt ; Houghton s'assit sur un arbre tombé, bourra sa pipe et l'alluma. Il semblait avoir l'esprit préoccupé. Tillman s'assit près de lui et se mit à fumer aussi.

— Écoutez, dit enfin Houghton, j'ai réfléchi.

— Eh bien?

— Macquart ne marche pas droit.

— Que voulez-vous dire?

— Il est en train de nous duper.

— A propos de la cachette?

— Oui. L'argent n'est pas enfoui à cet endroit et n'y a jamais été.

Le *Terschelling* n'a pas remonté jusqu'ici et n'a pas été coulé dans le fleuve. C'est lui que nous avons vu dans le lagon.

— Où cela?

— C'est ce vieux navire brûlé que nous avons aperçu sous l'eau dans le lagon. Lant a réuni tout l'équipage dans le gaillard d'avant et y a mis le feu. J'en suis certain.

— Grand Dieu! s'écria Tillman. Que dites-vous là?

— Je dis ce que je pense. Raisonnons un peu. Lant a volé le *Terschelling* et sa cargaison d'or. Il connaissait le fleuve, il connaissait la population, il était certain de trouver ici un refuge sûr. Mais, bien entendu, il ne voulait pas que personne eût vent du trésor, pas même les gens d'ici. Pourquoi aurait-il amené le *Terschelling* à pareille distance? Non, il l'a amené dans le lagon, il a fait creuser une cachette par l'équipage, puis il a réuni les hommes à bord et leur a fait leur affaire. Il était obligé de garder un homme pour le seconder dans cette besogne et pour l'aider à venir ici en canot. Cet homme, c'était Macquart.

— Continuez, dit Tillman, dont la pipe s'était éteinte.

— Il est venu ici avec Macquart et il a épousé une indigène. Cela lui a donné un rang dans la tribu. Macquart le voyant établi, et ne pressentant aucune chance de bénéfices pour lui-même, lui a réglé son compte. Puis la femme de Lant a eu des soupçons, et Macquart a dû prendre la poudre d'escampette.

— Doucement, dit Tillman. Voyons! Si c'est le *Terschelling* que nous avons aperçu dans le lagon, et si l'or est caché dans le voisinage de l'épave, pourquoi diable Macquart nous a-t-il amenés jusqu'ici? L'endroit est dangereux pour lui. L'épouse de Lant vit encore, et, si elle le reconnaissait, elle essayerait sûrement de le mettre à mal.

— Ne vous ai-je pas dit que Macquart était en train de nous duper au sujet de cette cachette? demanda Houghton. Il nous a amenés ici pour pouvoir nous jouer quelque sale tour, j'en suis certain. Peut-être projette-t-il de s'esquiver pendant une nuit, de descendre le fleuve, de charger d'or le *Barracouda* et de nous planter là. Il est en bons termes avec Jacky : il comprend son baragouin ; et je ne réponds pas de l'honnêteté de Jacky ; d'après ce que j'ai entendu dire, on ne peut guère compter sur la plupart de ces nègres.

— C'est possible, fit Tillman, mais je doute que Macquart soit capable de mettre le *Barracouda* en route avec l'aide du seul Jacky.

— Oh! que si! Deux hommes peuvent accomplir bien des choses avec un bateau de ce tonnage. Regardez Slocum... qui a fait le tour du monde tout seul. Macquart se dirigerait sur Macassar ou quelque endroit peu éloigné.

— Il y a deux faits qui militent absolument contre votre idée, remarqua Tillman. Le premier est que Macquart et Jacky ne pourront jamais transporter tout cet or de la cachette au *Barracouda* avant que nous leur tombions sur le dos : ils auraient tout au plus cinq à six lieues d'avance. La seconde objection, c'est que sans l'aide de Screed, Macquart serait incapable d'en disposer.

Houghton se mit à rire.

— J'ai pensé à tout cela, dit-il, et je puis vous répondre. Screed a été sot, et nous avons tous partagé sa sottise. Macquart, s'il voulait nous jouer le tour, n'aurait pas besoin de prendre tout l'or dans la cachette, deux mille livres lui suffiraient. Avec cela il ferait voile pour Macassar ou ailleurs, s'y établirait, s'y créerait une petite situation, et, dès qu'il posséderait une maison à lui et un compte en banque, il reviendrait chercher le reste... d'ici un an peut-être. C'est tout simple.

— Sapristi ! s'écria soudain Tillman.

— Qu'y a-t-il?

— Macquart et Jacky ont dormi la nuit dernière dans le canot, et nous sous la tente.

— Oui, dit Houghton, et c'est ce qui a orienté ma pensée dans le sens que je viens de vous dire. J'ai réfléchi combien il serait facile à ces deux êtres-là de nous glisser entre les mains. Rappelez-vous, c'est Macquart qui a suggéré cette idée de dormir dans le canot avec Jacky, sous prétexte que la tente était trop petite pour nous quatre.

Pendant un instant Tillman garda le silence. Il semblait ruminer cette affaire. Puis il déclara :

— Il faut nous concerter immédiatement sur ce sujet avec Hull.

— Pour l'amour de Dieu, n'en faites rien ! répliqua Houghton. Si vous mettez Hull dans le secret, il démolira tout.

— Comment cela?

— Parce qu'il se conduirait comme un taureau dans un magasin de porcelaine. Il hait Macquart aussi cordialement que Macquart le déteste. Je crois sincèrement que Macquart nous roule dans cette affaire, moins pour mettre à lui tout seul la main sur l'argent que pour régler son compte avec Hull. En tout cas, si Hull savait ce que nous pensons, il agirait de telle sorte que Macquart se tiendrait sur ses gardes. Il est nécessaire que nous ayons l'air de parfaits imbéciles pour le surprendre sans qu'il s'en doute et deviner ses plans.

L'aventure trempe les caractères. Déjà cette expédition mettait en relief, avec des résultats étonnants, les vrais tempéraments des aventuriers.

Tillman, par exemple, qui avait toujours fait l'effet d'un papil-

lon dans la vie factice de Sydney, manifestait actuellement des qualités d'équilibre et d'énergie capables d'étonner ses anciens amis.

Houghton, mis à l'épreuve, exerçait sur des données concrètes une acuité clairvoyante et une puissance de raisonnement qu'il n'avait jamais montrées auparavant.

— Ma foi, dit Tillman, peut-être avez-vous raison. Hull est une espèce d'écervelé, et sans aucun doute il hait Macquart autant que Macquart le déteste. Mieux vaut pour nous deux ne rien dire et surveiller ce gaillard-là comme un chat guette une souris. J'aurai l'œil sur le canot cette nuit. Les buissons ne manquent pas sur la rive : je puis m'y cacher avec un Winchester ; et vous prendrez la garde demain soir ; il ne faut pas le laisser seul une seconde. Je vais maintenant voir ce qu'il est en train de faire.

Il s'en alla, laissant Houghton assis sur le tronc d'arbre.

Houghton était plongé dans une méditation si profonde qu'il n'entendit point un pas léger derrière lui.

C'était la jeune fille de la veille ; elle suivait le sentier menant du village dyak au bord de l'eau. En approchant de l'homme assis, elle s'arrêta, ouvrit les yeux tout grands et bondit vers lui. Houghton fut fort étonné de se sentir tiré par le bras et de se trouver debout, face à face avec Chaya.

Sans dire un mot, la jeune fille lui indiqua la souche sur laquelle il était assis naguère, et ce qu'il vit lui donna la chair de poule.

C'était le grand scorpion de la Nouvelle-Guinée, la créature la plus monstrueuse des tropiques. Il atteignait presque la taille d'une main d'homme adulte, et était à peu près de même couleur que le bois sombre sur lequel il rampait.

Houghton voyait sa queue avec ses terribles pinces terminales se recourber et s'aplatir alternativement et le corps entier de l'insecte avancer régulièrement sur la voie de son choix.

S'il avait posé sa main ou appuyé sa jambe dessus, il serait mort aussi sûrement que s'il eût reçu un coup de pistolet à bout portant dans la tête, car la morsure du grand scorpion de Nouvelle-Guinée, non seulement est mortelle, mais tue de la façon la plus horrible, et l'on ne connaît pas d'antidote à ce poison.

Dès qu'il eut aperçu l'animal, Houghton se baissa et ramassa un morceau de bois pour l'écraser, mais de nouveau la main de Chaya se posa sur la sienne, cette fois pour le retenir.

Elle lui montrait les feuilles tropicales qui couvraient une extrémité du tronc renversé. Quelque chose en sortait : c'était un mille-pieds de onze pouces de long, d'une couleur cendrée tournant au vert ; ses innombrables pattes minces se mouvaient en une vibra-

tion hideuse et avec une telle rapidité qu'elles apparaissaient comme d'étroites bandes d'un brouillard orangé.

Au-dessus et autour s'étendaient des feuilles tropicales ; un oiseau pareil à une bouffée de poussière de saphir passa du grand soleil à l'ombre des branches ; au-dessus du champ de la bataille imminente se balançait une boucle de liane, de la couleur d'une vieille corde jusqu'à l'endroit où s'épanouissait une véritable orchidée.

Ce fut le mille-pieds qui attaqua. Profitant des inégalités de l'écorce, il couvrit en trois mouvements la distance qui le séparait de son ennemi, et avec une telle habileté que le scorpion, bien qu'il eût aperçu son adversaire dès le début, parut indécis sur le point où allait se produire l'assaut. Il n'y a pas au monde de créature aussi experte à se dissimuler que le mille-pattes, de créature plus rusée et plus furtive.

Alors, en un éclair, le combat se trouva engagé, et le myriapode s'étala sur le dos du scorpion comme un étroit ruisseau d'un gris de cendre. Les pinces du scorpion le cherchaient et sa queue à crochets se démenait en arrière pour le saisir, mais le ruisseau, changeant de place, éludait toutes ces tentatives. Il semblait que le myriapode possédât autant d'yeux que de pattes. Dans l'ardeur de la lutte, les combattants dégringolèrent du tronc, et entre les deux ennemis étroitement emmêlés, la bataille se poursuivit parmi les feuilles tombées à terre.

Chaya, prenant à Houghton son morceau de bois, écarta les feuilles pour lui montrer l'issue du corps à corps.

Le scorpion était en train de déchirer le mille-pieds avec ses pinces analogues à celles du homard, mais sa victoire lui coûtait la vie. Il avait été piqué mortellement. A deux ou trois reprises il lança ses crochets en l'air, sa queue se recourba pour la dernière fois. Il tomba et à l'instant même de sa chute, son cadavre fut couvert d'une nuée de fourmis.

Un grand papillon, lumineux et couleur de mer, passa en voletant au-dessus du tronc d'arbre, et Houghton tourna les yeux vers Chaya. Elle riait à moitié, ses yeux noirs dilatés par l'excitation du combat.

Elle semblait l'incarnation de l'esprit de cette terre, où les fleurs bourgeonnent en une nuit, où l'amour et la haine poussent aussi rapidement que ces liserons dont on peut surprendre la croissance en les regardant, où la beauté marche la main dans la main avec la terreur et la destruction.

— Il est mort, dit Chaya.

— Vous m'avez sauvé, dit Houghton.

Il prit ses deux mains dans les siennes. Elle était restée dans sa pensée depuis que leurs regards s'étaient fixés la veille, et elle le savait.

Houghton se distinguait de ses compagnons non seulement par sa beauté mais par la finesse qui leur manquait. Il était peut-être le seul homme de son genre qui eût jamais foulé ce sol.

Elle rit quand il lui prit les mains, et continua à rire en le regardant bien dans les yeux, si bien qu'une flamme ardente s'alluma chez lui, le remplit d'une ivresse de lumière et de feu, de l'ivresse qui doit saisir la phalène avant qu'elle se précipite dans la lampe.

Il lui lâcha les mains et le charme cessa d'agir sur lui ; néanmoins son destin était scellé. Elle s'assit sur le tronc d'arbre et il prit place à côté d'elle.

— Vous venez de loin? demanda-t-elle en cette langue anglaise que les trafiquants lui avaient apprise et qu'elle parlait avec une intonation chantante, sur un ton ascendant qui donnait à sa parole un charme suprême.

— Oui, de très loin, répondit-il ; de l'Angleterre, tout là-bas.

— De l'Angleterre, tout là-bas? répéta-t-elle comme si les mots ne l'intéressaient guère ou comme s'ils ne présentaient pas grand sens pour elle.

— Oui... et je sais qui vous êtes. Vous êtes Chaya !

— Comment savez-vous cela?

— Wiart, l'homme blanc, me l'a dit.

— Peuh ! fit Chaya.

Aucune critique ne pouvait être plus forte dans sa concision ; Houghton, observant de côté sa délicieuse compagne, vit qu'elle renversait légèrement la tête en arrière, et songea pour la première fois que l'expression « regarder quelqu'un du haut de sa grandeur » s'applique non pas à la taille, mais à la position de la tête.

Et quelle jolie tête était celle-là, découpée sûrement et nettement comme celle d'un camée, avec sa chevelure noire comme la nuit, rejetée en arrière et fixée par un simple nœud, sans autre ornement que sa propre beauté !

Le bras qui le frôlait était nu ; la robe peu serrée laissait entrevoir le flanc de la jeune fille et révélait le corset de cuivre porté par les femmes de certaines tribus ; la main qui tenait toujours le bâton ne montrait aucune marque de durs travaux ; petite mais prenante, subtile et souple, avec des ongles polis comme de l'agate, elle fascina Houghton. Il aurait voulu la saisir et la tenir. Le teint de Chaya était une nouvelle beauté, résultant du mélange de deux races de magnifiques couleurs, les Européens et les Dyaks. Mais

ses yeux ne recélaient rien d'européen dans leur profondeur ; c'était les yeux d'une femme *sariba*, remplis du mystère des forêts et de la mer.

— Vous n'aimez pas Wiart?

Chaya, au lieu de répondre, fouilla avec la pointe de son bâton parmi les feuilles, découvrit ce qui restait du mille-pattes et le souleva. On aurait dit un bout de corde faite de papier vert fané. Elle éclata de rire.

— C'est presque aussi laid que lui, dit Houghton. Chaya, où habitez-vous? Je sais que c'est dans les environs, mais où?

Chaya esquissa un mouvement circulaire comme pour indiquer qu'elle avait pour demeure la forêt entière, réponse fine, humoristique et évasive qui semblait signifier :

— Nous commençons à nous entendre très bien, mais n'allons pas si vite en besogne !

Houghton se mordit la lèvre en souriant. Il ne désirait rien de plus que de rester assis auprès d'elle. Jamais de sa vie il ne retrouverait le même frisson, la même ivresse qu'il ressentait actuellement, en ce premier moment d'une nouvelle existence, assis près de cette compagne à la fois rieuse et réticente.

Elle avait laissé tomber la dépouille du myriapode ; maintenant, assise et penchée en avant, les coudes sur les genoux, elle balançait son bâton entre ses doigts, et semblait poursuivre quelque rêve.

En cet instant deux papillons, follement amoureux l'un de l'autre, passèrent en se poursuivant. Elle les suivait des yeux, et au moment où elle tournait la tête pour les voir s'évanouir sous la fraîcheur des arbres, leurs regards aussi se croisèrent et l'appel contenu dans les yeux de la jeune fille allèrent droit au cœur de Houghton. Affolé, sachant à peine ce qu'il faisait, il tendit les bras pour la saisir, mais, lui échappant comme une ombre, elle disparut.

Il resta debout à regarder les feuilles encore agitées par son passage, l'endroit où, comme les papillons, elle s'était engloutie dans la verdure.

CHAPITRE XVII

Saji.

Le village dyak, situé à environ un quart de mille du village papou, ne constituait qu'une misérable relique de ce qu'il avait été jadis.

Il y restait à peine quarante membres de la tribu qui aux siècles

passés était venue de Bornéo, celle des Saribas-Dyaks ; ces pêcheurs et pilleurs de mer, ayant découvert le fleuve, s'étaient fixés là, bien à l'abri de la poursuite de leurs ennemis, et pourtant à proximité de la mer.

Déjà la tribu était en décadence lorsque John Lant, venu s'établir parmi eux, avait épousé la mère de Chaya.

A la mort de Lant, sa veuve devint le chef de la tribu. Elle l'était encore.

La mère de Chaya était une femme du plus pur sang des Saribas, avec tous les instincts, toute la férocité, toute la ténacité de sa race.

Elle était vieille par son aspect plutôt que par le nombre des années, avec un regard lointain et fatal qui vous impressionnait.

Son mari, qu'elle aimait, avait été assassiné. Le meurtrier avait accompli son forfait avec tant d'habileté que dans une communauté civilisée aucun soupçon ne l'aurait atteint et aucune procédure légale n'aurait pu être instituée contre lui.

Mais la mère de Chaya savait que le père de son enfant avait été assassiné, et bien que le coupable eût réussi à lui échapper et à fuir le pays, elle savait qu'il y reviendrait.

Les civilisés eux-mêmes ont de ces pressentiments qui équivalent à des certitudes. La veuve de Lant, avec un instinct héréditaire des hommes et des événements surnaturels, sentait de façon certaine que l'assassin reparaîtrait.

D'ailleurs un raisonnement des plus ordinaires eût permis de le prédire, l'assassin étant parti sans l'or pour lequel le crime avait été commis. La veuve ignorait l'endroit où l'or était enterré : elle savait seulement que c'était quelque part au voisinage du fleuve ; l'homme reviendrait à cet endroit, et elle l'attendait depuis quinze ans.

Les Dyaks pêcheurs de la tribu — il n'existait plus de pirates, — avaient toujours ouvert l'œil pour la tenir au courant de l'arrivée d'étrangers. Cette tâche faisait partie de leurs devoirs dans la vie et était devenue une sorte d'observance religieuse.

Le *Barracouda* fut épiée bien avant de s'engager dans les récifs, et Saji, l'un des plus jeunes pêcheurs, le suivit jusqu'au lagon.

Cachant sa pirogue, il surveilla l'amarrage dans le lagon, puis, lorsque Macquart et ses compagnons prirent le canot pour gagner le village, Saji marcha derrière eux. C'est son canot qu'ils avaient trouvé attaché au débarcadère en sortant de la maison de Wiart.

Saji obéissait non seulement aux ordres reçus et à ses instincts naturels de pisteur, mais aussi au désir de plaire à la femme chef de la tribu.

Saji était amoureux de sa fille Chaya.

Agé de dix-huit ans, droit comme une lance, bien bâti, il faisait assez bonne figure même au regard d'un Européen ; mais c'était un pur Sariba, son costume n'était qu'un tablier, et, aux yeux de Chaya, il était à peine un homme.

Les trafiquants blancs avaient montré à celle-ci la frange de la civilisation, et ses instincts, hérités de John Lant, l'élevaient au-dessus du niveau de la tribu.

Pour comble, Saji lui avait laissé entrevoir la nature de ses sentiments pour elle. Non seulement bon pêcheur, mais habile aussi dans le travail des métaux, il avait fabriqué voilà un mois un brassard de cuivre en martelant avec beaucoup de peine et de soins une tige de ce métal. Son offrande avait été refusée.

— Donne cela à Maïdan, avait-elle dit.

Maïdan était une des filles de la tribu, et la moins jolie.

Bien qu'elle le dédaignât comme galant, Chaya ne lui témoignait aucune antipathie. Elle lui permettait de l'accompagner dans ses promenades à travers bois et c'était sa forme demi-nue que les blancs avaient entrevue la veille entre les feuilles. Il l'avait menée voir les étrangers, tout comme, une heure avant, il était venu visiter sa mère pour l'informer de leur arrivée.

La veille au soir, quand la troupe creusait dans le promontoire du fleuve, Saji avait mené la vieille femme les voir. Au plein clair de lune elle avait aperçu le visage et la forme de celui qu'elle attendait impatiemment depuis quinze ans.

La vengeance se trouvait enfin à sa portée ; en revenant au village après avoir observé les efforts inutiles des remueurs de terre, elle dit à Saji :

— Tu auras Chaya.

— Ah oui ! gémit Saji en trottant à côté d'elle, mais elle ne se soucie pas de moi le moins du monde.

Ils arpentaient à toute vitesse le sentier de jungle conduisant au village.

— Tu auras Chaya, sa mère t'en donne sa parole, et le don que tu lui apporteras l'amènera à tes pieds.

— Quel don? demanda Saji.

— Je te le dirai bientôt. T'es-tu bien mis dans la tête l'aspect de tous ces étrangers de façon à les reconnaître, même dans l'obscurité?

— Oui, je pourrais reconnaître chacun d'eux d'après sa trace ou son odeur.

— Alors surveille-les tous, mais plus spécialement celui que je t'ai montré en dernier. Les autres ne comptent pas.

Ils s'exprimaient dans le dialecte des Saribas.

Au village ils se séparèrent. Saji retourna pour épier les nouveaux-venus, même pendant leur sommeil.

Cette surveillance ne se relâchait jamais.

Heureusement pour Houghton, il n'était pas l'homme désigné spécialement à Saji comme celui qu'il ne fallait jamais perdre de vue. Sans quoi sa rencontre avec Chaya aurait pu amener des conséquences désastreuses pour lui.

CHAPITRE XVIII

Sondages.

Houghton, en revenant à la tente, trouva Tillman qui l'attendait. Hull était près du canot et s'occupait de choses et autres.

— Macquart est là, dans la maison, avec Wiart, dit Tillman. Devenus apparemment très bon amis, ils sont en train de fumer des cigarettes et de boire du gin.

— Je ne crois pas que Macquart soit homme à boire avec excès, dit Houghton.

— Non, mais il se trouve en compagnie de cet ivrogne. Je me demande de quoi ils peuvent parler. Je suis allé à la porte et l'odeur qui s'en dégageait m'a presque renversé. Wiart m'a invité à entrer, mais je me suis excusé en prétextant quelque travail.

— Oh! je ne crois pas qu'il y ait rien de dangereux là dedans, répondit l'autre. Wiart est absorbé par son commerce, et entre cela et la boisson, il ne lui reste pas grand loisir.

En réalité, Houghton songeait tellement à Chaya que pour le moment il repoussait toute autre pensée.

Hull ne tarda pas à abandonner son travail dans le canot et à venir s'asseoir près de Houghton en se plaignant de la chaleur.

Le capitaine alluma sa pipe.

— Je crois que ce Macquart est en train de nous jouer un tour, dit-il.

— Bah! Quelle blague! dit Houghton, alarmé à l'idée que Hull flairât la vérité et des conséquences qui pourraient en résulter. Pourquoi nous laisserait-il en panne dans cette affaire? Il y a intérêt tout autant que nous, et ne peut rien faire sans nous.

— Je ne sais pas quel est son but, répondit l'autre, mais je sens cela. Nous aurions dû trouver l'or hier soir, nous l'aurions sûrement trouvé s'il y était. Si nous ne tombons pas dessus ce soir, c'est sur

Mac que je tomberai, et de tout mon poids, voilà tout ce que j'ai à dire. Vous verrez.

— Écoutez, dit Houghton, promettez-moi une chose, de ne jamais rien lui dire qui puisse éveiller ses soupçons avant d'en avoir conféré avec Tillman et moi. Ceci est une question sérieuse, capitaine, et, à supposer qu'il nous trompe, ce qui me semble improbable, il faut agir en conséquence, tous ensemble, et découvrir ses plans.

— Oh, je ne soufflerai mot, répondit l'autre, ou du moins, avant de rien dire, j'aurai une conversation avec vous deux. Dites-moi : si l'or était caché dans ce coin de la rive, le navire dont il a été extrait, s'ils l'ont coulé, ne serait pas loin. Le fleuve n'a que trois brasses de profondeur devant le débarcadère, — j'ai fait des sondages. Je ne crois pas qu'il soit beaucoup plus profond en amont, de sorte qu'ils ont dû couler le navire dans dix-huit pieds d'eau seulement. Eh bien, cela ne devait pas dépasser beaucoup son tirant d'eau.

— C'est vrai, dit Houghton.

— Allons faire des sondages là, en amont auprès de la rive, proposa le capitaine. Ce sera un passe-temps.

Il alla chercher le plomb de sonde au canot, puis ils quittèrent l'embarcadère et remontèrent la berge jusqu'à l'endroit où ils avaient creusé.

Le capitaine regarda l'excavation.

— L'endroit est assez solitaire, pour qu'on puisse y travailler en plein jour sans que personne le sache, dit-il. Mais cet animal de Wiart pourrait nous apercevoir et concevoir des soupçons. Après tout, peut-être Mac dit-il vrai... à moins qu'il ne nous trompe.

De la rive, il lança le plomb à la base de la langue de terre : la sonde indiqua environ deux brasses et demie. Puis il alla à l'extrémité du promontoire : ici, la profondeur était nulle, à moins qu'on ne s'éloignât de la rive.

— Pour avoir un sondage exact il faudrait le faire en canot, dit Hull, mais ce que nous avons suffit. Vous le voyez vous-même. Il n'y a pas d'endroit par ici où l'on puisse amarrer un navire et le couler, comme la chose se serait passée d'après les dires de Mac.

— Très juste, remarqua Houghton. La seule supposition possible serait que le lit du fleuve se fût modifié au cours de ces quinze dernières années.

— Je ne vois pas ce qui aurait pu le modifier, fit le capitaine en regardant le fleuve. Non, monsieur, à moins qu'il n'y ait au voisinage quelque étang profond que nous ignorions, ce navire n'a jamais été amarré à la berge de ce fleuve.

Houghton fut stupéfié que Hull n'eût pas songé au lagon ni rat-

taché l'idée du *Terschelling* au vieux navire incendié, mais un instant de réflexion lui fit comprendre que Hull n'avait pas vu comme eux l'épave brûlée, et que l'intelligence humaine ne quitte pas des cercles assez restreints.

Quittant la langue de terre, ils revinrent vers la tente entre les arbres, et à peine avaient-ils parcouru une centaine de mètres, qu'une forme blanche se mouvant d'un tronc à l'autre attira l'attention de Houghton.

C'était Chaya.

Le cœur de Houghton bondit dans sa poitrine comme un oiseau en cage.

Il n'y avait guère que deux heures qu'elle lui avait échappé. Il allait bien voir si elle était fâchée ou non.

Elle tenait un panier à la main et allait chercher quelque chose. Et il aurait pu jurer qu'elle l'avait vu. Mais elle ne modifiait pas sa direction. Elle marchait droit devant elle. En passant à dix pieds de distance, elle regarda Houghton bien en face et lui sourit.

Évidemment, elle n'était pas fâchée ; elle était même très amicalement disposée ; mais il crut démêler dans son sourire un très vague soupçon de moquerie ; l'espièglerie d'une enfant venant d'échapper à qui voulait la prendre.

Puis elle disparut.

— Elle vous fait les yeux doux, dit Hull, positivement. Drôles de créatures que les femmes : elles n'ont jamais eu de ces regards pour moi. Les femmes ne se sont jamais attachées à moi et je ne les ai guère fréquentées, excepté peut-être de temps à autre quand j'avais plus d'argent dans la poche que d'esprit dans la cervelle.

— Vous ne vous êtes jamais marié, capitaine? demanda Houghton pour cacher sa jubilation, plutôt que par curiosité.

— Si, répondit Hull. J'ai pris une femme qui habitait James Street à San-Francisco, près des docks chinois. Westhouse était son nom ; et elle prenait du linge à laver. Elle dirigeait une blanchisserie. Elle n'avait pas plus de vingt-cinq ans et pesait près de cent kilos.

« Je la vis pour la première fois au moment où elle envoyait un coup de poing dans l'œil d'un Chinois. Il était employé dans sa blanchisserie et s'était permis une insolence. Elle l'étala par terre carrément. Elle était dans une colère folle et quand je lui fis compliment sur son habileté de poignet, elle me lança un direct et faillit m'abattre moi aussi. N'approchez jamais d'une femme en colère, même pour lui faire des compliments. Une femme dans cet état-là n'est pas responsable : il lui faut quelque chose sur quoi cogner et elle cognerait n'importe quoi à sa portée. Cela m'était égal. Je ne fis que rire : elle en fit

autant et nous allâmes prendre un verre ; huit jours après nous étions mariés : elle faisait au minimum cent dollars de bénéfice par semaine.

« Je projetais d'abandonner la navigation et de vivre sur ces profits-là, mais ses calculs à elle étaient tout différents. Elle voulait faire de moi un garçon de lavoir et dépenser mon salaire à boire. Elle buvait terriblement ; cette habitude ne s'épanouit réellement en elle qu'après le mariage. Elle continua à célébrer ce jour, pour ainsi dire, jusqu'à ce que la blanchisserie commençât à se transformer en un magasin de bouteilles vides. Alors je lâchai toutes les amarres et décampai.

« Quand je revins à San-Francisco, un an après, elle avait épousé un nègre ; la blanchisserie fonctionnait mieux que jamais ; mais maintenant c'était le nègre qui faisait la noce et elle le turbin. Je sais par expérience que quand des gens se marient, l'homme ou la femme se met à boire, et celui qui s'y met le premier et qui continue obstinément est le plus heureux. »

De retour à la tente, ils trouvèrent Tillman causant avec Macquart.

Tillman était allongé par terre, au pied d'un arbre, et Macquart était assis à côté de lui. La discussion, quel qu'en fût le thème, était animée, à en juger par les gesticulations de Macquart.

— Écoutez, vous autres, cria Tillman à leur approche. Voici du nouveau.

CHAPITRE XIX

Nouvelle trame.

— Eh bien, demanda Hull, s'asseyant par terre près de Tillman, de quoi est-il question?

— Tout est en question, répondit Tillman. Demandez à Macquart.

— Ce n'est pas si grave que cela, dit Macquart. De fait, autant que je puis voir, les choses ont meilleure mine que quand nous avons cessé le travail la nuit dernière ; mais je commence à avoir plus que de simples soupçons que nous avons été refaits.

Houghton vit se contracter la grosse main du capitaine posée par terre à côté de lui. Craignant qu'il ne se chargeât d'interroger Macquart, il s'approcha de lui et s'arrangea pour lui donner un coup de coude sans être aperçu.

— Que veux-tu dire? demanda-t-il. Qui nous a refaits?

— Les indigènes, je crois ; le diable les emporte ! dit Macquart. Voici de quoi il s'agit : quand, la nuit dernière, nous n'avons rien trouvé, ou, de fait, dès que j'ai constaté l'absence des arbres indicateurs, j'ai commencé à concevoir des soupçons, à me dire : Est-ce possible que la galette ait été enlevée? J'ai réfléchi : Quinze ans, c'est long ; se peut-il que des hommes blancs soient venus ici et aient emporté le pèze? Puis j'ai vu tout de suite, avec mon simple bon sens, que, sauf miracle, pareille chose était impossible. Aucun blanc au monde, excepté moi, n'avait vent de la position du trésor.

— Tout doux ! dit Hull en dépit des coups de coude avertisseurs de Houghton. Ne parcourais-tu pas le monde à la recherche d'un type qui voulût bien financer l'expédition? Comment ! Tu m'as dégoisé la chose à San-Francisco voilà quatre ans. Si tu me l'as contée à moi, tu as dû la conter à bien d'autres. Comment sais-tu si l'un de ces types-là n'est pas venu soulever la tirelire?

La haine de Macquart contre celui qui le questionnait flamba dans son regard.

— Comment je le sais? Parce que je n'ai pas été assez gourde pour donner à qui que ce soit un tuyau suffisant pour l'amener à deux cents milles du trésor ! As-tu d'autres questions à poser?... Eh bien, donc, hier soir je me suis dit : aucun blanc n'est venu ici, mais les indigènes?... Les Papous restent hors de questions : ils sont trop bêtes : il n'en est pas de même des Dyaks ; ceux-là sont malins. Il se peut qu'en furetant ils aient trouvé le trésor ; dans ce cas, ils ont compris qu'il appartenait à John Lant et peut-être l'ont-ils transporté dans une cachette plus sûre que le bord du fleuve. Ils sont bourrés de superstitions, et s'ils ont eu des ennuis, de la déveine à la pêche, ou si l'une de leurs sorcières a rêvé, il est possible qu'ils aient pris l'incident pour un avertissement de déménager le trésor. En tout cas, telles étaient mes pensées.

« Puis aujourd'hui, en causant avec Wiart, j'ai réussi à me procurer quelques renseignements. Voilà deux ans, un grand remue-ménage s'est produit ici. Les Dyaks ont suspendu la pêche pendant une semaine. Ils paraissaient terriblement occupés à transporter des couffins à travers bois. A ce moment-là, Wiart, absorbé par son caoutchouc, n'y faisait pas grande attention.

« Cependant, vers la fin de cette cérémonie, un jour qu'il prospectait dans la forêt, il tomba sur l'endroit où les Dyaks transportaient leurs paniers de fibres. En fait, il suivit l'un des porteurs jusqu'à une sorte de hutte servant de temple. Il n'alla pas plus loin, ne voulant pas se mêler de leurs affaires. Jamais l'idée ne lui vint que les indigènes transportaient de l'or, il pensait que c'était de la terre

du bord de l'eau, et qu'ils la déplaçaient pour quelque motif religieux.

« Il a conservé cette opinion, et je n'ai rien fait pour la modifier. Eh bien, je crois que l'or est à cet endroit-là. Quant aux arbres indicateurs du promontoire, je crois qu'ils les ont coupés, à moins qu'ils ne soient tombés d'eux-mêmes. En tout cas, Wiart sait où se trouve cette hutte dans la forêt ; il disait qu'il pouvait y aller très facilement.

— Eh bien, s'il se peut, dit Hull, nous ferons bien de l'arracher de chez lui pour nous y conduire.

— Je crois qu'il y a quelque vérité là dedans, déclara Houghton d'un air convaincu, mais il faut prendre des précautions.

— Peut-être au fond n'y a-t-il rien du tout, dit Macquart. Ce peut être une fausse piste, mais il serait bon de s'en assurer.

— Voici où réside la difficulté, observa Tillman. Si les Dyaks ont caché l'or, vous pouvez être sûrs qu'ils ne le laisseront pas prendre sans dire un mot ou deux.

— Et nos Winchesters? interrompit Houghton. Et nos pistolets à six coups ! M'est avis que les arguments les plus forts seraient de notre côté.

— Si l'on en vient là, dit Macquart, je ferai faire le plus gros de la besogne par les Dyaks eux-mêmes. Ils transporteront l'or jusqu'au *Barracouda* sans s'inquiéter du canot. Et, il y a une autre chose : vous êtes tous armés, mais moi je n'ai que mes mains pour me défendre. Si nous poussons...l'affaire jusqu'au bout, je dois être armé : il me faut un pistolet à six coups.

— C'est parfaitement juste, dit Houghton, et vous aurez le mien dès que nous mettrons la main sur le magot.

Macquart ne dit rien, mais bourra sa pipe et l'alluma. Il paraissait satisfait de la promesse de Houghton ; du moins, son esprit semblait déjà engagé ailleurs.

— Nous ferons mieux, il me semble, de creuser ce soir, dit-il, au cas où quelque tremblement de terre aurait enfoncé la cachette, bien que cela paraisse peu probable. De toute façon mieux vaut nous assurer tout à fait qu'elle n'est plus là. Je crois être dans le vrai en le supposant, mais en ce monde on n'est jamais sûr de rien. Alors demain matin, nous pourrons nous arranger avec Wiart pour qu'il nous mène à cet endroit.

— Pourquoi ne pas l'appeler tout de suite et en causer avec lui? demanda Hull.

— Si tu veux, dit Macquart, mais je ne te le conseille pas. Il ne soupçonne pas du tout ce que nous sommes venus chercher, et si

tu me laisses faire, je continuerai à le tenir dans l'ignorance jusqu'à ce que nous plongions les mains dans le métal jaune.

— Vous avez raison, dit Houghton. Hull, mieux vaut laisser agir Macquart : il est plus malin que nous tous.

— Oh, je ne prétends pas être malin, dit l'autre. Cette idée m'est venue par hasard, et c'est à tout hasard que j'ai sondé Wiart sur ce point. Voilà tout.

— Eh bien, n'en disons pas plus long jusqu'à ce que nous ayons opéré une nouvelle tentative ce soir, répondit Houghton. Si nous faisons chou-blanc, demain nous pourrons nous arranger avec Wiart.

Une demi-heure après, Tillman emmena Houghton se promener jusqu'au débarcadère.

— Croyez-vous que Macquart soit sincère? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde, répondit Houghton ; il se prépare à nous rouler. Je crois qu'il a associé à son plan cette fripouille de Wiart, pour lui faire tirer les marrons du feu, bien entendu. Il a l'intention de nous emmener dans les bois et de nous faire massacrer, Avez-vous vu sa façon de nous demander des armes?

— Oui, et vous lui avez promis votre revolver.

— Quand nous aurons mis la main sur le magot. Or le magot n'est pas dans les bois.

— Mais, pour l'amour de Dieu, pourquoi y aller avec lui? Je ne suis pas froussard, mais du moment où nous le soupçonnons de vouloir faire notre affaire, pourquoi ne pas l'attaquer les premiers?

— Si c'était un coquin ordinaire, je lui mettrais mon revolver sur la tempe en le menaçant de le zigouiller s'il ne nous révélait pas la cachette, répondit Houghton. Mais ce n'est pas un coquin ordinaire. La menace ne ferait sur lui aucun effet, tout simplement parce qu'il aimerait mieux être abattu, je crois, que de montrer cet or à Hull. Il y a une chance — oh! bien faible, — que son conte soit vrai et qu'il projette de nous employer au déménagement du trésor avant de nous tuer, mais son intention est peut-être de nous attirer dans un guet-apens. Si nous pouvions le convaincre de cette félonie et échapper à ses embûches, alors je l'obligerais à nous mener à l'endroit que nous voulons, par la torture au besoin, car le sang me monterait à la tête. Mais nous ne l'avons pas confondu et l'on ne peut pas de sang-froid martyriser un homme... je n'en aurais pas le courage. Donc, tenons-nous cois, sans le moindre souci du danger et prêts à fondre sur lui.

— Je m'en charge, dit Tillman, s'il m'en fournit l'occasion.

Ce soir-là, après souper, un peu avant le lever de la lune, ils se glissèrent de nouveau vers la langue de terre en amont.

Quatre heures de fouilles n'aboutirent qu'à faire un trou où, selon l'expression de Hull, on aurait pu enterrer une église. Puis, déprimés, mais non découragés, ils retournèrent à la tente.

Hull et Houghton s'y retirèrent pour dormir ; mais Tillman, conformément à ses conventions avec Houghton, s'esquiva, armé d'un Winchester, pour veiller sur le canot.

CHAPITRE XX

Tableau forestier.

Le lendemain à midi, Macquart, après avoir longuement causé avec Wiart dans sa maison, réunit les autres en conseil.

Il les conduisit parmi les arbres jusqu'à une clairière, véritable chambre dans les bois, avec le ciel bleu pour plafond et, pour murs, les ombres du feuillage.

Macquart s'assit sur un tronc de camphrier tombé depuis longtemps ; Tillman prit place à côté de lui ; Hull et Houghton restèrent debout.

— Eh bien, j'ai réglé l'affaire, dit Macquart. Wiart est disposé à nous conduire à l'endroit, pas aujourd'hui, car il doit s'occuper des porteurs de caoutchouc — c'est le jour de la paye — mais demain.

— Penses-tu qu'il vienne à jeun? demanda Hull.

— Il ne boit pas en ce moment. Quand nous avons débarqué, il se trouvait juste à la fin d'une ribote prolongée. Il restera maintenant assez tranquille pendant un mois ou deux, puis il fera une autre bombance. C'est son habitude.

Houghton s'était écarté et disparaissait entre les arbres.

— C'est cette fillette, commenta le capitaine. Elle nous reluquait entre les arbres et il est allé courir après. Elle aussi lui court après, ou je ne m'appelle pas Hull. Il ne nous manquait plus qu'une paire de tourtereaux pour compliquer l'histoire, et parbleu je crois que nous l'avons trouvée.

Houghton avait aperçu Chaya comme un éclair de blancheur à travers les arbres. Elle les regardait depuis quelque temps. Il comprit parfaitement que s'il n'avait pas fait partie de la bande elle ne se serait pas attardée. Mais, il se dirigea vers elle. En le voyant venir, elle l'évita sans se sauver, lui permettant de l'entrevoir de temps à autre, et à intervalles échappant complètement à sa vue.

Ils étaient là au bord de la grande et mystérieuse forêt qui jette en larges plis son manteau sur la Nouvelle-Guinée. A cet endroit

les arbres ne poussaient pas très serrés, mais des lianes garnies de pendeloques et des plantes arborescentes à feuilles d'un pied de large offraient d'amples cachettes à un fuyard.

Ne voulant pas crier, à demi rieur, à demi vexé, soufflet par les feuilles et accroché de-ci, de-là, par des épines, Houghton continua la poursuite jusqu'au moment où, parmi la végétation plus touffue et l'ombre plus épaisse, il se trouva égaré, ayant perdu de vue Chaya, et entouré de tous côtés par une barrière uniforme.

Des perroquets criaient au sommet des arbres, et le glissement du vent dans les feuilles faisait un soupir profond. Puis un remue-ménage se produisit dans les hautes branches et une noix le frappa à l'épaule ; comme il levait la tête, une autre l'atteignit à la joue. Il était lapidé par de petits singes, que l'on ne trouve nulle part en Nouvelle-Guinée ailleurs que sur les bords boisés de ce fleuve.

Il s'essuyait la joue lorsqu'un rire sonna tout près de lui : il vit Chaya. Elle écartait les feuilles pour le regarder, et il la saisit avant qu'elle pût s'échapper.

Il lui tenait les mains, et en l'attirant vers lui il crut sentir qu'il attirait l'âme même de ces forêts mystérieuses, l'esprit de ce pays tropical, inconnu et étrange.

Elle le regardait droit et profondément dans les yeux ; mais lui, rompant le charme, lui lâcha les mains pour la serrer contre lui, et... ne saisit que du vent.

De nouveau elle lui avait échappé, et il ne voyait de tous côtés que des feuilles en mouvement, comme si la forêt la lui eût arrachée.

Il écarta les feuilles encore agitées, s'imagina l'entrevoir et se mit à sa poursuite, mais sans rien trouver. Enfin, au bout d'une demi-heure de recherches inutiles, il traversa un endroit découvert et se trouva près du village papou.

H. de Vere Stacpoole.

(Traduit de l'anglais par Louis POSTIF.)

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA QUESTION ROMAINE

Pour régler la question romaine, il fallait la réunion de deux conditions : un pape prêt à se contenter de la seule garantie de l'Italie, un gouvernement italien capable d'assumer la responsabilité de cette garantie et d'inspirer confiance, dans sa prudence, autant que dans son efficacité. La combinaison était si difficile qu'on en était arrivé à la considérer comme presque irréalisable. On en prenait son parti d'autant mieux qu'un *modus vivendi*, en somme fort acceptable, s'était établi avec le temps. Le souvenir de la violence du 20 septembre 1870 était entré dans la sérénité de l'histoire. La souple diplomatie des Italiens qui sont des deux côtés de la barricade avait su ménager des accommodements assurant les collaborations pratiques tout en évitant les inconvénients d'une cohabitation trop intime. Que pouvait-on souhaiter de mieux?

Par un retour de justice immanente, qui n'avait du paradoxe que l'apparence, le Saint-Siège avait recueilli les principaux bénéfices de la crise. Enfermé au Vatican, dans une protestation digne, refusant d'accepter le fait accompli, sans le heurter de front, le pape n'était l'otage qu'en apparence. En réalité, c'était l'Italie qui portait toute la responsabilité devant le monde catholique et même devant le monde tout court, et qui se trouvait tenue de compenser par le maximum de liberté morale ce qu'elle avait supprimé de liberté matérielle. Ainsi s'était développé le maximum d'indépendance, rehaussé par l'éclat du sacrifice. Ainsi l'autel était devenu

un prodigieux piédestal. C'est peut-être surtout parce qu'on se demandait comment le chef de l'Église catholique pourrait, sans se diminuer, redescendre de ce piédestal, que l'on en était arrivé à dire que la solution de la question romaine était « un rêve et pas même un beau rêve ».

Pourtant l'adhésion du Souverain Pontife à un geste de réconciliation sincère était la condition la plus facile à réaliser. Vicaire du Christ de paix, le pape ne peut pas fermer l'oreille au repentir du pécheur. Chef de l'Église catholique, le pape suit les voies insondables de la providence et se remet entre les mains de Dieu, quoi qu'il advienne. C'est ce que Pie XI a dit et répété dans les allocutions extrêmement remarquables qu'il a prononcées le jour de la signature du pacte de Latran et le 13 février.

Par ailleurs le pape est Italien. Un patriote italien qui comprend les nécessités de l'unité italienne. Ceci n'est pas exact seulement pour Achille Ratti. Tous ses prédécesseurs et le marquis della Chiesa, et Juseppe Sarto et même les grands pontifes de la protestation Pecci et Mastaï Ferrari, n'ont jamais conçu une solution de la question romaine au détriment de la grandeur nationale. Ce qu'ils ont réclamé, c'est la réparation solennelle du droit violé et la garantie effective d'indépendance.

La réparation du droit devait résulter automatiquement de la réconciliation. La garantie d'indépendance était autrement difficile à trouver. D'autant plus difficile qu'avec la perte du domaine temporel s'était estompé le souvenir des faiblesses inséparables des institutions humaines.

Cela encore Pie XI l'a claitement exprimé. Il fallait se contenter du strict indispensable pour témoigner d'une véritable souveraineté en évitant tout ce qui aurait pu porter atteinte à l'intégrité de l'Italie. Cette sagesse frappe d'autant plus qu'elle contraste avec les anticipations fantaisistes qui poursuivaient obstinément la chimère de l'indépendance territoriale. Comme s'il était possible de concevoir un État indépendant au sein d'une Italie unifiée de 40 millions d'hommes ! Comme si toutes les combinaisons de gares ou de routes entre deux haies de baïonnettes n'étaient pas chimériques ! Survivance des temps féodaux, le domaine temporel pontifical s'est brisé, comme bien d'autres souvenirs du passé, sur les écueils des nationalités et de la laïcité. Brisé sans retour. Ce n'est pas cela que le chef de l'Église a jamais pu songer à faire revivre.

D'autre part, il a fallu arriver à Pie XI pour qu'on discernât clairement la vanité humiliante des prétendues garanties internationales. C'est incontestablement à une pareille combinaison que songeait

Pie IX quand il repoussait la loi des garanties, offerte par l'Italie dès le mois de mars 1871. Non pas sous l'impulsion de la colère, mais avec l'esprit d'un chef d'État habitué aux combinaisons internationales. Rien n'était plus naturel de la part d'un pape ayant exercé effectivement la souveraineté temporelle. Il est non moins naturel que la même conception ait inspiré Léon XIII, le premier pontife dévoué uniquement à l'Église universelle. Depuis lors des expériences décisives ont mis en relief les défaillances de l'action internationale. Les puissances sont capables d'exercer une tutelle. Elles ne peuvent pas donner une garantie.

La seule vraie garantie internationale pour la papauté réside dans la vénération de 350 millions de catholiques, dans le respect de centaines de millions de fidèles d'autres religions, dont beaucoup ne sont pas ceux qui accordent le moins d'autorité au successeur de Pierre. Cette garantie s'est affirmée d'une manière si éclatante, elle est devenue une tradition si bien établie qu'elle échappe à toute discussion et peut être considérée comme au-dessus de tout changement. A une condition évidemment, c'est qu'elle reste en dehors des querelles temporelles. Dès qu'elle reviendrait sur la terre, elle risquerait de retrouver la discorde qui guette les frères les plus unis, aussitôt qu'une question d'intérêt est dans la balance.

Ainsi la vraie garantie de l'indépendance pontificale est dans le magistère spirituel. Cela encore Pie XI n'a pas manqué de l'exprimer dans les paroles et plus encore dans les actes. Il n'a voulu de domaine temporel que juste ce qu'il fallait pour créer la figure de la souveraineté. Il y a dans le traité de Latran une clause déclarant formellement que le Saint-Siège restera étranger aux compétitions temporelles, qu'il restera en dehors des organismes internationaux, se réservant seulement d'exercer éventuellement son rôle traditionnel d'arbitre. Quelle réponse aux combinaisons mesquines et peut-être calculées qui se flattaient d'entraîner le pape dans la Société des Nations ! Dans quelles conditions y serait-il entré? La seule digne de lui aurait pu être la présidence permanente. Impossible. Alors toute autre combinaison n'aurait pu être qu'une *diminutio capitis.*

C'est certainement une grande chose que le pape ait su éviter, en concevant le retour à la terre, le mirage de la garantie internationale. Mais alors on retrouvait un obstacle bien plus sérieux encore. C'était la combinaison de l'indépendance du Saint-Siège et de l'indépendance italienne.

Car s'il n'y a ni garantie territoriale, ni garantie internationale, il ne peut plus y avoir que la garantie de la neutralité respectueuse de l'Italie. Cette garantie ne peut être donnée que par un gouvernement

assez fort pour commander, assez durable pour répondre de l'avenir, assez respectueux de la religion pour imposer le geste de réconciliation sans laisser entrevoir même l'ombre d'une tutelle.

Est-il vraiment possible de réunir tous ces éléments? N'y a-t-il même pas certains de ces éléments qui ne se contredisent peut-être pas théoriquement, mais qui sont bien difficiles à concilier dans la faiblesse de la nature humaine? Par exemple la maîtrise de l'autorité peut-elle aller jusqu'à rester à l'abri des tentations de domination?

Là était indiscutablement la difficulté principale du règlement de la question romaine. Une difficulté si grande que l'on ne pouvait en concevoir une solution parfaite. Alors il fallait l'entraînement de certains avantages, assez irrésistible pour faire passer sur les aléas et les incertitudes. C'est exactement ce qui s'est produit.

Le jour où le Saint-Siège s'est trouvé en face d'un gouvernement capable de décider que l'Italie redeviendrait une grande nation catholique, il a vu se poser le plus grave dilemme. Contre l'ardeur d'un tel embrassement, la claustration du Vatican n'était plus une défense suffisante. Il fallait dénoncer carrément le joug ou accepter les risques de la collaboration. Le pape Pie XI a fait hardiment l'acte de foi : « La garantie vraie ne peut se trouver que dans la conscience et le sentiment de justice du peuple italien et surtout dans cette assistance indéfectible promise à l'Église et au vicaire du Christ. »

L'Italie catholique ! Voilà la garantie. Ainsi il apparaît que l'acte décisif a été la rupture avec la Franc-Maçonnerie. Rien de plus logique. N'est-ce pas, en effet, la Franc-Maçonnerie qui a empoisonné la formation de l'unité italienne comme tous les mouvements nés de la Révolution? Le sectarisme des Loges a fait dévier l'habile diplomatie de Cavour, troublé l'élan patriotique de Mazzini, faussé le caractère des bandes de Garibaldi. C'est lui encore qui a fait éclater les contradictions de la pauvre cervelle de Napoléon III. C'est lui qui a dressé la résistance indignée de Pie IX. C'est lui qui a ouvert la brèche de la Porta Pia. Tant qu'il a dominé la politique italienne, il n'y avait pas d'accommodement possible.

Certes, il n'a pas manqué d'intelligences pour pressentir la valeur immense de la réconciliation pour l'Italie et la gloire qui auréolerait l'homme capable de la réaliser. Crispi, Giolitti ont rêvé de cette apothéose. Ils n'ont pas pu concevoir le moyen de l'atteindre. Pour cela il fallait un chef « affranchi des préoccupations des hommes de l'École libérale » pour lesquels les lois laïques « constituent des fétiches et, comme tous les fétiches, d'autant plus honorés et vénérés qu'ils sont plus laids et difformes ». De qui sont ces paroles lapidaires et qui éveillent de ce côté des Alpes de si étranges échos? De Pie XI lui-

même. De ce même Pie XI qui proclame catégoriquement que la réconciliation avec l'Italie a été commandée par le Concordat.

On découvre ici l'enchaînement des faits. C'est M. Mussolini qui a ouvert la voie en rétablissant le Christ dans les écoles et en remplaçant la religion à la base de l'ordre politique et social. C'est M. Mussolini qui a jeté le pont sur l'abîme en expulsant la franc-maçonnerie C'est M. Mussolini qui a fait les offres de paix. C'est M. Mussolini qui a rendu la réconciliation inévitable en acceptant de refaire de l'Italie un État religieux. Voilà ce que signifie le Concordat. Et c'est un fameux retour vers le passé. Un État religieux ! Cela nous ramène plus loin que l'Espagne et l'Empire des Habsbourg. Pour retrouver cela, il faut remonter jusqu'à la « Fille aînée de l'Église ».

Quelle leçon ! Quels regrets ! Et aussi n'hésitons pas à l'écrire : quelle anxiété? Où allons-nous si demain l'Italie prend la suite des *Gesta dei per francos?*

Rien ne prouve mieux le désarroi que la défense à laquelle on est réduit. Pour échapper à la tutelle italienne, le Saint-Siège devrait affirmer son indépendance en élargissant son caractère international au détriment de l'élément italien. Quelle logique ! L'influence italienne diminuée au moment où le peuple italien se proclame peuple catholique !

Ce n'est pas là évidemment le fond de la pensée des « adorateurs de fétiches ». Le fond de leur pensée est que l'union qui vient d'être scellée tournera fatalement au ménage d'enfer, soit parce que le pouvoir civil abusera, soit parce que le pouvoir religieux se défiera. Cette pensée-là franchit d'un seul bond le chemin qui va de la mission de Consalvi au palais de Fontainebleau.

Certes nous ne nions pas le danger. Ce qui est arrivé une fois peut se renouveler. Les Italiens n'auront pas toujours un chef de génie, et les plus grands hommes sont exposés au péché d'orgueil. Ce qu'il faut reconnaître cependant c'est que le risque est connu et qu'il a déjà été évité une fois. Avant de s'étreindre, les deux pouvoirs se sont affrontés l'an dernier, dans la querelle des formations catholiques de la jeunesse. La rupture a été très bien évitée. Il y a là un gage, au moins pour l'avenir immédiat.

Non, ce n'est pas la difficulté d'adapter au nouveau régime des habitudes de collaborations entraînées à toutes les souplesses qui constitue le point le plus troublant de l'ère nouvelle. On peut craindre davantage l'exploitation d'un succès remarquable par un homme d'État dont les adversaires les plus acharnés doivent cette fois reconnaître la maîtrise. Ce n'est pas faire injure à M. Mussolini que de lui attribuer des desseins plus proches que la consécration

future de son régime, et que de supposer qu'en recherchant l'alliance de l'Église il entend l'utiliser.

Ce serait le moment ou jamais de comprendre que le contrepoids logique serait du côté de la France. Les événements nous donnent une forte leçon en nous obligeant à comparer les fruits d'une politique franche et directe, et la stérilité d'un rapprochement qui n'a pas su se dégager des velléités et des équivoques. Saura-t-on comprendre?

La leçon n'est pas d'ailleurs pour nous seuls. D'autres peuvent méditer une démonstration qui prouve que le véritable homme d'État est celui qui ne se contente pas de balayer les ruines, mais qui construit sur des bases nouvelles. M. Mussolini ne s'est pas contenté de supprimer des organisations politiques pourries. Il a créé une nouvelle force politique. M. Mussolini ne s'est pas contenté de découvrir les avantages que l'Italie pourrait tirer de la réconciliation avec le Saint-Siège, il a fait cette réconciliation. Le chef du Directoire espagnol qui a subi si manifestement l'influence fasciste est resté lui à mi-chemin. C'est pour cela qu'il vient de subir un rude assaut, dont l'échec prouve que cinq années de régime d'ordre n'ont pas été vaines, mais dont la gravité prouve que la maladie de l'Espagne n'est pas guérie.

La maladie de l'Espagne, c'est le gâchis politicien jusque dans l'armée. Un mal qui date de loin, contre lequel la grande reine qui vient de mourir, Marie-Christine, avait entamé la lutte interrompue malheureusement par la mort de Cánovas del Castillo. Le virus était resté dans la plaie. Et il s'est propagé dès que l'homme d'État est tombé sous les coups des anarchistes. De même le rude coup de bistouri donné par Primo de Rivera en 1923 a laissé le virus dans la plaie, parce qu'il n'a pas extirpé la politique de l'armée et aussi parce qu'en supprimant les anciens groupements politiciens, il n'a pas créé une élite dirigeante. Or la création de cette élite est la condition fondamentale de l'inauguration d'une politique nouvelle. Le principal mérite de M. Mussolini a été de créer cette élite. Car il ne faut pas l'oublier, surtout à l'heure actuelle, le premier fétiche qu'il a détruit, selon le mot de Pie XI, c'est celui de la démocratie.

Saint-Brice.

L'HISTOIRE

UNE NOUVELLE « HISTOIRE DU MONDE »

Sous la direction de M. Eugène Cavaignac, la librairie de Boccard publie, depuis 1924, une *Histoire du Monde* sur laquelle on ne saurait trop attirer les regards. L'éminent auteur de l'*Esquisse d'une Histoire de France* et de l'*Histoire de l'Antiquité* s'est entouré de spécialistes qualifiés, pour mener à bien cette vaste entreprise, fort différente de l'*Histoire générale* de Lavisse et Rambaud, parue voilà près de trente ans. L'*Histoire générale*, de la chute de l'Empire romain à 1900, était conçue en fonction de l'histoire de France. Les principaux repères en témoignent qui sont *les Guerres de religion*, *Louis XIV*, *la Révolution française*, *Napoléon*. L'*Histoire générale*, que Lavisse et Rambaud avaient confiée à des collaborateurs trop inégaux (on se rappelle les victorieux défis de Marius André, quant à la partie traitant de l'Amérique espagnole), envisageait l'Europe par rapport à la France, et le Monde par rapport à l'Europe. Tout au contraire, l'*Histoire du Monde* apparaît sous une forme nouvelle : « Il nous a paru bon pourtant qu'une fois au moins, écrit M. Cavaignac, l'histoire du Monde fût présentée dans des proportions justes, en faisant aux civilisations exotiques la place correspondant à l'importance réelle qu'elles ont eue dans le passé ; c'est la seule manière d'apprécier objectivement la valeur de la civilisation européenne, actuellement dominante. »

En vertu de ce plan judicieux, M. Cavaignac a choisi « une base d'exposition avant tout géographique », mais non « un ordre unique-

ment géographique ». Il ne s'est pas référé à la division usuelle du Monde en cinq parties. Il a voulu réaliser une sorte de synthèse, tout ensemble spatiale et temporelle, des civilisations et des faits qui constituent l'histoire du Monde.

*
* *

M. Eugène Cavaignac s'est lui-même chargé des *Prolégomènes*. Le mot doit être entendu au sens grec : *choses dites d'avance*. C'est une véritable et magistrale introduction à l'*Histoire du Monde*.

Celle-ci compte, à l'heure actuelle, un peu moins de la moitié parue des douze tomes qui la doivent composer. Plusieurs tomes comprennent ou comprendront deux ou trois gros volumes. Au risque d'avoir un peu l'air de dresser un catalogue, nous ne voulons ici que signaler l'importance d'une telle entreprise. Il convient, en effet, d'orienter les esprits curieux d'une représentation de l'histoire universelle, qui ne soit pas une vue d'ensemble, forcément schématique, même avec le génie d'un Bossuet, mais un exposé objectif, tel que le rendent possible les travaux des spécialistes réunis par M. Cavaignac. L'*Histoire du Monde* est une *somme*. Elle fournit le dernier état des diverses parties de la science historique contemporaine, relatives aux divers aspects, dans l'espace et le temps, du multiple visage de la Terre.

Le plan de l'*Histoire du Monde* se déroule méthodiquement. Les *Prolégomènes* constituent le tome premier. Viennent ensuite trois tomes qui ne vont pas plus loin que le deuxième siècle avant Jésus-Christ : *le Monde méditerranéen*, par M. Cavaignac ; *l'Inde*, par M. de La Vallée-Poussin ; *la Chine*, par M. Maspéro. Ces origines des civilisations figurent assez bien l'enfance du monde historique.

Les quatre tomes suivants sont ceux de l'adolescence : *le Monde méditerranéen du quatrième siècle avant Jésus-Christ* est en deux volumes, *la Paix romaine*, par M. Cavaignac, *l'Empire romain et l'Église*, par M. Zeiller. *L'Inde et la Chine jusqu'à l'époque des Pèlerins bouddhistes et les Peuples turcs* sont étudiés par MM. de La Vallée-Poussin, Maspéro et Deny, au tome VI, à paraître. Sous la plume de MM. Gaudefroy-Demombynes et Fliche, le tome VII traitera de *Chrétienté et Islam*. Du tome VIII, est seul paru un volume de M. Bouvat sur *la Deuxième Phase de l'Empire mongol, Timour et les Timourides*. Un professeur hindou, M. Shefaat Ahmard Khan, et M. Cœdès étudieront *l'Inde, l'Indo-Chine médiévales st les Malais*, MM. Maspéro et René Grousset, *la Chine médévale et l'Empire mongol, première phase*.

Cette adolescence historique du Monde, comme son enfance, nous ne la désignons ainsi que par commodité. Il s'agit d'un symbolisme sans prétentions, mais permettant de bien saisir la courbe des faits et des idées. Car l'enfance dans l'histoire du Monde est une période d'apogée intellectuelle et politique, la Grèce et Rome. L'adolescence est, sur certains points, comme l'Islam, régression. Sur d'autres elle offre aussi des apogées : la persistance des cultures hindoues et chinoises durant les siècles qui correspondent à l'Empire romain et au christianisme antique et médiéval. Le plan de M. Cavaignac est d'autant plus louable et fécond, et, par là même, attachant, qu'il est libéré de la fiction d'un évolutionnisme unilinéaire, cette misère des histoires générales, qui sévit surtout dans les histoires des religions.

*
* *

L'*Histoire du Monde* fait une place à part à l'Amérique précolombienne et à la conquête des Indes occidentales par l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France. Il s'agit d'un monde qui se développa indépendamment des autres civilisations, entre lesquelles, au contraire, les contacts, plus ou moins étroits, plus ou moins prolongés, furent incessants. Asie, Europe, Afrique et même, avec l'Asie, l'Insulinde, communiquèrent dès la plus haute antiquité. Il n'en fut ainsi pour l'Amérique qu'à l'époque des migrations. Plus tard, elle demeura pratiquement isolée et séparée. Une civilisation tout entière s'édifia, ignorant la roue, et le fer, encore à l'âge du bronze au moment de l'arrivée des Espagnols, parvenue néanmoins à un degré non médiocre d'avancement. Le colonel Langlois a écrit sur l'Amérique précolombienne un livre de première importance, qui sera, pour beaucoup, une révélation. Pour d'autres, M. Langlois confirmera très savamment et avec tous détails souhaitables, ce que leurs études hispaniques leur avaient permis d'aborder. Entre autres bienfaits, il donne le coup de grâce aux clichés du romantisme humanitaire et de la démocratie anticatholique contre la conquête espagnole. Celle-ci ne fut pas sans excès, mais quels progrès ne permit-elle point à l'Amérique d'accomplir, et si vite !

*
* *

La maturité du Monde est contemporaine de l'hégémonie européenne. De celle-ci la période italo-espagnole formera le tome X et aura, pour auteur, M. Van den Linden. M. Tramond s'occupe du tome XI, qui traitera de l'hégémonie française. Le tome XII, en deux volumes, de MM. Vaucher et Vermeil, est paru : *le Monde anglo-saxon au dix-neuvième siècle; l'Empire allemand.* Le tome XIII em-

brassera la civilisation européenne. Y collaboreront M. Bourgin, pour *l'État;* MM. Rocheblave et Chevaillier, pour *l'Art;* MM. Pérès, Ambard, Parodi, Mme Metzger, pour *la Science.*

Le couronnement de l'édifice est donc la civilisation européenne, fille de la Cité antique et de la Révélation judéo-chrétienne. L'expérience seule conduisit à le faire M. Cavaignac. La construction même de l'œuvre le prouve.

A pénétrer dans ses diverses parties, l'on est frappé de voir que, seules, l'Europe et l'Amérique post-colombienne, fille de l'Europe, ont su perfectionner, matériellement, il est vrai, bien plus que moralement, leur civilisation. En Asie, le Japon a dû les imiter pour obtenir pareil résultat. La Chine et l'Inde, au contraire, se sont immobilisées, comme l'Afrique. Elles ont abouti à l'anarchie, par usure de l'État, ou, par sa langueur et son impuissance, à la colonisation. Il en avait été de même pour l'Afrique, qui ne connut d'ailleurs de civilisations d'un niveau élevé qu'importées : Carthage, la Latinité, les Arabes, les Éthiopiens. Berbères et Nègres sont restés plus ou moins primitifs, et il est curieux ici de noter que le mélarisme n'est pas seul en cause, puisque les Berbères sont des Celtes. Quant aux Aztèques et aux Incas d'Amérique, ils n'ont pas disparu en tant que races, mais en tant que civilisations. Il y a donc des civilisations plus aptes que d'autres à la vie et à la durée. Celles qui sont le plus capables de s'adapter aux transformations historiques, qu'elles soient politiques ou sociales. Sans doute, la plupart des primitifs sont restés tels parce que leurs conditions de vie impliquaient un immobilisme inévitable : ainsi les Esquimaux, les Lapons, les Fuégiens, les Australiens, les Pygmées. Cependant il ne faut pas confondre avec les primitifs des civilisations aussi avancées que celles de l'Amérique précolombienne. Quant à la Chine et à l'Inde, la question ne se pose même pas ; il s'agit de civilisations supérieures. Pourquoi donc ont-elles subi le même destin d'être dominées par l'Europe? Faut-il voir là une loi historique qui serait une revanche posthume de Gobineau? L'inégalité des races humaines serait-elle une constatation de l'expérience?

Gobineau pécha sans doute par le tour romantique de son esprit qui lui fit donner valeur absolue à l'aryanisme et le présenter, ce qu'a fort bien montré son plus érudit et pénétrant historien, le baron Ernest Seillière, comme « une philosophie de l'histoire qui attribue les acquisitions morales et matérielles de l'humanité à l'influence à peu près exclusive de la race aryenne. Son corollaire, si l'on transporte dans l'avenir probable les conclusions sorties d'une telle conception du passé c'est l'empire du monde promis à l'Aryen. » Les

impérialismes successifs de Rome, de l'Espagne et de l'Angleterre militent en faveur de la conception gobinienne. Mais les échecs de l'impérialisme français, aboutissant à Waterloo, de l'impérialisme russe, sombrant dans l'horreur et les ruines des Soviets, de l'impérialisme allemand, vaincu le 11 novembre 1918, et tous trois après une expansion non moins brève que puissante, s'inscrivent contre elle. Il n'est pas douteux que la faiblesse du gobinisme est sa généralisation simplificative.

Ce qu'il y a de sérieux, chez Gobineau, c'est l'idée d'une foncière inégalité non pas, comme il se l'imagine, des races, mais de groupes humains de civilisation. La même civilisation originelle connaît des fortunes diverses selon la nature des groupes humains qui la propagent. Il est un fait : toutes les civilisations, à un certain moment de l'histoire, se sont trouvées contemporaines quoique d'âges différents. Si l'une a fini par l'emporter sur les autres, cela ne s'est pas fait par hasard. C'est qu'elle leur était supérieure au moins sur des points vitaux. Un esprit subtil et profond, M. René Guénon, dans *Orient et Occident* et *la Crise du Monde moderne*, a bien mis en lumière que la tare de l'Occident était le matérialisme. Mais il estime que cette tare est la conséquence naturelle de la civilisation occidentale. Son erreur est de confondre celle-ci avec l'idéologie du progrès et le mysticisme démocratique, qui la désaxent depuis deux siècles. La liaison du matérialisme et de l'Occident est accidentelle et non substantielle. Dans les conclusions de *Défense de l'Occident*, M. Henri Massis a de son côté l'expérience, et elle lui donne raison contre M. Guénon, qui n'a pour lui qu'une doctrine, celle de la sagesse des métaphysiciens hindous. Les sages de l'Inde n'ont pourtant point réussi à édifier une civilisation capable de s'élever à une vision féconde du surnaturel et, d'autre part, à s'assimiler les progrès des sciences. Brahmanisme et bouddhisme ont résisté à la prédication chrétienne, mais la stérile sagesse hindoue n'a pas su préserver sa patrie de la conquête arabe, turque et mongole, qui a introduit l'Islam, ni de la conquête anglaise, qui a soumis trois cents millions d'hommes à quelques milliers de fonctionnaires et de soldats.

La civilisation occidentale traverse une crise dont nul esprit averti ne méconnaît la gravité. Crise de laïcisme et de démocratie, dont l'issue normale est le communisme, c'est-à-dire le retour à la barbarie. Mais une telle crise n'est pas la première. Aux temps des grandes invasions, puis du Grand Schisme et de la Réforme, l'Europe a connu les mêmes vicissitudes que celles d'aujourd'hui, qui proviennent du mysticisme révolutionnaire, négateur des réalités naturelles et contempteur de la réalité surnaturelle. Toujours, la

restauration des valeurs expérimentales et rationnelles, morales et spirituelles, permit à l'Occident de surmonter des crises qui étaient surtout de croissance. L'intelligence réaliste de M. Massis est celle d'un métaphysicien qui sait que l'abstraction est la ruine de la métaphysique, et que celle-ci est vaine si elle ne plonge point ses racines dans l'expérience. L'Occident est, dans son essence, le lieu des réalités. Sa prodigieuse carrière de conquérant et de dominateur du Monde vient de là et non d'une supériorité raciale, car, à ce compte, nos ancêtres aryas eussent su conserver l'Hindoustan, conquis par eux sur les Négritos, et les Iraniens être vainqueurs à Marathon, car ils étaient plus *purs* que les Hellènes.

C'est l'intelligence de ces Aryens mêlés à d'autres races, aux mystérieux Pélages, entre autres, l'intelligence grecque, en un mot, tout ensemble spéculative et pratique, intuitive et logicienne, merveilleusement souple et concrète aussi, qui l'a emporté. L'union de la spéculation et de l'expérience, voilà le vrai miracle grec. Gobineau a passé à côté du problème ; il en a du moins entrevu l'importance. Il y a, non point une race supérieure, mais une forme supérieure d'intelligence, qui réduit, par synthèse, l'antinomie analytique de la pensée et de l'action. Cette intelligence, le génie helléno-latin la représente dans l'histoire.

Jean Héritier.

LES BEAUX-ARTS

LE CINQUANTENAIRE DE DAUMIER.

En relisant, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa mort, la vie de Daumier, telle que l'a écrite M. Raymond Escholier, en regardant une fois de plus les célèbres pages du fameux caricaturiste, que Michelet nommait le Michel-Ange du genre, il est impossible de ne pas être frappé par l'extrême tristesse qui se dégage d'une vision si forte, mais si noire, de l'humanité. C'est bien vrai qu'elle n'est pas belle, ainsi traduite et figurée. Ainsi le veut la caricature, forme graphique de la satire. On conçoit d'ailleurs que dans ses lithographies pamphlétaires, d'inspiration politique, ce Daumier plein de verve et de mépris robuste ait si férocement fouaillé les « ventrigoulus » de la Chambre des pairs, les ministres, les passagers triomphateurs du jour, quitte du reste à cesser d'attaquer Louis-Philippe à terre, se refusant avec dignité à piétiner l'ennemi vaincu, dès lors que la lutte était terminée. Ceci, c'est la guerre, et de bonne guerre. Mais plus loin que la politique, il la porte aussi aux canailles, aux hypocrites, aux chats-fourrés, aux comédiens, aux profiteurs, à tous les pères nobles, à tous les assis importants, pénétrés d'eux-mêmes, gonflés de vanité contente et d'appétits inassouvis. Dans sa violente animadversion du ridicule, Daumier n'épargne pas moins les filous et les dupeurs que les victimes et les dupes : il n'aime pas plus le gogo séduit que le séducteur Robert Macaire ; et peut-être même admire-t-il celui-ci, de lui avoir fourni un type si haut en couleur de tout ce qu'il déteste dans le monde... De cette veine vengeresse est née cette prodigieuse série de planches si libéralement jetées

aux quatre vents de l'actualité journalistique, par le truchement de la *Caricature* et du *Charivari*. Dans le rire de Daumier, il y a du rire de Molière, excité souvent par les mêmes sujets, les barbons, les médecins, l'éternel Tartufe et les Précieuses, que son siècle appelle bas-bleus. Chez l'un comme chez l'autre, ce qui empêche la satire d'être inhumaine, c'est qu'elle est avant tout morale, et ne repose pas sur le seul goût de la moquerie, mais est à base d'indignation. Mais Molière est naturellement plus grand, parce qu'il ne déforme pas toujours, et parfois se laisse attendrir. Daumier jamais.

A voir ses chefs-d'œuvre cruels, on imaginerait volontiers, chez ce peintre, un génie amer, tourmenté, une blessure secrète, une rancune sourde. Il n'en est rien. Ce féroce contempteur des vices et des ridicules de son siècle bourgeois était le meilleur homme du monde, rieur, gai, bon enfant, jovial, tout pétri de simplicité et de bonté, incapable du moindre calcul, et d'une délicatesse rare. Il avait refusé la croix, sous l'Empire. Le stupide Courbet (bon peintre, mais esprit primaire) le félicita de ce geste, qu'il eût voulu plus éclatant, afin d'en faire un beau tapage. Daumier s'y refusa nettement. « J'ai fait ce que je devais faire, dit ce sage : cela ne regarde pas le public. » M. Raymond Escholier a bien montré cet honnête homme, dans son livre. Entre cette honnêteté, cette bonhomie foncières et la violence de son rire, il y a une contradiction curieuse, plus apparente que réelle : la bonhomie et la sérénité n'excluant nullement « l'ardeur juvénile des convictions, l'horreur et l'injustice, la foi en l'idéal libérateur. » C'est que Daumier est le témoin d'un monde opprimé.

Et il est aussi un vengeur. C'est lui qui nous console encore de tant de mufles triomphants et de sots étalés, les ayant montrés tels. On serait seulement tenté de lui faire grief d'avoir ridiculisé Racine et l'antiquité, lui qui avait si bien aimé l'antique, et grâce à l'antique, appris à dessiner. Il est vrai que ses caricatures mythologiques et tragiques sont bien irrespectueuses. Mais savoir si elles ne moquent pas surtout les comédiens et l'optique déformante du théâtre, plutôt que la poésie elle-même? Je le crois, pour moi, volontiers, et trouve assez satisfaisante l'explication de Baudelaire, qui a observé que c'est surtout sur la fausse antiquité que l'artiste s'est abattu si brutalement. « Blasphème amusant, ajoute-t-il, et qui eut son utilité. » Les autres blasphèmes à l'égard du siècle ont été utiles, eux aussi. Ils constituent un document psychologique et moral aussi important que celui que Balzac, à un autre point de vue, nous a laissé. Si dégoûtants que soient ses modèles, si triste cette vision tournée uniquement vers les plus laids spectacles de la vilenie et de la sottise, l'œuvre est loin cependant d'être démoralisante. Forain l'a bien vu,

et a dit pourquoi, dans ce mot profond : « Oh ! Daumier, c'est tout autre chose que nous... Il était *généreux!* »

Oui, mais d'une générosité sans sourire et qui ne va pas à l'indulgence, cette vertu de sceptique et d'aristocrate, que possédait si bien, par contre, Gavarni. Gavarni, moins grand que Daumier, mais d'une humanité plus souple, d'une intelligence plus ductile, et dont les légendes, à elles seules, sont le plus souvent d'exquises trouvailles, dignes du livre ou de l'anthologie. Celles de Daumier, qui lui venaient pour la plupart de collaborateurs divers, n'ajoutent pas grand'chose à ses dessins, où le trait magistral dit tout. Quand il montre Louis-Philippe en poire, cela suffit : point n'est besoin de commentaire. Quand il le montre la face heureuse et rubiconde, et ce mot, sous la planche : l'*Assassiné*, tandis que la suivante nous fait voir Fieschi embobiné de pansements, avec cette mention, l'*Assassin* — ce titre également suffit. De même la page fameuse, de l'aigle aplati sous le volume des *Châtiments*... C'est que ce pamphlétaire du crayon a le génie du trait allusif, ramassé, et qu'en matière de caricature, c'est l'image qui est tout : et si la légende est nécessaire, la plus courte sera la meilleure, qui veut un talent d'écrivain. Aussi bien, c'est par le dessin que Daumier excelle : ce dessin nourri d'observation, où l'écorché paraît toujours, dégagé d'un trait fulgurant, sans pignochage ni reprise. J'ai appris à lire, pour ma part, dans la vieille (et probablement unique, complète) collection du *Charivari :* c'est là qu'il faut voir, entre les années 1833-1840, l'incomparable usage du noir et du blanc que la lithographie — cet art perdu — réservait à ce prodigieux Daumier. C'est la réussite technique de ces pages qui faisait vanter à Baudelaire la qualité coloriste du génial dessinateur. Il avait là son gagne-pain et toute la vie il s'est plaint d'avoir à tirer derrière soi cette charrette du journal, quand il aurait voulu pouvoir ne se livrer qu'à la peinture. Dans les toiles que l'on a de lui (je pense à l'*Amateur*, aux *Laveuses du quai d'Anjou*, aux *Emigrants*, à son étonnant *Portrait par lui-même*), sans parvenir jamais à dépouiller complètement le satiriste, son génie éclate avec force, et fait voir ce qu'avec plus de loisirs, il eût été. Peut-on dire que le journalisme, qui l'a fait vivre, l'a perdu? C'est possible, encore qu'on en sache beaucoup qui accepteraient de l'être, en cet ingrat métier, au prix d'une telle réussite.

Émile Henriot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. ÉTIENNE FOUGÈRE

M. Etienne Fougère, de tous les nouveaux députés, est peut-être celui qui a fait à la Chambre l'entrée la plus remarquée, et celui qui est arrivé au Parlement, précédé de la plus flatteuse réputation. Les personnes, en effet, qui professent que la politique est une chose périmée, que l'économique doit dominer toute la vie moderne, attendaient beaucoup de M. Etienne Fougère, qui s'était d'ailleurs, lui-même, présenté comme l'annonciateur de ce nouvel évangile.

M. Fougère est merveilleusement caractéristique de cette formation d'esprit et de cette tendance, parce qu'il s'y est donné tout entier, parce qu'il est un apôtre infatigable de sa doctrine, que les mille ressorts de son action tendent à la réaliser, et que l'exagération même de cette activité incessante mettent en lumière, avec d'indiscutables qualités, ce que nous pourrions appeler et qui pourrait faire exclusivement le sujet de cet article : l'erreur de M. Fougère.

Examinons la carrière de M. Fougère. C'est un fils de ses œuvres, arrivé par son travail et son énergie à une intéressante situation personnelle. Cette valeur individuelle, M. Fougère en a conscience. L'initiative est ce qui lui manque le moins. Les idées neuves le séduisent et il a tendance à considérer comme une marque de supériorité les formules nouvelles. Comme il ne s'embarrasse pas, d'autre part, de longues méditations et que, peut-être par ce système, il s'affirme un réalisateur, il se préoccupe dans tous les milieux auxquels il appartient — et il les accroît sans cesse — de répandre et de réaliser ses idées. La princi-

pale c'est, répétons-le, que les pays modernes meurent de la politique, qu'il ne faut plus faire de politique, que les luttes politiques sont périmées, que l'économique doit tout dominer et que les questions de représentation professionnelle et de recherches techniques sont autrement intéressantes que les polémiques de partis et les controverses d'idées. Mais, chose curieuse, M. Fougère, justement, a été amené, par la force des choses, à transporter son action sur le théâtre politique. Sans ce théâtre, en effet, aucun retentissement efficace et aucune action réelle possible.

Le malheur est que, justement, dans sa conquête de mandat politique, M. Fougère s'affranchissant de la solidarité de parti et d'un minimum de discipline, menant avec obstination une campagne personnelle, alors qu'il lui fallait bien faire appel à des partis disciplinés, a quelquefois, souvent même, semblé à ses anciens amis et alliés un mandataire peu sûr, et que ses évolutions politiques ont quelquefois paru entachées d'une certaine équivoque et enveloppées d'une certaine obscurité.

Il avait commencé à Lyon où il s'était fait élire conseiller général progressiste dans un canton des Broteaux, et il avait mené de très belles et courageuses campagnes pour arracher aux hommes d'extrême gauche le VI^e^ arrondissement. A ce moment, M. Fougère était très nettement situé au point de vue politique. A Lyon, d'ailleurs, la situation politique était très nette. Contre le parti radical socialiste et le parti socialiste, se dressait un grand parti progressiste et libéral, d'inspiration catholique, et auquel avaient appartenu pour la plupart les représentants du Rhône, qui n'étaient ni radicaux, ni socialistes.

Insensiblement, M. Fougère, qui avait conquis une situation commerciale importante, s'affranchissait de la discipline traditionnelle de son parti, menant d'abord, dans des organes économiques de production, avec ses qualités d'animateur, une campagne intéressante, et transportant ensuite dans le domaine politique l'indépendance de son action. Il fut l'inspirateur de plusieurs tentatives de presse, destinées à orienter dans un sens plus large l'ancienne clientèle du Nouvelliste *et à préparer un regroupement des forces politiques dont la première opération devait être forcément une désagrégation de l'ancien bloc progressiste. Malheureusement, M. Fougère, qui avait en commerce et en économie des idées très claires et très fécondes, négligeait, lorsqu'il s'agissait de politique, certains principes consacrés par l'expérience. Sa tentative de rapprochement avec d'anciens adversaires a paru à plusieurs comme une duperie et, en fait, M. Fougère ne paraît pas avoir atteint son but, ni obtenu dans la politique lyonnaise le fécond rajeunissement qu'il cherchait. Le rapprochement qu'il tenta, très prudemment d'ailleurs, avec M. Her-*

riot fit scandale, sans donner de résultat, ou du moins ne profita, et dans une très faible mesure, qu'à M. Herriot et à ses amis.

M. Etienne Fougère avait donc, par la suite, renoncé à se présenter à Lyon et il poursuivit sa campagne économique dans les grandes organisations avec un certain retentissement. Tout à coup, après le retour au scrutin d'arrondissement, en avril 1928, *on apprit qu'il était candidat dans la Loire, dans la deuxième circonscription de Montbrison, qui avait naguère été représentée par un progressiste, M. Orry, et dans laquelle les éléments anticartellistes étaient demeurés nombreux. Soutenu par tous ces éléments et par la presse modérée de la Loire, le* Mémorial *notamment, intéressant d'ailleurs les électeurs par son énergie, sa compétence, le tour nouveau qu'il avait donné à la campagne électorale, il fut élu brillamment au premier tour, par* 9 126 *voix contre* 6 700 *environ à un vague cartelliste appelé Mandrillon, député sortant élu en* 1924 *au scrutin de liste avec le Cartel. M. Fougère avait une écrasante majorité dans le canton conservateur de Chazelles. Il avait retrouvé à Saint-Galmier les anciennes majorités progressistes de M. Desjoyaux et, chose plus intéressante, à Feurs, chef-lieu de la circonscription, il avait battu le cartelliste à près de mille voix de majorité* (2 717 *contre* 1 885).

Il avait vaincu sans grand péril; il est vrai. Battre Mandrillon, ce n'est pas battre grand'chose, mais lorsqu'il voulut quelques mois plus tard, interprétant un peu sommairement le précédent du mois de mai, battre au conseil général, dans le canton de Feurs, le sénateur radical-socialiste Drivet, il fut loin de retrouver sa majorité de 840 *voix et fut au contraire écrasé à* 600. *Il avait, cette fois, affaire à forte partie et à une situation locale consacrée. Et il apprit ainsi que la politique existe tout de même et qu'il y a des faits politiques devant lesquels doivent s'incliner les idées générales et les théories les plus séduisantes.*

« Pourquoi, lui disait d'ailleurs humoristiquement M. Drivet, et non sans raison, pourquoi voulez-vous me prendre mon siège de conseiller général, puisque vous affirmez vous-même que vous ne voulez pas faire de politique? » C'était bien joué et plein d'utiles enseignements. Mais laissons pour le moment les campagnes locales de M. Fougère et voyons quelle fut son attitude au Parlement dès son arrivée en mai 1928.

Avant la réunion de la Chambre, pendant cette période de conversations de couloirs et d'intrigues, qui dura depuis les élections jusqu'au 1er *juin, M. Fougère, arrivé l'un des premiers, jouait au milieu d'un auditoire attentif de journalistes et de nouveaux collègues, son rôle habituel d'animateur. Il se plaçait, comme toujours dans l'absolu, car il y a ceci de remarquable que les prétendus réalisateurs sont toujours des systématiques.*

Il poursuivait à ce moment la constitution d'un vaste groupe de jeunes ne faisant pas de politique. C'était au contraire le moment où, au lendemain d'une victoire difficile remportée sur le Cartel, les éléments de conservation et d'ordre avaient besoin plus que jamais de discipliner leur victoire et où il fallait envisager des groupes politiques en très petit nombre, disciplinés et vigilants. M. Fougère s'inscrivit provisoirement aux républicains de gauche. Mais il s'efforça de présenter à ses collaborateurs sa personnalité comme n'étant pas une personnalité politique. Bien entendu, il vota toujours rigoureusement de la manière la plus correcte avec la majorité nationale, mais il intervint souvent à la tribune, plus souvent même qu'il n'est d'usage chez un nouveau parlementaire, dans des questions toujours strictement et exclusivement économiques et commerciales. Bien plus, il se fit élire président de la Commission des douanes, ce qui est fort rare pour un nouvel élu.

Il avait présenté sa candidature comme celle d'un technicien. Nous ne voulons pas discuter la valeur technique de M. Fougère, mais il faut bien admettre qu'à la Chambre, milieu essentiellement et exclusivement politique, on est toujours élu contre quelqu'un, et il n'est pas certain que l'élection de M. Fougère ait eu le caractère d'un hommage unanime à la technicité et d'une trêve exceptionnelle des partis.

M. Fougère doit évidemment à son attitude une certaine considération personnelle auprès de plusieurs hommes de gauche, bien qu'il appartienne à la majorité nationale, c'est-à-dire à ce que les républicains orthodoxes, les vrais républicains. Daladier ou Léon Blum, appellent la « droite ». Il n'est personne à la Chambre qui ne rende hommage à son talent, encore que la confiance qu'il a en lui-même soit un aliment favorable à l'appétit de dénigrement si fréquent dans les milieux parlementaires. Mais en se faisant apprécier comme technicien et considérer comme un économiste de distinction, capable d'originalité et d'objectivité, en affirmant des dons évidents d'initiative et d'activité, M. Fougère n'a nullement innové. Il n'a pas réalisé une opération extraordinaire. Il est arrivé qu'à la Chambre, des hommes politiques éminents aient été appréciés de leurs adversaires pour leurs qualités générales et techniques, et cela n'a jamais signifié la fin de la politique. Cela n'a jamais signifié l'adhésion unanime du monde à un évangile nouveau, ni la transformation subite des mœurs politiques, c'est-à-dire des passions historiques et des intérêts individuels.

M. Fougère fait donc de la politique, peut-être en ne le sachant pas, et M. Drivet, non sans finesse, le lui a rappelé. Lorsqu'un homme d'union nationale, un modéré, un homme même qui ne veut pas trahir absolument un minimum d'ordre social et l'intérêt primordial de son pays, affirme qu'il ne fait pas de politique, il renonce simplement à

une partie de l'organisation défensive de ses idées. Il renonce à combattre un adversaire toujours actif et toujours en éveil et il fortifie l'offensive de cet adversaire de tout ce dont il se prive volontairement lui-même. Discutable résultat!

M. Fougère se présente à la députation. Ses qualités, ses aptitudes le portent à résoudre de préférence des problèmes d'ordre économique. Voilà qui est parfait, et c'est là l'intérêt de son pays. Mais il entre volontairement dans une bataille politique où il existe des communistes, des socialistes révolutionnaires, des radicaux-socialistes alliés et doctrinaires de la révolution, des cartellistes formés en bataille... Que va-t-il faire? S'allier à eux et les seconder? Non. Les combattre? C'est faire de la politique. Lorsque M. Fougère s'est présenté au conseil général contre M. Drivet, il faisait bien sa politique puisqu'il voulait empêcher M. Drivet de faire l'autre. Admettons qu'il voulût rester neutre. C'est encore faire de la politique. « Qui n'est pas avec nous est contre nous », disent à l'envi les cartellistes, et tout représentant qui n'est pas embrigadé dans la stricte obédience du Cartel est assailli de continuels rappels à l'ordre et flétri de l'épithète injurieuse d'homme de droite. C'est le cas de M. Fougère. Il n'est pas du Cartel, donc il est contre le Cartel. Il est combattu par les hommes du Cartel et obligé de les combattre à son tour pour se défendre. Donc il fait de la politique et il est puéril de prétendre qu'il n'en fait pas. Son affirmation ne peut que décourager les militants qui sont engagés dans la bataille. Ce que M. Fougère peut prétendre, c'est qu'il entend faire de la politique d'une façon nouvelle, rajeunie, rénovée et plus large, plus efficace, plus adaptée aux problèmes modernes, mais il n'est peut-être pas besoin pour réaliser ce programme, utile d'ailleurs à tout parti qui veut vivre, de commencer par décourager les disciplines et de tendre à disloquer les vieilles formations qui ont fait leurs preuves au milieu de la bataille.

★★★

Le Théâtre : *Suzanne.*

M. Steeve Passeur, qui porte ce nom à double consonnance parce qu'il est fils d'un père français et d'une mère irlandaise, débuta par une pièce intitulée *la Traversée de Paris à la nage*, qui attira aussitôt l'attention. Ce jeune homme, qui avait à peine dépassé la vingtième année, y posait au cynisme ; mais nous avons dit souvent combien cette attitude est compréhensible et excusable chez les jeunes gens que blesse une société trop dure à l'âge des illusions généreuses. Dès son coup d'essai, on pouvait présager que ce jeune homme serait

quelqu'un, quand il aurait payé le tribut aux folies de la jeunesse. Il le paya très amplement. *Un bout de fil coupé en quatre* était non seulement cynique, mais aussi entortillé qu'on pouvait craindre avec un pareil titre. Dans *A quoi penses-tu?* nouvelle erreur : cette fois c'était dans la fantaisie artificielle que M. Passeur émoussait sa vigueur. Dans *Pas encore*, il avait perdu deux actes à couper de nouveau les fils en quatre. Mais un acte de cette pièce anonçait que bientôt, le capital d'erreurs consommé, un jeune maître allait naître. Si l'on ne dit pas aujourd'hui que *Suzanne* est l'œuvre d'un maître, du moins on est plus assuré que jamais que M. Passeur occupera dans la génération qui débute une place d'honneur, car jusqu'à présent, personne parmi ceux de son âge ne paraît aussi doué que lui.

Ce très jeune homme blond et doux est, au moins en art, un violent. Jusqu'à présent, il n'a réussi que lorsqu'il montrait aux prises des bêtes magnifiques ; il faut dire que le personnel de *Suzanne* est composé exclusivement de ces animaux qui n'obéissent qu'à leur instinct. On a reproché à M. Passeur de manquer d'originalité. Rien d'imprévu dans *Suzanne*, aucune surprise, rien que l'éternel conflit amoureux. Nous ne laissons jamais de répéter que bien loin d'être signe de faiblesse, c'est signe de force. De plus, M. Passeur s'est égaré quand il a cherché, comme dans *A quoi penses-tu?* la fantaisie et la fausse originalité. Tandis qu'aussi longtemps qu'il oppose des êtres hantés par l'intérêt ou par l'instinct, son dialogue est amer et brutal, mais net, direct, d'une vigueur et d'une pénétration peu communes.

Le conflit est, dans *Suzanne*, entre trois personnages : deux hommes, une femme. C'est *Bérénice* chez les brutes. On a comparé cette violence à la première manière de M. Bernstein : il eût fallu noter de grandes différences. M. Passeur a beaucoup plus de goût pour ce qu'il croit la vérité du cœur que pour l'effet dramatique ; c'est si vrai qu'il oublie non seulement l'effet, mais l'action, pendant des actes entiers, comme l'indique l'exemple de *Pas encore*. Ensuite, même quand ils sont cyniques, ses personnages restent à l'ordinaire légers et ironiques, alors que ceux de M. Bernstein restaient sérieux et dramatiques. Il est vrai qu'il y a dans *Pas encore* et dans *Suzanne* une brute centrale chez qui le cynisme n'est pas une attitude, mais un étalage de la nature. Mais enfin on peut noter cette dernière nuance que chez M. Bernstein un tel personnage eût fait figure d'homme fort, tandis que dans la ménagerie de M. Passeur il fait figure de crocodile.

Cette fois, c'est Duvernon, financier follement enrichi, qui a tout fait ployer devant sa volonté et chez qui l'habitude du commandement brutal a outré la violence naturelle. Dès l'exposition, on le voit traiter comme un chien une de ses créatures, Gerbelleau, qui à vrai dire ne mérite guère mieux, car sa laideur morale n'a même pas le couvert de la force. Il a glané quelques millions dans le sillage de Duvernon, celui-ci le ruine et le brise comme verre, parce qu'il le soupçonne

d'être l'amant de Suzanne Salinié. Gerbelleau jette les hauts cris, il n'est pas une vilenie dont il ne sera capable pour défendre ses millions ; il invoque le témoignage de Suzanne elle-même ; celle-ci le prend de haut. « De quel droit, dit-elle à Duvernon, vous mêler de ma conduite? » Duvernon déclare un amour à son image, immodéré, sans nuances, et qui entend briser tous les obstacles. Suzanne lui fait comprendre que le principal obstacle, c'est lui-même. Mal élevé, grossier, emporté, odieux, comment plairait-il à une femme? Du moins, ce violent est sincère et capable d'un miracle de volonté. Pour plaire à Suzanne, il accepterait de se laisser civiliser par elle.

Seulement, au second acte, une charmante initiative de Gerbelleau engendre une situation extraordinaire ; l'immonde personnage découvre que Suzanne a pour amant Crétet, le secrétaire de Duvernon ; et pour établir son innocence, il ameute le personnel du château et amène tout le monde dans la chambre où Suzanne accueille Crétet.

Voici celui-ci face à face avec Duvernon. Suzanne, outrée, crie qu'elle va quitter instantanément le château en compagnie de Crétet. « Qui vous dit, riposte férocement Duvernon, que Crétet va quitter le château? Il est lié avec moi par un contrat en règle, fort avantageux mais bilatéral. S'il me quitte, il me doit un dédit. Vous voulez rester avec lui? Fort bien. Mais alors, il restera avec moi, ou il paiera. » Suzanne dit : « Je m'en moque. » Mais Crétet : « Mais moi, je ne m'en moque pas. Donner de l'argent à Duvernon? Je reste. Jusqu'à ce que ce soit lui qui en ait assez. Nous verrons bien. »

Pour garder Suzanne près de lui, pour conserver une chance, Duvernon accepte cet étrange marché, d'une logique rigoureuse en son extravagance. Il se maîtrise en face de Crétet au prix d'un tel effort que Suzanne est vaguement touchée ou tentée. Elle pourrait apprivoiser ce fauve? Ce serait, pour une coquette qui joue, une fameuse prise. Le dernière scène du second acte, où elle commence à jouer avec le danger, ne paraîtra peut-être pas originale à ceux qui attendent la surprise de la bizarrerie ; mais elle paraît hautement satisfaisante à ceux qui ne se lasseront jamais du discours sur les passions, alors même que celles-ci n'ont pas leur siège dans les plus hautes parties du cœur ou de l'esprit.

Jusqu'ici en effet, les personnages en jeu sont affreux, mais étant donné ce qu'ils sont, ils agissent et ils parlent en monstres vivants. Duvernon et Crétet sont deux spécimens de brutes, Suzanne est un animal qui joue : on peut leur reprocher de n'être pas nobles, on ne peut pas leur reprocher d'obéir à la logique de leur nature ; et, toujours sous réserve de la différence de noblesse morale, il ne faut pas oublier que les héros d'*Andromaque* sont d'étranges possédés, et que Duvernon, s'il est plus grossier, n'est pas plus furieux que Pyrrhus ou Oreste.

Seulement, l'écueil de la violence est qu'on veut soi-même se dé-

passer, et qu'on s'en va risquer le tour de force. Cette mésaventure est arrivée à M. Passeur. Pour laisser ses personnages dans le fil de leur monstruosité, il a inventé une péripétie qui a dérouté le public. Au dernier acte, c'est Cretet qui est devenu jaloux au point qu'il offre à Suzanne de l'épouser. Celle-ci hésite, car si Cretet peut fournir un amant appréciable, on ne voit pas très bien ce favori en posture de chef de famille. A ce moment, Suzanne est mise par un comparse mal intentionné en présence de la première femme de Duvernon. Une épave. Elle aima Duvernon, pour son malheur. Il l'aima aussi à sa manière : en brute. Il la tyrannisa, la fit souffrir, la séquestra, la battit. Une telle révélation devait épouvanter Suzanne : mais celle-ci est un animal étrange et pervers ; loin d'avoir peur, elle est tentée ; et elle joue la partie, hardiment. Elle dit à Duvernon : « A présent, c'est vous qui devez plier ; » mais déjà c'est elle qui plie avec ravissement. Si bien qu'on ignore la suite, et que chacun est libre d'imaginer en partant, ce qui n'est pas une mauvaise méthode. Il est bon que l'on laisse ainsi un champ très vaste à l'imagination, après avoir sollicité celle-ci et lui avoir donné le vol.

Mais le public, et surtout le public féminin, a été vivement choqué par ce dénouement désobligeant, tandis que les critiques qui connaissent encore les lois naturelles de l'art ont fait observer à M. Passeur que son dénouement était introduit par un personnage et par un récit qui étaient l'un et l'autre étrangers à l'action. Le dénouement, quel qu'il fût, eût dû sortir de la logique de caractères. C'était difficile, mais on le demande à M. Passeur parce qu'on l'estime.

On juge que, jusqu'ici, il a fait ses gammes et jeté sa gourme. Sans doute, on serait surpris qu'il renonçât un jour à ses monstres. Il sera donc peut-être spécialiste des moins bonnes parties du cœur humain. Mais avec l'âge, s'il est véritabelment fort, il découvrira la morale. Non pas celle qui fait prêcher, celle qui fait juger les monstres pour tels. Jusqu'ici, il ne les propose pas en exemple, il ne les condamne pas non plus et il a du goût pour eux. Sauf les fautes de métier inhérentes à la jeunesse, et sitôt qu'il ne se perd pas dans le système et dans l'artifice, il a le don évident des situations fortes, nettes, de la vérité vigoureuse jusqu'à la crudité. Si on lui a reproché de manquer d'originalité, et si d'autre part il s'égare parfois lui-même à la recherche d'une originalité de commande, c'est peut-être parce qu'en effet il est doué pour l'action directe et la force dépouillée. Dans le mauvais sens, cette pente conduit au banal, il est vrai, et au mélodramatique. Mais pour quelqu'un capable de la monter, elle mène aux sommets d'où l'on découvre la vérité générale. Il est encore tôt pour dire à coup sûr dans quel sens ira M. Passeur. Le certain est que s'il ne touche pas encore le public en dépit de sa force évidente, il intéresse le critique comme le tempérament le plus vigoureux qui ait paru dans l'équipe des très jeunes auteurs.

On ne pourrait sans injustice omettre de louer M. Jouvet, non seu-

ment parce qu'en compagnie de Mlle Tessier et de M. Renoir il interprète cette pièce avec les plus rares mérites, mais encore parce qu'après avoir donné l'an dernier *Léopold le bien-aimé* et *Siegfried*, les deux meilleures pièces de l'année, il garde avec *Suzanne* la place d'honneur à la tête des théâtres littéraires.

LUCIEN DUBECH.

La Foire musicale.

Pour la première fois, cette année, Ida Rubinstein vient d'organiser une série de ballets. Jusqu'ici elle s'était contentée de créations isolées dont *le Martyre de Saint Sébastien* reste le plus typique. Mais à l'exemple de Diaghilew la voici qui s'entoure d'une troupe, organise des spectacles réguliers et commande des ballets à des musiciens d'avant-garde. L'école française en particulier est redevable à ces deux intelligents mécènes de quelques œuvres de premier plan, qui sans eux n'eussent jamais vu la scène. Car nos grands théâtres subventionnés, confits dans l'académisme, se défendent avec un entêtement à la fois comique et lamentable contre tout essai un peu osé. Nous n'en sommes que plus reconnaissants aux entreprises privées de susciter et de recueillir ceux-ci avec un zèle non moins obstiné.

L'an dernier, Ida Rubinstein avait demandé à Honegger la partition de *la Vierge aux rochers*. Cet hiver elle n'a pas réclamé de l'auteur de *Pacific*, d'œuvre originale. Elle l'a simplement chargé, ainsi que Darius Milhaud, d'arrangements de pièces de Bach, de Schubert et de Liszt. Ils s'en sont acquittés avec adresse et beaucoup d'esprit. On regrette malgré tout que les dons si abondants de ces deux musiciens aient été employés à rapiécer de vieilles musiques. On reproche à notre époque sa paresse, son goût du moindre effort. Est-il bien habile d'encourager le genre facile du pastiche?

Il y a l'exemple de Strawinsky, il est vrai, de Strawinsky refaisant sur une œuvre de Pergolèse un ouvrage très personnel. Mais *Pulcinelle* n'est pas un arrangement, c'est une création, et une manière de miracle. Et les miracles ne se répètent pas tous les jours, même chez un Strawinsky. Son dernier ballet, *le Baiser de la fée*, en est la preuve. Mais peut-être a-t-il ici mal choisi son modèle et la muse de Tchaïkowsky, à qui est dédié cet ouvrage, ne pouvait-elle lui inspirer mieux que la parfaite orchestration de poèmes un peu vulgaires. Cela ne va pas sans ennui pour l'auditeur, qui enrage même de voir ainsi piétiner l'auteur du *Sacre*.

Avec *le Boléro* de Ravel, on est aussitôt captivé, emporté par un art qui tient du sortilège. Sans doute Ravel a-t-il écrit des œuvres d'une substance musicale plus riche, mais jamais il n'a mieux réussi pareil tour de force instrumental, et ce ballet est à tous points de vue celui qui a remporté le succès le plus enthousiaste.

Comme ses aïeules, *Cavalleria* et *Tosca*, *le Petit Marat*, dernier-né de Mascagni, joue sans détour le franc jeu du vérisme selon les règles : points d'orgue longuement brandis comme des poings fermés, mélodies sinueuses qui s'envolent de gosiers grands ouverts comme des oriflammes. Maintenant que le vérisme a pris place dans l'histoire, on peut, pour le goûter, quitter le plan de l'art où s'élèvent les controverses pour le situer dans son véritable domaine, qui est celui du sport. Il est, en vérité, la luttte des voix contre l'orchestre et la voix d'un ténor met *knock-out* quatre-vingts instrumentistes.

Tous les Russes, exilés dans Paris, ont éprouvé au spectacle de *la Dame de pique* de Tchaïkowsky une joie mêlée de mélancolie, semblable à celle que nous pourrions ressentir si, dans l'exil, on nous jouait *Mignon*. De tous les musiciens russes, Tchaïkowsky nous paraît, à nous Français qui ressentons plus aisément le slavisme pittoresque et populaire de Rimsky-Korsakoff, de Borodine, et de Moussorgsky, le moins russe des Russes. Mais si un Strawinsky se déclare aujourd'hui aussi fermement attaché à l'auteur de *la Dame de pique*, si les Russes se sentent pris, incultes ou délicats, par cette musique, il faut bien qu'il y ait en elle un élément obscur de race qui nous échappe. Dans cette pâte symphonique que l'on peut souvent croire brassée par Wagner, Massenet ou Puccini, il y a un levain russe, mais il faut en avoir respiré l'odeur dès le berceau pour reconnaître son parfum.

Nikita Balieff ne se refuse plus rien : il a demandé des textes à Henri de Régnier et Bernard Zimmer, de la musique à Georges Auric, des décors à Paul Colin et à Soudéïkine, des conseils à Evreïnof, du rythme à Archangelsky, et il a bien raison puisqu'il sait insuffler à ses créations une vie toute naïve et poétique. Dans *le Brigand et la Rose*, pantomime d'autrefois, d'un auteur inconnu, la musique de Georges Auric ranime la verve des *Fâcheux*, souvenir vivace des ballets russes. Le clair décor de Soudéïkine s'efface, et dans un rayon lunaire une voix module une valse de phonographe, *le Petit café français*. Nouveau contraste romantique : une Chine soyeuse et cruelle surgit de *la Révolte de Taï-Pou*, d'après le conte d'Henri de Régnier, sur une musique d'Alexis Archangelski, qui pâlit, malgré la couleur, devant la radieuse simplicité, mais si blonde et si pure, des *Chansons campagnardes russes*.

Si étrange qu'il y paraisse, le *Théâtre des Piccoli*, qui a fait le tour du monde, ne s'était jusqu'à cet hiver encore jamais arrêté à Paris. Ce passage marque pour nous l'une des plus belles joies d'art que nous ayons éprouvées depuis longtemps. Jamais nous ne nous lasserons des marionnettes de Vittorio Podrecca ; jamais nous ne le remercierons assez de la leçon qu'il nous donne et du bienfait qu'il nous dispense en mettant à notre portée, avec ses petits bonshommes, la seule

forme d'art lyrique qui ne déçoive jamais. Tous les tics, toutes les manies, toutes les fadeurs du vieil opéra et du grand drame lyrique sont emportés d'une pichenette par les trois petits personnages de la *Serva Padrona* avec des riens qui sont des mondes. Et comment dire notre joie devant la féerie de *la Belle au bois dormant* ou *d'Ali-Baba*, et devant l'humour subtil et la précision incisive de *la Négresse* ou de *l'Équilibriste?* Nous voici vengés de bien des spectacles à grand fracas et nous ne goûterons maintenant sans arrière-pensée les drames de Wagner que sur les scènes de marionnettes.

André Cœuroy.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La question romaine. — *L'accord entre le Vatican et l'Italie pour la solution de la question romaine est signé, le* 10 *février. Il comprend un préambule et vingt-sept articles.*

France. — *Les débats à la Chambre sur le malaise alsacien continuent.*

Le 1er *février, M. Poincaré termine, par un appel au patriotisme des Alsaciens, son discours en réponse aux orateurs autonomistes, qui a duré trois séances.*

Les débats sont clos, le 8, *par un ordre du jour Thomson, accepté par le gouvernement. Equivoque, il affirme la confiance de la Chambre « dans le patriotique attachement des populations d'Alsace et de Lorraine à la République, à la France une et indivisible ».*

— *Le communiste Marty est élu, au ballottage, député de la circonscription de Suresnes-Puteaux par* 8 317 *voix contre* 7 679 *à M. Gautherot, Union Républicaine* (3 *février*).

— *Réclamée par les communistes et soutenue par les socialistes, la libération de Marty est repoussée par la Chambre, par* 320 *voix contre* 161 (7 *février*).

— *La Commission des finances de la Chambre prend de nouveau parti contre le gouvernement dans la question du retour de certaines congrégations de missionnaires et de la dévolution des biens d'Église. Elle prononce la disjonction des articles* 33 *à* 43 *du collectif* (14 *février*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 37694.